

ŒUVRES

DE

J. F. DUCIS.

TÔME TROISIÈME.

PARIS.

LADVOCAT, QUAI VOLTAIRE, N° 23,
ET AU PALAIS-ROYAL;
AIMÉ ANDRÉ, QUAI DES AUGUSTINS, N° 59.

ŒUVRES

DE

J. F. DUCIS.

PARIS. — DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.

ŒUVRES

DE

J. F. DUCIS.

TOME TROISIÈME.



PARIS.

LADVOCAT, QUAI VOLTAIRE, N° 23,

ET AU PALAIS-ROYAL;

AIMÉ ANDRÉ, QUAI DES AUGUSTINS, N° 59.

M DCCC XXVII.

OTHELLO,

OU

LE MORE DE VENISE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la première fois, en 1782.

A M. DUCIS
DE SAINT-DOMINGUE.

C'est à toi, mon cher Frère, que je dédie ma tragédie d'*Othello*, comme j'ai dédié, dans le temps, mon *Roi Léar* à notre vertueuse mère. Depuis que la mort nous l'a ravie, un de mes plus consolans souvenirs est de lui avoir rendu ce public hommage de mon respect et de ma tendresse, et surtout de l'en avoir vue jouir avec des larmes de joie qui se confondaient avec les miennes. Puisse mon *Othello*, puisse le Recueil de mes faibles ouvrages, s'ils doivent me survivre et sauver notre nom de l'oubli, en rachetant leurs imperfections par quelques qualités qui les distinguent, apprendre à mes lecteurs, quand nous aurons disparu, que, dans l'un des

hommes les plus véritablement estimables que j'aie connus, la nature m'avait accordé le plus généreux des frères et le plus fidèle des amis.

Ton frère aîné,

DUCIS.

AVERTISSEMENT.

La tragédie d'OTHELLO ou du MORE DE VENISE, par Shakespeare, est une des plus touchantes et des plus terribles productions dramatiques qu'ait enfantées le génie vraiment créateur de ce grand homme. L'exécrable caractère de Jago y est exprimé surtout avec une vigueur de pinceau extraordinaire. Avec quelle souplesse effrayante, sous combien de formes trompeuses ce serpent caresse et séduit le généreux et trop confiant Othello! Comme il l'infecte de tous ses poisons! comme il l'enveloppe de tous ses replis! enfin, comme il le serre, comme il l'étouffe et le déchire dans sa rage! Je suis bien persuadé que si les Anglais peuvent observer tranquillement les manœuvres d'un pareil monstre sur la scène, les Français ne pourraient jamais un moment y souffrir sa présence, encore moins l'y voir développer toute l'étendue et toute la profondeur de sa scélératesse. C'est ce qui m'a engagé à ne faire connaître le personnage qui le remplace si faiblement dans ma pièce, que

tout à la fin du dénoûment, lorsque le malheur d'Othello est consommé par la mort de la plus fidèle, de la plus tendre amante, qu'il vient d'immoler aux aveugles transports de sa jalousie. Je me suis bien gardé de le faire paraître du moment qu'il est connu, du moment que j'ai révélé au public le secret affreux de son caractère. Je n'ai pas manqué non plus, dès que je l'ai pu, dans un court récit, d'instruire ce même public de sa punition, de sa mort cruelle dans les tortures. J'ai pensé même que, si le spectateur avait pu, dans le cours de la tragédie, le soupçonner seulement, au travers de son masque, d'être le plus scélérat des hommes, puisqu'il est le plus perfide des amis, c'en était fait du sort de tout l'ouvrage, et que l'impression prédominante d'horreur qu'il eût inspirée aurait certainement amorti l'intérêt et la compassion que je voulais appeler sur l'amante d'Othello et sur ce brave et malheureux Africain. Aussi est-ce avec une intention très déterminée que j'ai caché soigneusement à mes spectateurs ce caractère atroce, pour ne pas les révolter.

Quant à la couleur d'Othello, j'ai cru pouvoir me dispenser de lui donner un visage noir, en m'écartant sur ce point de l'usage du théâtre de

Londres. J'ai pensé que le teint jaune et cuivré, pouvant d'ailleurs convenir aussi à un Africain, aurait l'avantage de ne point révolter l'œil du public, et surtout celui des femmes, et que cette couleur leur permettrait bien mieux de jouir de ce qu'il y a de plus délicieux au théâtre, c'est-à-dire de tout le charme que la force, la variété et le jeu des passions répandent sur le visage mobile et animé d'un jeune acteur, bouillant, sensible et enivré de jalousie et d'amour.

Pour la romance du *Saule*, au lieu de la placer, comme Shakespeare, au quatrième acte, je l'ai mise au cinquième, comme propre à augmenter la pitié, et encore comme plus rapprochée du dénoûment. J'avoue que j'aurais plutôt renoncé à traiter l'intéressant sujet d'*Othello*, que de ne pas l'y conserver, à cause du plaisir qu'elle m'a toujours fait, à cause de la nouveauté, et pour être le premier qui l'ait hasardée sur notre théâtre. C'est M. Grétry (son nom n'a pas besoin d'éloge) qui en a composé l'air avec son accompagnement. Il s'est contenté, en grand maître, de quelques sons plaintifs, douloureux et profondément mélancoliques, conformes à la scène et à la romance qui semblaient les demander. Ils sont, pour ainsi dire, le chant de

mort d'une malheureuse amante. On ne les retient point, ils ne sont point distingués de la situation et de la scène; ils se mêlent naturellement avec elle, ils s'y confondent, comme une eau paisible qui, sous des saules, irait se perdre insensiblement dans le cours tranquille d'un autre ruisseau.

J'ai maintenant à parler de mon dénoûment. Jamais impression ne fut plus terrible. Toute l'assemblée se leva, et ne poussa qu'un cri. Plusieurs femmes s'évanouirent. On eût dit que le poignard dont Othello venait de frapper son amante était entré dans tous les cœurs. Mais, aux applaudissemens que l'on continuait de donner à l'ouvrage, se mêlaient des improbations, des murmures, et enfin même une espèce de soulèvement. J'ai cru un moment que la toile allait se baisser. D'où pouvait naître une impression si extraordinaire, une agitation si tumultueuse? Me tromperais-je en croyant qu'elle venait de l'extrême intérêt que j'avais inspiré pour Hédelmone; de ce que mon spectateur avait désiré trop passionnément qu'elle pût désabuser Othello de son erreur; de ce que je l'avais tenu trop long-temps dans les angoisses de la terreur et de l'espérance; de ce que son désir, trompé au moment du coup de poignard, s'était

tourné en une sorte de désespoir, et avait révolté sa douleur même contre l'auteur de l'ouvrage?

Comment se fait-il cependant que le public, après avoir eu tant de peine à me pardonner mon dénoûment, soit revenu le voir encore pendant le cours de douze représentations? Ne serait-ce pas qu'il a été averti par la réflexion qu'Othello n'est point un homme féroce, mais un amant égaré, un Africain jaloux, un More, qui frappe ce qu'il a de plus cher, et qui ne survivra pas à sa victime? Ne serait-ce pas qu'il a senti par instinct que les naturels les plus tendres et les plus sensibles, une fois poussés dans les excès, sont quelquefois les plus près de la barbarie, par la raison peut-être qu'ils en étaient les plus éloignés?

Cependant, quoique le public ait le droit sous tous les climats de tracer aux auteurs les limites de la terreur et de la pitié, ces limites pourtant sont plus ou moins reculées selon le caractère des différentes nations. Mon dénoûment a eu de la peine à passer à Paris; et à Londres, les Anglais soutiennent très bien celui de Shakespeare. Ce n'est point avec un poignard qu'Othello, sur leur

théâtre, immole son innocente victime; il lui presse, dans son lit, et avec force, un oreiller sur la bouche, il le presse et le represse encore jusqu'à ce qu'elle expire. Voilà ce que des spectateurs français ne pourraient jamais supporter.

Un poëte tragique est donc obligé de se conformer au caractère de la nation devant laquelle il fait représenter ses ouvrages. C'est une vérité incontestable, puisque son principal but est de lui plaire. Aussi, pour satisfaire plusieurs de mes spectateurs, qui ont trouvé dans mon dénoûment le poids de la pitié et de la terreur excessif et trop pénible, ai-je profité de la disposition de ma pièce, qui me rendait ce changement très facile, pour substituer un dénoûment heureux à celui qui les avait blessés; quoique le premier me paraisse toujours convenir beaucoup plus à la nature et à la moralité du sujet, et que je l'aie eu sans cesse en vue, comme il est facile de le remarquer dès le commencement et dans le cours de ma tragédie. Mais comme je l'ai fait imprimer avec les deux dénoûmens, les directeurs des théâtres seront les maîtres de choisir celui qu'il leur conviendra d'adopter.

Mais je dois convenir, avant de finir cet Avertissement, que j'ai trouvé dans les talens de mes acteurs tous les secours dont j'avais besoin pour soutenir une nouveauté de ce genre. On a cru voir, ou plutôt on a vu dans M. Talma, Othello vivant, avec toute l'énergie africaine, avec tout le charme de son amour, de sa franchise et de sa jeunesse. On a entendu le silence affreux de son désespoir et le rugissement de sa jalousie. Quant à mademoiselle Desgarcins, au jugement des hommes les plus difficiles et les plus éclairés, elle n'a rien laissé à désirer au spectateur dans le rôle d'Hédelmone. Ils ont trouvé qu'elle avait atteint la perfection. Son jeu si simple, si naïf et si noble, son amour pour son père et pour Othello, ses combats, sa timidité, ses craintes, ses pressentimens, ses attitudes si naturelles et si mélancoliques, surtout sa voix enchanteresse, ont ému et gagné tous les cœurs : et je sens bien que je perdrai à la lecture ce que des talens si heureux et si chers au public m'auront prêté à la représentation.

NOMS DES PERSONNAGES.

MONCÉNIGO, doge de Venise.
LORÉDAN, fils de Moncénigo.
ODALBERT, sénateur vénitien.
HÉDELMONE, fille d'Odalbert.
HERMANCE, nourrice d'Hédelmone.
OTHELLO, général des troupes vénitiennes.
PÉZARE, Vénitien.
PLUSIEURS OFFICIERS ET SÉNATEURS.

La scène est à Venise. Le premier acte se passe dans la salle du sénat; le second, le troisième et le quatrième, dans le palais d'Othello; et le cinquième, dans la chambre d'Hédelmone.

OTHELLO

OU

LE MORE DE VENISE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la salle du sénat; les sénateurs sont sur leurs siéges; plusieurs officiers se tiennent à quelque distance.

SCÈNE I.

MONCÉNIGO; LES SÉNATEURS, PLUSIEURS OFFICIERS.

MONCÉNIGO.

Illustres sénateurs, bannissez vos alarmes;
Au bruit de son péril Venise a pris les armes,
Ces torrens imprévus de nouveaux révoltés,
Othello dans leur cours les a tous arrêtés.
Ce feu, long-temps couvert, qui vient de nous surprendre,
Dans Vérone allumé, s'irritait sous sa cendre;
Mais, perdu dans les airs, ce feu sans aliment
N'aura produit pour nous que l'effroi d'un moment.

Contre ces révoltés, oui, le ciel se déclare ;
Et bientôt la victoire...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS ; PÉZARE.

MONCÉNIGO.

Est-ce vous, cher Pézare ?
Digne ami d'Othello, c'est à vous de conter
Par quels traits sa valeur vient encor d'éclater.
Le salut de Venise est son heureux ouvrage.

PÉZARE.

Que vos yeux n'étaient-ils témoins de son courage !
Les rebelles entraient, et, pour les repousser,
A leurs flots menaçans il court seul s'opposer.
La foudre est moins rapide. Il s'élance, il s'écrie :
« Amis, secondez-moi, défendons la patrie ! »
Citoyens et soldats, tous, dans un même instant,
Semblent n'être qu'un homme et qu'un seul combattant.
A ces traits, à ce teint, dont, sous un ciel sauvage,
Le soleil africain colora son visage,
A ses exploits, surtout, nous volons sur ses pas,
Fiers de suivre un héros vainqueur dans les combats.
Le chef des révoltés, dont la perte s'avance,
Craint le sort du combat, l'arrête avec prudence.
Il se saisit d'un poste où ses heureux efforts
Suspendent nos succès et nos premiers transports :

Mais nous aurons bientôt abaissé son audace;
Ces rebelles soumis vont demander leur grace.
Je cours les observer : s'ils tentaient un combat,
J'aurais du sang encore à donner à l'état.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MONCÉNIGO; LES SÉNATEURS, PLUSIEURS OFFICIERS.

MONCÉNIGO.

Vous voyez, sénateurs, dans quel trouble nous sommes;
Et dans de grands périls il nous faut de grands hommes.
Lorsqu'ils courent servir la patrie en danger,
C'est aux pères du peuple à les encourager.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; ODALBERT.

(Odalbert entre furieux et hors de lui-même.)

MONCÉNIGO.

Calmez, cher Odalbert, l'effroi qui vous agite;
L'état s'est relevé de sa terreur subite.

ODALBERT.

Non, non, l'état n'a point de part à mes douleurs.
Je gémis, mais pour moi, sur mes propres malheurs.
Ma fille...

MONCÉNIGO.

Hé bien?

ODALBERT.

Ma fille... O peine inattendue!

MONCÉNIGO.

Quoi! pleurez-vous sa mort? Quoi! l'auriez-vous perdue?

ODALBERT.

Non, ce n'est point sa mort qui m'accable à vos yeux.
Non... j'en prétends justice... Un monstre audacieux,
Un lâche, un corrupteur, un traître l'a séduite;
Il vient de l'enchaîner avec lui dans sa fuite.
D'un hymen clandestin les détestables nœuds,
Au mépris de mes droits, les ont unis tous deux.

MONCÉNIGO.

Je frémis comme vous. Ce sénat équitable
Ne peut trop se hâter de punir le coupable.
Sur sa tête à l'instant, prompts à venger vos droits,
Nous allons tous lever le fer sanglant des lois.
Nommez-nous l'imposteur.

SCÈNE V.

MONCÉNIGO; LES SÉNATEURS, PLUSIEURS OFFICIERS; ODALBERT, OTHELLO.

ODALBERT, en montrant Othello qui entre brusquement.

Vous voyez le perfide.

(Tous les sénateurs font un mouvement de surprise.)

MONCÉNIGO.

Ciel! Othello?.

ODALBERT. (à Othello.)

C'est lui. Crains ma vengeance avide.

(à Moncénigo.)

Mais avant de punir ce coupable étranger,
Cet ami, cet ingrat, qui vient de m'outrager,
Ce barbare Africain qui, séduisant ma fille,
A mis les pleurs, la mort, l'horreur dans ma famille,
Noble Moncénigo, ma fille est en ces lieux;
Commandez à l'instant qu'on l'amène à mes yeux.

MONCÉNIGO, à deux officiers.

Allez, c'est Odalbert son père qui l'ordonne:
Qu'ici sans différer l'on conduise Hédelmone.

(Les deux officiers sortent.)

ODALBERT.

Doge, vous êtes père, et vous avez un fils,
Qui, jeune et vertueux, à vos ordres soumis,
Vivant loin de ces murs, n'a jamais pu s'instruire
Ni dans l'art des ingrats, ni dans l'art de séduire:
Doge, au nom de ce fils qui seul vous est resté,
Au nom de ma vieillesse et de l'humanité,
Par ces droits paternels dont m'arma la nature,
De ce vil corrupteur punissez l'imposture.

(à Othello.)

Toi, malheureux! réponds. Par quel art, quel secours,
As-tu forcé ma fille à souffrir tes amours?
Comment, comment penser qu'une fille innocente,
Si jeune, si soumise, à ma voix si tremblante,
Dont mille amans jaloux auraient brigué la foi,

2.

Ait pu jamais aimer un monstre tel que toi!

OTHELLO.

Odalbert, je me tais; je ne puis vous répondre,
Vous avez trop acquis le droit de me confondre.
Si sans peine pourtant vous m'avez pardonné,
Quand je fus votre ami, les lieux où je suis né,
Sur le front d'Othello, daignez, je vous conjure,
Lire au moins son remords, et non pas votre injure.
Le ciel me fit, hélas! en me donnant le jour,
Un cœur, pour mon malheur, trop sensible à l'amour:
Voilà tout mon forfait. Si j'en eusse été maître,
Seigneur, c'est près de vous que j'aurais voulu naître;
Mais ce climat enfin que vous me reprochez
N'a point dans ses déserts vu mes destins cachés.
Quoi! ce nom d'Africain n'est-il donc qu'un outrage?
La couleur de mon front nuit-elle à mon courage?
On m'appelle le More, et j'en fais vanité:
Ce nom ira peut-être à la postérité.
Mais l'amour m'apprit trop à dédaigner la gloire.
Vous désarmer, seigneur, ah! telle est la victoire
Qu'au prix de tout mon sang je voudrais acheter!
Puisse au moins mon aspect ne plus vous irriter!
Si je n'ai point d'aïeux, comptez mes cicatrices.
J'oubliai vos bienfaits; songez à mes services,
Que vous m'avez aimé, que je sors d'un combat,
Que ce More, en un mot, vient de sauver l'état.

ODALBERT.

Que me fait ta valeur? Avec un cœur perfide,

Avec un cœur barbare, on peut être intrépide.
Tu conçus dès long-temps ton indigne dessein ;
Tu préparais le fer qui me perce le sein.
Sénateurs, il s'agit de l'honneur des familles.
Si l'hymen, comme à moi, vous a donné des filles,
Le même déshonneur peut couvrir votre front.
Prévenez vos périls, en vengeant mon affront.
Ma fille... ô désespoir... Il eut ma confiance...
Tu l'as séduite, ingrat ! voilà ma récompense.

MONCÉNIGO.

Othello, répondez. J'ai peine à concevoir
Que vous ayez trahi le plus sacré devoir.
Par quels moyens, sur elle assurant votre empire...

OTHELLO.

Les voici tous, seigneur, et je vais vous les dire.
Dans son palais, tranquille, Odalbert curieux
Souhaitait que mon sort s'expliquât à ses yeux :
Et moi, dès mon berceau, pour remplir son envie,
Je lui contais, seigneur, l'histoire de ma vie,
Mes travaux les plus durs, mes combats, mes dangers,
Mon vaisseau s'entr'ouvrant sur des bords étrangers,
La mort presque toujours à mes regards présente.
Tandis que je parlais, attentive et tremblante,
Hédelmone, seigneur, écoutait mes discours;
Et lorsque, réclamant ses soins ou ses secours,
Quelques devoirs ailleurs demandaient sa présence,
Je la voyais bientôt, abrégeant son absence,
Revenir empressée, et, retenant ses pleurs,

Reprendre, en soupirant, le fil de mes malheurs.
Un jour, jour trop fatal! (souffrez que je poursuive)
Dans un long entretien, à sa pitié naïve
J'offris tout le tableau des maux que j'ai soufferts.
« Quoi! dit-elle, Othello, vous étiez dans les fers!
« Vous, hélas! dans les fers! ah! si sur ce rivage
« J'avais vu sur vos bras les fers de l'esclavage,
« (Je le crois) quoique femme, il m'eût été trop doux
« De prendre votre place ou de mourir pour vous.
« Oh! si jamais guerrier à ma main doit prétendre,
« Dites-lui de me faire un récit aussi tendre;
« Il aura découvert le chemin de mon cœur. »
De ces mots innocens j'admirais la candeur;
Et sa douleur soudain décolora ses charmes.
Ses yeux, en se baissant, voulaient cacher leurs larmes.
Je les vis. A ses pleurs mes pleurs ont répondu.
Le secret de nos cœurs fut d'abord entendu.
Sa pitié pour mes maux seule a produit sa flamme;
L'aspect de sa pitié seul a touché mon ame:
Voilà par quels moyens, par quel art dangereux,
Un innocent amour nous a séduits tous deux.

SCÈNE VI.

MONCÉNIGO; LES SÉNATEURS, PLUSIEURS OFFICIERS; ODALBERT, OTHELLO, HÉDELMONE, HERMANCE.

(Hédelmone est amenée par les deux officiers qui en ont reçu l'ordre.)

HÉDELMONE, à Hermance.

Arrête... Où suis-je?

ODALBERT, à sa fille.

(montrant Hermance.)

Entrez, et suivez votre guide.
Craignez-vous de montrer ce front jeune et timide?
Un si grand embarras sied mal à la vertu.

HÉDELMONE.

Mes yeux sont obscurcis, mon corps est abattu.

ODALBERT, à Hermance.

Et vous qui, partageant sa craintive innocence,
Avez dans mon palais élevé son enfance,
Je rends grace à vos soins: ma fille, je le vois,
N'a pas gémi par vous sous d'importunes lois.

HÉDELMONE.

Soutiens-moi, chère Hermance.

ODALBERT, à part.

Enchaînons ma colère.

(haut.)

C'est donc là votre époux?

HÉDELMONE.

(à part.) (haut.)
Que répondre? O mon père!
Je sais que ce guerrier, confondu devant vous,
N'a point dû se flatter de se voir mon époux.
Mais partout dans Venise on vantait sa victoire;
Vous-même tous les jours vous parliez de sa gloire:
Ses périls à son sort avaient su m'attacher.
Je ne le nierai pas: je me sentais toucher
Des récits d'un héros que ma patrie honore;
Je ne l'entendais plus, et j'écoutais encore.
Pourquoi, par sa valeur semblable à nos aïeux,
N'est-il qu'un Africain méprisable à vos yeux?
Tout le sénat l'estime, et le peuple l'adore.
Il a sauvé Venise, il le peut faire encore.
Ah! que la voix du sang calme votre courroux!
Souffrez...

(Elle va pour se jeter aux pieds de son père.)

ODALBERT, arrêtant sa fille.

Je vous défends d'embrasser mes genoux.

MONCÉNIGO.

Elle ose encor d'un père implorer la clémence.
Vous voyez sa douleur.

ODALBERT.

Je songe à ma vengeance.

MONCÉNIGO.

Que prétendez-vous donc?

ODALBERT, en montrant Othello.

Qu'on l'arréte.

MONCÉNIGO.

Un vainqueur!

ODALBERT.

Je ne vois que son crime, et non pas sa valeur.

MONCÉNIGO.

Sa gloire exige au moins que le sénat en juge.

ODALBERT.

La gloire aux criminels ne sert point de refuge.

MONCÉNIGO.

Modérez, Odalbert, cet imprudent courroux.
Songez que le sénat est ici devant vous.
Sur votre ordre, à l'instant, voulez-vous qu'il punisse?

ODALBERT.

Toujours son intérêt a réglé sa justice.

MONCÉNIGO.

Qu'entends-je!

ODALBERT.

Unissez-vous pour cet audacieux.
Le pardon du perfide est écrit dans vos yeux.
C'est ainsi de tout temps qu'au gré de leurs caprices
D'ingrats républicains ont payé les services.
(bas.)
Mais bientôt ma vengeance...

MONCÉNIGO.

Odalbert, arrêtez.
Sachez que c'est l'état à qui vous insultez.

Croyez-moi, ces dépits, que l'orgueil nous déguise,
Sont partout dangereux, mais surtout à Venise.

ODALBERT, à sa fille.

Il en est temps encor, je peux être adouci.
(en montrant Othello.)
Choisis qui de nous deux tu prétends suivre ici.

HÉDELMONE, en regardant Othello.

Mon père...

ODALBERT, en s'en allant.

C'en est assez... j'aperçois sur sa tête
Un bandeau dont lui-même a paré sa conquête.
Je me flatte...

MONCÉNIGO.

Odalbert!

ODALBERT.

Hé! que t'importe à toi?
Ma cause est maintenant entre le ciel et moi.
(à Othello.)
Tu m'as trompé, perfide! O ciel, dans ta vengeance,
Fais qu'il soit à son tour trompé par l'apparence!
Aux yeux de cet ingrat, qui l'a trop mérité,
Prête à la trahison l'air de la vérité;
Et, s'il peut la saisir, l'abusant par un songe,
Prête à la vérité tous les traits du mensonge!
Confonds l'un avec l'autre; et, sans cesse agité,
Qu'il soit également par tous deux tourmenté!
Que ces fausses clartés l'entraînent dans l'abyme;
En cherchant la vertu, qu'il commette le crime;

Et qu'alors, tout à coup lui montrant son flambeau,
La vérité l'éclaire au bord de son tombeau !
(à Hédelmone.)
Et toi, qui fus mon sang, fille ingrate et barbare,
Le ciel vengeur m'instruit du sort qu'il te prépare.
(à Othello.)
Je te rends grace, ingrat, mes vœux s'accompliront.
(En montrant le bandeau de diamans qui est sur la tête de sa fille.)
Tes mains ont attaché le malheur sur son front.
Crois-moi, veille sur elle : une épouse si chère
Peut tromper son époux, ayant trompé son père.
Retiens ces mots; adieu.
(Il sort.)

SCÈNE VII.

MONCÉNIGO; LES SÉNATEURS, PLUSIEURS OFFICIERS; OTHELLO, HÉDELMONE, HERMANCE.

HÉDELMONE.

Moi le tromper ! Hélas !

MONCÉNIGO.

De son premier courroux vous voyez les éclats.
Il est né violent; mais il porte un cœur tendre;
La nature à son tour saura s'y faire entendre.
Othello, votre gloire et votre repentir
Ont d'infaillibles droits qu'il va bientôt sentir.
Vous pouvez cependant rassurer Hédelmone;
Faites cesser l'effroi que ce moment lui donne :

Mais songez que la guerre est encor dans ces lieux ,
Et sur nos révoltés ayez toujours les yeux.

OTHELLO.

Doge noble et sensible , et vous , sénat auguste,
D'Odalbert, je le sais, la colère est trop juste.
Puis-je espérer qu'enfin , désarmant son courroux ,
Le temps et vos bontés le fléchiront pour nous?
De nos destins communs vous êtes les arbitres.
Je suis homme et soldat : ce sont là tous mes titres.
Né sous un ciel sauvage, et nourri loin des cours,
On ne m'a point appris à parer mes discours.
Dans nos cœurs entraînés tout fut involontaire.
Si j'ai plu , c'est sans art, sans chercher à lui plaire ;
Le ciel ne m'a point fait pour séduire et flatter :
Je connais mon bonheur, il faut le mériter ;
Nommez-moi dans quels lieux cet enfant de l'Afrique
Doit planter les drapeaux de votre république.
Je veux qu'on dise un jour : « Par ses heureux vaisseaux
« Quand Venise aspirait à régner sur les eaux,
« Hédelmone vivait : elle épousa le More ;
« Ce More était célèbre , il fut plus grand encore :
« Ce More l'adorait ; son front victorieux
« Sut à force d'exploits s'embellir à ses yeux. »

MONCÉNIGO.

C'est ainsi qu'un grand cœur sait plaire à ce qu'il aime.
Allez , brave Othello , soyez toujours le même.
Si les yeux d'Hédelmone ont pu vous enflammer,
Je conçois que son cœur dut aussi vous aimer.

Du plus doux des penchans l'invincible puissance
A souvent méconnu le rang et la naissance.
L'amour, fier de ses droits, comme la liberté,
Rend l'homme à la nature, à son égalité.
Laissons là ces vains noms dont notre orgueil se pique;
Il n'est qu'un seul honneur : servir la république.
Votre bras, votre gloire, ont combattu pour nous,
Et dispensent d'aïeux un guerrier tel que vous.

(Ils sortent tous, excepté Othello et Hédelmone.)

SCÈNE VIII.

OTHELLO, HÉDELMONE.

HÉDELMONE.

Dis : penses-tu qu'un jour mon père nous pardonne?
Il nous aima tous deux.

OTHELLO.

Je l'espère, Hédelmone.
Oui, j'ose m'en flatter ; mais calme la terreur
Que vient de t'inspirer l'excès de sa fureur;
Il verra, tôt ou tard, avec quelque indulgence
Cet excusable amour dont son orgueil s'offense.
Mais rendons grace au ciel. Quel bonheur, entre nous,
Que, se trompant d'abord, il m'ait cru ton époux!
S'il eût su que ta main ne m'était point donnée,
Loin de moi dans l'instant il t'aurait entraînée.
Hélas! avec transport je courais à l'autel

Te jurer, sans témoins, un amour éternel;
Mon bonheur s'achevait : mais Venise en alarmes,
Mais la voix de l'honneur m'a fait courir aux armes.
Il est temps, par son charme et par ses nœuds secrets,
Que l'hymen le plus prompt nous enchaîne à jamais.
Tu crois à mes serments?

HÉDELMONE.

Moi, que je les soupçonne!
Vas : au cœur d'Othello tout mon cœur s'abandonne;
Mais tu crois bien aussi que fidèle à ma foi,
Jamais mon tendre amour ne s'éteindra pour toi?
Tu ne te souviens plus de ce qu'a dit mon père?

OTHELLO.

Qui, moi, m'en souvenir! va, si l'ombre légère
Du plus faible soupçon altérait ton bonheur,
Que mon sang tout à coup s'arrête dans mon cœur!

HÉDELMONE.

Ton cœur est donc heureux?

OTHELLO.

J'ai souvent sur ma tête
Entendu les fureurs, les cris de la tempête;
J'ai vu le fond des mers, les flots audacieux
S'y perdre avec l'éclair, s'élancer jusqu'aux cieux;
Le calme était bien doux après ce bruit terrible :
Mais qu'il n'approche point de ce bonheur paisible,
De ce bonheur profond, sans bornes, inconnu,
Où nul homme avant moi n'est jamais parvenu!
Je crois à ces transports que mon ame ravie

Consume en un instant le bonheur de ma vie.
A peine tout mon cœur suffit à le sentir.
Ah! c'est dans ce moment que je devrais mourir.
Toi, qui connais mes vœux, exauce ma prière!
Daigne à cette orpheline, ô ciel! servir de père!
Par moi, par mon amour, rends heureux ses destins!
Tu ne l'as pas remise en de barbares mains.
Pour garder ce trésor, pour mériter sa flamme,
Donne-moi les vertus dont tu paras son ame!
Fais qu'en lui ressemblant je puisse mériter
Tout l'excès d'un bonheur que j'ai peine à porter!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente le palais d'Othello.

SCÈNE I.

HÉDELMONE, HERMANCE.

HÉDELMONE.

De mon cher Othello voilà donc la demeure?
Faut-il qu'en la voyant je frémisse et je pleure!
O combien son aspect me semblerait plus doux,
Si j'y pouvais trouver mon père et mon époux!

HERMANCE.

Puisse Othello hâter un hymen nécessaire,
Et le couvrir surtout des ombres du mystère!

HÉDELMONE.

A cet hymen secret il m'invite à marcher,
Et s'occupe des soins qui peuvent le cacher.
Sur moi, dès le berceau, tu veillas, chère Hermance,
Et c'est toi de ton lait qui soutins mon enfance.
Qu'il est doux, quand le cœur, de ses ennuis pressé,
Lève à peine le poids dont il est oppressé,
De rencontrer un cœur qui sente nos alarmes,
Qui plaigne nos douleurs, et s'unisse à nos larmes!

Ma chère Hermance...

HERMANCE.

Hé bien?

HÉDELMONE.

Dès que j'ai vu le jour
Tu m'as marqué tes soins, ton zèle, ton amour.

HERMANCE.

Hélas! lorsque votre œil s'ouvrit à la lumière,
C'est moi qui dans mes bras vous reçus la première.

HÉDELMONE.

Le ciel, de la vertu ce juste défenseur,
M'enleva, tu le sais, et ma mère et ma sœur.
Hélas... et j'ai perdu la tendresse d'un père!

HERMANCE.

Croyez-moi, tôt ou tard nous vaincrons sa colère.
Ne désespérez pas de la bonté des cieux.

HÉDELMONE.

Ma faute maintenant se découvre à mes yeux.

HERMANCE.

Le célèbre Othello l'efface de sa gloire.
Le reproche se tait au bruit de sa victoire.

HÉDELMONE.

On dit que sur les mers, vers des bords étrangers,
Il va voler bientôt à de nouveaux dangers.

HERMANCE.

Il reviendra vainqueur de ces lointains rivages.

HÉDELMONE.

S'il échappe aux combats, je craindrai les naufrages.

HERMANCE.

Quoi ! votre cœur toujours sera-t-il abattu ?

HÉDELMONE.

Hélas! j'aime et je crains. Hermance, penses-tu,
Si le ciel à nos vœux eût conservé ma mère,
Qu'elle eût à notre hymen fait consentir mon père?

HERMANCE.

Je le crois.

HÉDELMONE.

Quand sa perte a fait couler mes pleurs,
Tu n'as pu, chère Hermance, adoucir mes douleurs.

HERMANCE.

Alors, loin de ces murs, livrée à la tristesse,
Le péril de mon père occupait ma tendresse.
Je lui donnai mes soins, il mourut dans mes bras,
Et souvent ma douleur vous conta son trépas.
Mais vous, jusqu'à ce jour, avez-vous pu me taire
Tous ces traits si touchans de la mort d'une mère?
Et! comment votre cœur ne m'en a-t-il rien dit?

HÉDELMONE.

Je n'ose encore, Hermance, en ouvrir le récit.
Depuis que mon amour, qu'un père m'épouvante,
Elle est plus que jamais à mon esprit présente;
J'aurai sans doute, hélas! mérité mes malheurs.

HERMANCE.

Hédelmone, est-ce à moi que vous cachez vos pleurs?

HÉDELMONE.

Témoin de tous mes pas, tu sais, ma chère Hermance,

Dans quel calme profond s'écoula mon enfance.
Sous les lois d'une mère et les yeux d'une sœur,
De leur tendre amitié je goûtais la douceur.
Ciel! devais-tu sitôt me montrer ta colère!
D'une mort trop précoce il menaça ma mère.
Tous les jours, par degrés, je la vis s'affaiblir;
De son front jeune encor je vis l'éclat pâlir;
Chaque instant de sa vie en consumait le reste.
Je m'en souviens encor : près du moment funeste,
Son esprit s'occupait de quelque objet affreux;
Elle attachait sur moi son regard douloureux;
On eût dit que son ame, à son heure dernière,
D'un funeste avenir repoussait la lumière.
« Ma fille, me dit-elle avec un cri d'effroi,
« Dans la paix du tombeau, viens, descends avec moi.
« Qu'entrevois-je, ô destin! dans ta clarté douteuse...
« Hélas! ma chère enfant, tu mourras malheureuse! »
A ces mots, tout à coup, on eût dit que ses bras
Tâchaient, loin de mon sein, d'écarter le trépas :
On eût dit, à son trouble, à son ame éperdue,
Qu'un fer levé sur moi se montrait à sa vue.
Ses bras faibles, tremblans, cherchaient à m'embrasser.
Sur son cœur expirant je me sentis presser.
Elle criait : « Ma fille! » et sa voix douloureuse
Me répétait encor : « Tu mourras malheureuse! »

HERMANCE.

Vous tremblez!

HÉDELMONE.

Je crains tout, mon destin, mon amour.

Ces mots, ces mots cruels s'accompliront un jour.

HERMANCE.

Que dites-vous?

HÉDELMONE.

Hermance, ah! je n'ai plus de mère,
Plus de sœur, plus d'ami, plus d'espoir sur la terre;
Ne m'abandonne pas.

HERMANCE.

Moi, vous abandonner!
Dans la tombe avec vous dût le sort m'entraîner,
Jusqu'au dernier soupir je vous serai fidèle.
Le respect, l'amitié, le courage, le zèle,
Et tout ce qu'une mère, en vous donnant le jour,
A senti dans son sein de tendresse et d'amour,
Oui, je le sens pour vous. Si le ciel inflexible
Vous faisait d'une erreur un crime irrémissible,
C'est à moi seule, à moi qu'est dû le châtiment.
Mais pourquoi vous troubler d'un vain pressentiment?
Voyez dans Othello le bras de la patrie,
Vainqueur dans nos climats, et vainqueur dans l'Asie;
Voyez ce nom si grand, qui, seul et sans aïeux,
S'est vengé tant de fois du sort injurieux.
Osez lui comparer, après ses longs services,
Tous ces nobles sans gloire, ou connus par leurs vices,
Qui n'ont rien recueilli, nés de pères fameux,
Que l'opprobre éclatant d'être descendus d'eux.
Allez, s'il faut trembler, c'est que le ciel sévère
Ne punisse à la fin l'orgueil de votre père.
Non, il n'est point d'amant, de son choix glorieux,

Qui pour vous d'Othello n'ait le cœur et les yeux.
Ah! si les traits touchans de l'aimable innocence
Peuvent d'un sort heureux nous donner l'espérance,
Si nous devons en croire un présage si doux,
S'il existe un bonheur, sans doute il est pour vous.

HÉDELMONE.

De ton heureux augure, ah! mon ame est ravie;
Tu me rends à l'espoir, tu me rends à la vie...
Mais j'entends quelque bruit.

HERMANCE.

Madame, dans ces lieux
Je dois veiller sans cesse, et tout voir par mes yeux.
Permettez qu'un moment...

(Elle sort.)

SCÈNE II.

HÉDELMONE.

O ma fidèle Hermance!
Ta tendresse inquiète accroît ta vigilance.
J'en ai besoin, sans doute. Hélas! sans y songer,
Sans le voir, quelquefois nous courons au danger.
Va, tes soins me sont chers; va, ma reconnaissance
A pour toi dans mon cœur commencé dès l'enfance.

SCÈNE III.

HÉDELMONE, HERMANCE.

HERMANCE.

Madame, un inconnu demande à vous parler.
Le chagrin le consume et paraît l'accabler.
Je l'avouerai, sa voix, sa grace, sa jeunesse,
Mais surtout sa douleur, tout pour lui m'intéresse.

HÉDELMONE.

Il peut entrer, Hermance.

(Hermance sort pour aller chercher le jeune homme.)

SCÈNE IV.

HÉDELMONE.

Allons, souffrant comme eux,
Avec plus de plaisir je sers les malheureux.

(Hermance amène le jeune homme, et se retire.)

SCÈNE V.

HÉDELMONE, LORÉDAN.

HÉDELMONE.

Quoiqu'ici votre aspect ait droit de me surprendre,
Je n'ai point refusé, seigneur, de vous entendre.
Si votre cœur souffrant cherche à s'ouvrir au mien,

Vous pouvez l'épancher dans un libre entretien;
Parlez. Puis-je savoir quel sujet vous amène?
Si le sort, dont souvent le pouvoir nous entraîne,
Dans le malheur, si jeune, a voulu vous plonger,
Dites par quels moyens je pourrais le changer.

LORÉDAN.

Le changer! non, madame; et le sort trop funeste
M'ôta, dans nos malheurs, le seul bien qui nous reste.
J'ai perdu tout espoir, et, loin de les guérir,
Même en plaignant mes maux, vous pourriez les aigrir.

HÉDELMONE.

Quels sont vos vœux? parlez.

LORÉDAN.

Dans ces momens d'alarmes
Contre les révoltés j'allais prendre les armes,
Mourir pour mon pays. Ils ont fait demander
Un pardon qu'à l'instant on leur vient d'accorder.
Mes desirs sont trahis. Mais on croit à Venise
Que l'état en secret médite une entreprise.
Des vaisseaux sont tout prêts, et, sans en avertir,
Pour des bords éloignés Othello doit partir.
Il a choisi, dit-on, des guerriers intrépides,
Jeunes, impétueux, et de périls avides;
Je cherche ces périls. Pourrais-je me flatter,
Pour combattre avec eux, qu'il daigne m'accepter?
Voudriez-vous pour moi demander cette grace?

HÉDELMONE.

Quels vœux! Pourquoi faut-il que je les satisfasse?

Hélas! tous ces périls où vous allez courir,
Pourquoi les cherchez-vous? Répondez.

LORÉDAN.

Pour mourir.

HÉDELMONE.

Rien ne peut vous ôter cette funeste envie?

LORÉDAN.

C'est cesser de souffrir que sortir de la vie.

HÉDELMONE.

Eh! pourrez-vous, si jeune, aigri par vos malheurs...

LORÉDAN.

La jeunesse est souvent la saison des douleurs.

HÉDELMONE.

Ah! je n'en fais que trop la triste expérience.
Mon sort de nul mortel n'est ignoré, je pense?

LORÉDAN.

Non, madame.

HÉDELMONE, à part.

Ainsi donc mes funestes amours
Vont de la renommée occuper les discours!
(haut.)
Hélas! à mon malheur est-on du moins sensible?

LORÉDAN.

On y voit de deux cœurs le penchant invincible,
Les droits de la beauté : mais on croit, entre nous,
Que bientôt votre père, aveugle en son courroux...

HÉDELMONE.

Achevez.

LORÉDAN.

Va se perdre, et par quelque imprudence
Contre lui de l'état exciter la vengeance.

HÉDELMONE.

Ciel, qu'entends-je!

LORÉDAN.

On l'observe. Il est né violent :
Et peut-être à la mort il court en ce moment.

HÉDELMONE.

La mort! A ma douleur, seigneur, soyez sensible.
Vous connaissez nos lois, sa perte est infaillible.
Ah! si vous avez plaint deux cœurs infortunés,
Par un charme innocent l'un vers l'autre entraînes;
Si le vôtre est touché du cri de la nature;
S'il a connu l'amour et senti sa blessure;
S'il m'est permis enfin d'employer vos secours,
Sauvez, sauvez mon père, et veillez sur ses jours.
Combien par ce bienfait vos soins m'auront servie!
Seigneur, en le sauvant, vous sauverez ma vie.
Il semble que le ciel vous envoie aujourd'hui
Pour veiller à la fois sur sa fille et sur lui.
Ne me refusez pas la grace que j'implore.
Parlez, courez, volez, il en est temps encore.
Voyez mes pleurs, mon trouble, et mes yeux effrayés :
Je frémis, je me meurs, et je tombe à vos pieds.

LORÉDAN.

Vous, à mes pieds! ô ciel! pour sentir vos alarmes
Pensez-vous que mon cœur ait attendu vos larmes?

Madame, il est donc vrai, je peux vous secourir!
Grand dieu! j'aspire à vivre, et non plus à mourir.
Ah! ne m'implorez pas : heureux dans ma misère,
Je vais donc vous servir; en sauvant votre père,
Je crois sauver le mien. Mais ne vous troublez pas.
Je cours, je cours vers lui, je m'attache à ses pas :
Mon sang va, s'il le faut, couler pour sa défense;
Et votre estime au moins sera ma récompense.

SCÈNE VI.

HÉDELMONE, LORÉDAN, OTHELLO, PÉZARE.

(Dans ce moment Othello et Pézare, au fond du théâtre, apercoivent de loin Lorédan; ils le considèrent attentivement, ainsi qu'Hédelmone; mais ils sont censés le voir à une trop grande distance pour pouvoir retenir ses traits qu'ils ne connaissent pas.)

LORÉDAN, continuant.

Je reviendrai bientôt vous revoir en ce lieu.

HÉDELMONE.

Seigneur, je vous attends.

LORÉDAN.

Adieu, madame.

HÉDELMONE.

Adieu.

(Lorédan et Hédelmone se retirent chacun de leur côté. Othello les suit de l'œil, jusqu'à ce qu'ils soient hors de portée de sa vue; et Pézare en fait autant.)

SCÈNE VII.

OTHELLO, PÉZARE.

OTHELLO, en montrant Lorédan.

Quel est-il ?

PÉZARE.

De trop loin j'observais son visage.
Mais, autant que mon œil peut juger de son âge,
C'est un jeune homme.

OTHELLO.

(bas et à part.) (haut.)

O ciel ! Qui l'a donc introduit ?
Pézare... Que dis-tu ?

PÉZARE.

Je n'en suis point instruit.

OTHELLO.

Mais n'as-tu pas, dis-moi, remarqué dans leurs gestes
D'une vive douleur les signes manifestes ?
Je crois que quelques pleurs ont coulé de leurs yeux.

PÉZARE.

Consulte à l'instant même Hédelmone en ces lieux.

OTHELLO.

Que craindre de ces pleurs ? dans une ame aussi belle,
Tout doit être innocent, pur et noble comme elle.
Dans tous ses sentimens la mienne est sans retour.
Je ne sais quel respect se mêle à mon amour.
Qui ? moi, l'interroger ! Ah ! je vois, cher Pézare,

4.

Dans cet objet sacré la vertu la plus rare.
Ami, tu me connais : tes yeux ont vu mon bras
Servir la république au milieu des combats;
Libre dès mon berceau, vivant dans une armée,
Heureux enfant du sort et de la renommée,
Ne cherchant que la gloire, et sans songer qu'un jour
Ce cœur indépendant dût connaître l'amour,
Au cours de mes destins j'abandonnais ma vie :
Mais depuis qu'à l'amour mon ame est asservie,
J'ai pris un nouvel être. Il me semble, et je crois
Que j'existe en effet pour la première fois.
A quels heureux transports tout mon cœur s'abandonne!
Oui, pour un seul regard, pour un mot d'Hédelmone,
Je cèderais la pompe et tous ces vains lauriers
Qui parent le triomphe et le front des guerriers.
Oui, l'amour, cher Pézare, (aurais-je pu le croire!)
Produit presque dans moi le dédain de la gloire.
Conçois-tu, mon ami, l'excès de mon ardeur?
Tant d'amour, je le vois, étonne ta froideur;
Mais son charme à ton cœur ne s'est point fait connaître.
Hélas! de bien des maux tu t'affranchis peut-être.
Ami, sous nos drapeaux, la fortune, je crois,
Va m'appeler encore à de nouveaux exploits.
Si je reviens vainqueur, si le sort me couronne,
Penses-tu qu'Odalbert à la fin me pardonne?
Que, sensible à ma gloire...

PÉZARE.

Ah! ne t'en flatte pas.

Connais mieux, mon ami, le cœur de ces ingrats,
De ces nobles ligués pour dévorer ensemble
Ce plaisir de régner qui lui seul les rassemble.
Vois comme ils ont d'abord détruit l'égalité,
Au peuple inattentif ravi sa liberté,
Et, laissant à ses droits une vaine apparence,
Pour eux seuls en effet conservé la puissance!
Le peuple élève au ciel ta valeur, ta vertu ;
Mais tu n'es, pour ces grands, qu'un soldat parvenu.

OTHELLO.

Un soldat parvenu! Ce mot de l'insolence,
Ce mot m'oblige au moins à la reconnaissance.
Oui, grace à leurs dédains, de moi seul soutenu,
J'ai mérité ce nom de soldat parvenu.
Ils n'ont pas, tous ces grands, manqué d'intelligence
En consacrant entre eux les droits de la naissance.
Comme ils sont tout par elle, elle est tout à leurs yeux.
Que leur resterait-il, s'ils n'avaient pas d'aïeux?
Mais moi, fils du désert, moi, fils de la nature,
Qui dois tout à moi-même, et rien à l'imposture,
Sans crainte, sans remords, avec simplicité,
Je marche dans ma force et dans ma liberté.
Odalbert cependant, ami, je le confesse,
Souvent d'un cœur humain m'a montré la tendresse.
Il n'a point de l'orgueil l'inflexible rigueur;
Et la nature encor peut parler à son cœur.

PÉZARE.

Ne crois pas triompher de cet orgueil barbare.

Non, jamais Odalbert ne voudra...

OTHELLO.

Cher Pézare,
Les momens nous sont chers; je vais donc en ce jour
Assurer par l'hymen sa fille à mon amour.
Je l'avouerai pourtant : cet Odalbert m'afflige;
Ses droits, son nom de père à le plaindre m'oblige.
J'ai livré sa vieillesse à d'éternels soupirs.
S'il se perdait... Ici même au sein des plaisirs,
Dans tous les lieux, sans cesse, ouvrant l'œil et l'oreille,
En paraissant dormir, le gouvernement veille.
Ténébreux dans sa marche, il poursuit son chemin:
Muet, couvert d'un voile, et le glaive à la main,
Il cache au jour l'arrêt, la peine, la victime,
Et punit la pensée aussitôt que le crime.
Ici, dans des cachots l'accusé descendu
Pleure au fond d'un abyme, et n'est point entendu.
D'un mot ou d'un regard l'état ici s'offense,
Et toujours sa justice a l'air de la vengeance.
Un homme peut périr, la loi peut l'égorger,
Sans qu'un père ou qu'un fils ait connu son danger.
La mort frappe sans bruit, le sang coule en silence;
Et les bourreaux sont prêts quand le soupçon commence.
Le danger d'Odalbert déja me fait gémir.

PÉZARE.

Il en existe un autre, et tu dois en frémir.
Sais-tu ce que l'amour peut tenter à Venise?
Jusqu'où des passions la fureur s'y déguise?

Avec quel front tranquille on y trahit sa foi ?
Hédelmone, Othello n'est pas encore à toi :
Va, presse ton hymen.

OTHELLO.

Ami cher et fidèle,
Pour en cacher les nœuds, aide-moi de ton zèle.
Conduis-nous à l'autel, où je pourrai du moins
Attester et le ciel et tes yeux pour témoins.
C'est dans le bruit des camps, c'est au milieu des armes,
Que la noble amitié nous fit sentir ses charmes ;
C'est là, c'est dans nos cœurs, sans l'appui des sermens,
Que l'honneur en grava les premiers sentimens.
Viens, que jamais le sort ne puisse en sa vengeance
De deux soldats amis rompre l'intelligence !

(Ils sortent ensemble.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

HÉDELMONE, HERMANCE.

HERMANCE.

Oui, des mortels, madame, il faut craindre les yeux.
Quand ce jeune inconnu reviendra dans ces lieux,
Que seule, auprès de vous, je puisse l'introduire.
Mais Othello l'ignore, il ne faut pas l'instruire.

HÉDELMONE.

Hé! pourquoi se cacher?

HERMANCE.

Plus il brûle pour vous,
Plus il est accessible à des soupçons jaloux.
Peut-être une étincelle, en atteignant son ame,
Du plus fatal transport y porterait la flamme.
Écoutez mes conseils : rien n'est à négliger.
Cet art, ces soins discrets qu'on oppose au danger,
Ont souvent, croyez-moi, par d'utiles alarmes,
A des cœurs innocens épargné bien des larmes.

HÉDELMONE.

Tu me tiens lieu de mère. Hé bien, veille sur moi.

Je te remets mon sort, je m'abandonne à toi.
Dieu! si j'allais causer le trépas de mon père!

HERMANCE.

Madame, sur le sort d'une tête si chère,
Je vais interroger de fidèles amis,
Et vous saurez par moi ce qu'ils m'auront appris.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

HÉDELMONE.

Je ne sais, mais en vain je cherche mon courage :
Ce jour semble à mes yeux se voiler d'un nuage.
J'interroge mon cœur sur ses pressentimens :
Et mon cœur me répond par des frémissemens.
Il semble m'annoncer une sourde tempête,
Qui naît, s'augmente, approche, et tombe sur ma tête.
Mon père, ah! sous tes yeux, sans trouble et sans effroi,
Les jours de mon enfance ont coulé près de toi!
Dieu! s'il allait périr! Ah! d'horreur je frissonne!
Si l'état veille ici, jamais il ne pardonne.
Ciel, dans un tel malheur si j'ai pu le plonger,
Fais que sa fille au moins l'arrache à son danger!
On vient... C'est ce jeune homme. Hélas! dans sa misère
Il ne s'accuse point du malheur de son père!
Et moi...

SCÈNE III.

HÉDELMONE, LORÉDAN.

(Hermance accompagne Lorédan, et se retire après l'avoir introduit.)

HÉDELMONE.

Noble inconnu, quand tout doit m'alarmer,
N'avez-vous rien appris qui puisse me calmer?
Mon père...

LORÉDAN.

On dit, madame, et ce bruit m'inquiète,
Que loin de sa patrie il cherche une retraite,
Qu'il a, par ses discours, outragé le sénat,
Pris Venise en horreur, et maudit tout l'état,
Et déja sourdement, par des intelligences,
Avec nos ennemis concerté ses vengeances.

HÉDELMONE.

Non, je connais mon père, il peut dans une erreur
Avoir, par des discours, exhalé sa fureur;
Mais lui, trahir l'état! L'état dans nos ancêtres
A compté des héros, et n'a point vu de traîtres.
Mon père descend d'eux, il doit leur ressembler;
Et je l'outragerais, si je pouvais trembler.

LORÉDAN.

Je pense comme vous, et même sa furie
Montre avec quel excès il aimait sa patrie.

Mais ce cœur paternel, vous l'allez désarmer.
Comment à vos soupirs pourrait-il se fermer?
Ah! la paix va rentrer dans ces yeux pleins de charmes,
Et l'hymen et l'amour en essuieront les larmes.
Mais moi, désespéré, mais moi, né pour souffrir,
Qui déteste la vie, et qui cherche à mourir...
Ah, madame! avez-vous, en me plaignant encore,
Obtenu d'Othello le seul bien que j'implore?
Pourrai-je enfin le suivre et voler aux combats?
Devrai-je à vos bontés la faveur du trépas?

HÉDELMONE.

J'allais, seigneur, j'allais vous tenir ma promesse
Othello m'écoutait... Vos traits, votre jeunesse,
Votre sombre douleur, cet intérêt, hélas!
Qu'on sent pour un héros qui cherche le trépas,
Ce mouvement si doux, dont la pitié nous touche,
Ont arrêté mes mots expirans dans ma bouche...
Pourquoi vous obstiner dans ce triste dessein?

LORÉDAN.

Helas! plus que jamais je le porte en mon sein.

HÉDELMONE.

Mais le ciel à vos vœux conserve encore un père?

LORÉDAN.

Oui, madame.

HÉDELMONE.

Et pourquoi causez-vous sa misère?

LORÉDAN.

Mon désespoir m'y force, il trouble ma raison.

HÉDELMONE.

Ah! gardez-vous, seigneur, de quitter sa maison!

LORÉDAN.

Dans l'univers entier je ne vois plus d'asile.
Il fut un temps, hélas! où mon cœur plus tranquille...

HÉDELMONE.

Eh, seigneur! achevez, fiez-vous à ma foi :
Votre rang? votre nom? parlez, répondez-moi!

LORÉDAN.

Madame... Non, jamais...

HÉDELMONE.

Quelle est votre naissance?
Où votre père a-t-il élevé votre enfance?

LORÉDAN.

Madame, un étranger fut chargé de ce soin.

HÉDELMONE.

Un étranger! Pourquoi?

LORÉDAN.

Le ciel m'en est témoin,
Je n'ai point accusé la tendresse d'un père;
Il craignait pour mes jours une main meurtrière.
Dans nos troubles civils un vieillard vertueux
Gouverna par ses mœurs mon âge impétueux.
Le ciel, dans sa retraite, entoura mon enfance
Des plus touchans objets que chérit l'innocence,
De pères satisfaits, d'enfans, d'époux heureux,
Vivant de leurs travaux, se soulageant entre eux.
J'admirais cette vie et si douce et si pure,

Ce facile bonheur que donne la nature,
Ce calme heureux du cœur, vrai charme de nos jours,
Ce bonheur d'un moment qu'on regrette toujours.
D'Othello, dans nos champs, on vantait la victoire.
Je volai sur ces bords. Là, témoin de sa gloire,
Je contemplai Venise, et ces arcs triomphaux,
Où l'or et les lauriers couronnaient ses drapeaux.
Non, je ne vis jamais une pompe aussi belle :
D'un auguste sénat la marche solennelle,
Ces temples, ces soldats, ces cris, ces matelots;
Tout ce peuple enchanté répandu sur les flots;
En immenses clartés les ténèbres fécondes
Embrasant de leurs feux et le ciel et les ondes;
Othello qui, modeste et simple avec grandeur,
Semblait de son triomphe ignorer la splendeur...
Mon ame à ces objets s'arrêtait suspendue;
Une jeune beauté frappa soudain ma vue :
Tout ce triomphe alors disparut à mes yeux;
Son regard enchanteur sembla m'ouvrir les cieux.
Je sentis dès l'instant que mon ame asservie
Lui livrait sans retour et mon sort et ma vie.
Mon amour inquiet ne pouvait la quitter.
O ciel! combien de fois, prompte à me tourmenter,
Sous le triste Apennin se montra son image!
Je l'emportais partout, sous un antre sauvage,
Dans le fond des déserts, sur les bords d'un torrent
Où mes yeux abusés la cherchaient en pleurant.
Mon infortune enfin vient d'être consommée.

L'hymen comble ses vœux : elle aime, elle est aimée.
Du sort qui me poursuit voilà les derniers coups;
Et ce jaloux transport dit assez que c'est vous.

HÉDELMONE.

Qu'entends-je ! vous osez me tenir ce langage !
Serait-ce à mon malheur que je dois cet outrage ?
Croyez-vous que mon cœur, par ses maux abattu,
Ait perdu la fierté qui sied à la vertu ?
Quel que soit mon penchant pour un héros que j'aime,
Je suis toujours instruite à m'honorer moi-même.
Non, je ne croyais pas que je dusse en ce jour
Entendre ici, seigneur, l'aveu de votre amour.
Mon devoir, qu'a blessé cette injure imprévue,
Vous défend pour jamais de paraître à ma vue.

LORÉDAN.

J'ai mérité, madame, un si juste courroux.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; ODALBERT.

LORÉDAN, à part, en voyant Odalbert, et en se retirant au fond du théâtre.

Odalbert... Écoutons.

HÉDELMONE.

O mon père! est-ce vous ?
Quelle affreuse pâleur sur tout votre visage
Du malheur et des ans a déployé l'outrage !

ODALBERT.

Que te fait mon malheur, après l'avoir causé?
Que t'importe mon âge, après m'avoir laissé?
Quand j'étale à tes yeux ton crime et ma misère,
Qui t'a donné le droit de me nommer ton père?
Mais un autre intérêt doit ici me toucher.
De ces coupables lieux je viens pour t'arracher.
J'ai repris tous mes droits. L'hymen n'a pas encore
Armé de mon pouvoir l'imposteur que j'abhorre.
Il n'est pas ton époux. Dans ton cœur éperdu
Si le cri de l'honneur est encore entendu;
Si tu veux rendre au mien son sang et sa famille;
Si tu veux que ma voix t'appelle encor ma fille,
Tout est prêt, suis mes pas.

HÉDELMONE.

Vous savez, en ce jour,
Quel trouble et quel éclat a produit mon amour.

ODALBERT.

On nous plaint tous les deux; on plaint un cœur timide,
Un cœur faible et sans art, qu'a séduit un perfide.
Hélas! dans ce moment, cruelle, où je te voi,
Je sens trop que mon cœur s'émeut encor pour toi!
Oui, tu m'offres ici, suspendant ma colère,
Et les traits de ta sœur et les traits de ta mère.
Quand la mort de ses jours éteignit le flambeau,
Que ne m'entraînait-elle au fond de son tombeau!
Dis: que me reste-t-il au bout de ma carrière?
Les larmes, l'abandon, le désespoir.

HÉDELMONE.

Mon père !

ODALBERT.

Hélas ! oui, je le suis, mes pleurs en sont témoins.
Songe à mon tendre amour, songe à mes premiers soins.
Avec quel doux transport j'élevai ton enfance !
J'avais mis dans mon sang toute mon espérance ;
Dans les camps, aux conseils, sénateur ou guerrier,
Ma famille et l'état m'occupaient tout entier ;
Par des besoins si chers mon ame était nourrie.
Plus j'aimais mes enfans, plus j'aimais ma patrie.
Reviens à toi, ma fille, et reprends ta raison :
Vois où tu peux prétendre, et quelle est ta maison ;
Entends, pour te guérir, pour sauver leur mémoire,
Vingt doges, tes aïeux, te parler de leur gloire,
Te dire : « C'est par nous, du milieu de ses eaux,
« Que Venise a soumis la mer à ses vaisseaux ;
« Par nous, lorsque tombait Rome esclave et tremblante,
« Qu'elle appela de loin la liberté mourante. »
Entends ta sœur si jeune, entraînée au trépas,
Ta mère en expirant te serrant dans ses bras.
Sans secours, sans famille, égaré sur la terre,
Voudrais-tu me punir du bonheur d'être père ?
Pour toi, si tu le veux, de l'hymen le plus beau
Je puis encor, ma fille, allumer le flambeau :
J'ai mes desseins.

HÉDELMONE.

Hélas !

ODALBERT.

Sortons.

HÉDELMONE.

Comment vous suivre?
Othello, s'il me perd, va donc cesser de vivre!

ODALBERT.

Et c'est lui que tu plains!

HÉDELMONE.

Je le sens aujourd'hui :
C'est moi qui fus cent fois plus coupable que lui;
C'est moi qui, sans dessein, l'instruisis à me plaire;
Qui troublai sa raison d'un charme involontaire :
C'est moi qui, les regards attachés sur les siens,
L'enivrai du poison de nos longs entretiens;
C'est moi qui dans ses yeux, même en versant des larmes,
Ai peut-être cherché le pouvoir de mes charmes.
L'amour s'est, par degrés, dans notre ame affermi.
Il était vertueux, triomphant, votre ami.

ODALBERT.

Voilà ce qui m'irrite et grossit mon injure.
Quand d'un accueil flatteur j'honorais le parjure,
Il choisissait sa place à me percer le flanc;
Déja contre moi-même il s'armait de mon sang.
Il a cru, pour calmer l'éclat qu'il voulait faire,
M'imposer tôt ou tard un hymen nécessaire.
De son ingratitude il n'aura point le prix.

HÉDELMONE.

Mon père...

ODALBERT

C'est assez. Tous mes conseils sont pris.

HÉDELMONE.

Songez...

ODALBERT.

Tu défendrais un perfide, un barbare!
Je sens, à ce nom seul, que ma raison s'égare.
Signe-moi ce billet.

HÉDELMONE.

Quel est votre dessein?

ODALBERT.

Signe, dis-je, ou ce fer va me percer le sein.

HÉDELMONE, à part.

Que dois-je faire? ô Dieu!

(Elle signe aveuglément et précipitamment, et remet le billet à son père.)

ODALBERT.

Je suis content, ma fille.
Te voilà maintenant l'appui de ma famille,
L'appui de mes vieux ans. Le ciel t'a réservé
Un jeune homme, un héros, loin du crime élevé,
Dans qui les passions, l'exemple et l'imposture
N'ont point encor flétri ni séché la nature;
Qui de Venise encor n'a point vu la splendeur;
Qui de ses hauts destins remplira la grandeur;
Dont le père à mon choix a laissé l'alliance;
En un mot, Lorédan, fameux par sa naissance,
Le fils du doge.

HÉDELMONE.

(à part.) (haut.)

O ciel! Comment vous assurer,
Seigneur, que c'est pour moi qu'il a pu soupirer?

LORÉDAN, sortant du fond du théâtre où il s'était caché.

Oui, madame, il vous aime, et sa flamme est extrême.
J'en jure par le ciel, par mon cœur, par vous-même.
Je réponds de ses feux, je réponds de sa foi:
Ce jeune Lorédan, ce fils du doge, est moi.

ODALBERT, en le regardant.

Oui, c'est lui.

HÉDELMONE, à Lorédan.

Quoi! seigneur...

ODALBERT.

Hé bien! si ta vaillance,
Si ton amour surtout répond à ta naissance,
Voilà, voilà ma fille, et j'en puis disposer:
Je te la donne.

LORÉDAN, avec joie.

O Dieu!

HÉDELMONE, à Lorédan.

Quoi! vous pourriez oser...

ODALBERT.

N'écoute point ses pleurs, ses cris, ni sa colère.
(en mettant la main de Lorédan dans les mains de sa fille.)
Joins ta main à la sienne, et rends grace à son père.
Sois mon fils.

LORÉDAN.

Eh! seigneur, voyez son front pâlir,

Et ses genoux trembler, et son corps s'affaiblir.

ODALBERT, à Lorédan.

D'où vient que dans sa main ta main tremble étonnée?

HÉDELMONE.

Hélas! ignore-t-il que mon cœur l'a donnée!

ODALBERT.

Peux-tu, sans mon aveu, disposer de ta foi?
Ton sort, ta main, ton cœur, ton sang, tout est à moi.

HÉDELMONE.

Et! que reste-t-il donc, seigneur, à la nature!

ODALBERT, en mettant la main sur son cœur.

C'est là qu'elle avait mis ta garde la plus sûre.
Elle apprend aux enfans à n'oublier jamais
Que nos soins vigilans sont ses plus grands bienfaits.

HÉDELMONE.

Que faut-il?

ODALBERT.

M'obéir.

HÉDELMONE.

Tout mon cœur se soulève.
Othello... Non, jamais...

ODALBERT.

Choisis.

HÉDELMONE.

Mon père...

ODALBERT.

Achève.

HÉDELMONE.

Je vous dois tout mon sang, il coulerait pour vous ;
Mais Othello m'adore, et j'y vois mon époux.

ODALBERT.

Je deviens libre. Allons, je n'ai plus de famille ;
C'est en vain que j'ai cru retrouver une fille.
Je rougis : je renonce à mon indigne erreur.
(Il rend à Hédelmone le billet qu'il lui a fait signer : elle le reprend.)
Tiens, reprends ton billet ; je reprends ma fureur.
Chéris, chéris long-temps cet ingrat que j'abhorre.
L'abyme sous tes pieds ne s'ouvre pas encore :
Il s'ouvrira. Va, pars, ne crains plus mon courroux.
Au bout de l'univers suis ton indigne époux.
Je te cède, il le faut, mais c'est à sa furie.
J'abjure tout, nature, honneur, devoir, patrie :
Je n'ai plus rien à perdre. Adieu. Tu jugeras
De ce tigre africain que je laisse en tes bras.

(Il sort.)

SCÈNE V.

HÉDELMONE, LORÉDAN.

HÉDELMONE.

Il me fuit !
(Elle lit en frémissant le billet qu'elle a signé, et que son père vient de lui rendre.)

LORÉDAN.

Ah ! croyez que l'équité céleste

Ne confirmera pas un adieu si funeste.

HÉDELMONE.

Qu'ai-je lu... Se peut-il... Mon père...

SCÈNE VI.

HÉDELMONE, LORÉDAN, HERMANCE.

HERMANCE.

En cet instant
Ses jours sont exposés au péril le plus grand.
Avant de vous revoir, déja sa violence
Avait blessé nos lois, mérité leur vengeance.
A leur rigueur, hélas! puisse-t-il échapper!
Mais de quel coup mortel je m'en vais vous frapper!
L'indigence et la fuite est tout ce qui lui reste.
J'ignore son forfait; mais un arrêt funeste
Vient de le dépouiller du droit des citoyens,
Lui ravit ses honneurs, lui ravit tous ses biens.
On tremble dans l'instant que, si rien ne l'arrête,
L'affreux conseil des dix ne demande sa tête.
Hélas! au fer des lois la verrez-vous livrer?

HÉDELMONE, à Lorédan.

Seigneur, le ciel m'inspire; il vient de m'éclairer.
Votre père, seigneur, ce père qui vous aime,
Peut seul sauver le mien dans son péril extrême.
Comme doge, il aura du pouvoir, des amis;
Comme père, il voudra le bonheur de son fils.

Ah! si de cet hymen, tous deux d'intelligence,
Nous pouvions quelque temps lui laisser l'espérance!
Seigneur, si ce billet qui vous promet ma main,
L'assurait de mon choix, de cet hymen prochain!
Si vous-même, à mes pleurs joignant votre prière,
Vous l'engagiez, seigneur, à protéger mon père!
Je sais que ce détour blesse la vérité;
Il répugne à mon cœur, et dément ma fierté.
J'ai plaint, je l'avouerai, vos vertus, votre flamme;
Mais les jours de mon père occupent seuls mon ame.
Oui, je remets, seigneur, ce billet dans vos mains.

(Elle lui remet le billet.)

Vous tenez maintenant ma vie et mes destins.
Je vois dans tous vos traits, dans tout votre visage,
D'un cœur né généreux l'éclatant témoignage.
Non, je n'en doute pas, vous allez me servir:
D'avance vous goûtez un si noble plaisir.
Mais mon père, seigneur (je frémis quand j'y pense),
Est réduit aux horreurs de la vile indigence.
Pour seconder mes vœux, et pour le secourir,
Il n'est plus de trésor que je vous puisse offrir.

(détachant de son front son bandeau de diamans.)

Emportez ce bandeau que ma main vous confie.
Ah! tout l'or de l'Europe et tout l'or de l'Asie,
Au prix de ce bandeau je voudrais l'ajouter.
Que ne puis-je, seigneur, avant de vous quitter,
En le couvrant de pleurs, pour calmer mes alarmes,
Voir des trésors nouveaux y naître de mes larmes!

Allez ; de leurs bienfaits les mortels généreux
N'espèrent aucun prix ; ils sont payés par eux.

LORÉDAN.

Je vais vous obéir, et sauver votre père.
Vous me percez le cœur ; n'importe, il faut vous plaire.
Mais voici le serment que je fais à vos yeux :
Si ce jour voit former cet hymen odieux,
Si vous pouviez m'offrir ce spectacle barbare,
Je jure qu'à l'instant (je frémis, je m'égare),
Je jure que, fidèle à mes ressentimens,
Quels que soient les moyens, complots, déguisemens,
J'irai vous enlever au pied de l'autel même.
Excusez mes transports : je vous perds et vous aime.
Oui, je cours vous servir ; je le dois, je le veux.
Mais c'est en frémissant que je suis généreux.
Je n'ose encor, madame, accepter votre estime :
J'aime, je suis jaloux, je peux commettre un crime.
Que dis-je ! ah ! malheureux ... Non, mes transports jaloux,
Non, jamais ma fureur ne s'étendra sur vous.
Et cependant un autre... O honte ! ô trouble extrême !
Mon désespoir me force à douter de moi-même.
Je ne vous promets rien. Craignez tout aujourd'hui
D'un cœur qui ne peut plus vous répondre de lui.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

HÉDELMONE, HERMANCE.

HÉDELMONE.

Quelle menace, ô ciel! Que dis-tu, chère Hermance?
Le sort à chaque pas détruit mon espérance.
Ah! son transport jaloux m'a fait trembler d'effroi.
Quel regard en partant il a lancé sur moi!
Mais, dis-moi, Lorédan trouvera-t-il des charmes
A troubler mon bonheur, à jouir de mes larmes?
Crois-tu qu'à ce forfait il se laisse emporter;
Que, prêt à le commettre, il l'ose exécuter?
Non, je ne le crois pas : il est né magnanime;
Mais il est jeune, il aime, il est tout près du crime.
Il peut... Puisse Othello, dans ces momens affreux,
Remettre notre hymen à des jours plus heureux!

SCÈNE VIII.

HÉDELMONE, HERMANCE, OTHELLO.

OTHELLO.

Viens, l'autel est tout prêt.

HÉDELMONE.

Eh! seigneur, si mon père...

OTHELLO.

Il te rend libre, allons.

HÉDELMONE.

Des voiles du mystère
Cet hymen, Othello, doit être enveloppé.

OTHELLO.

Pézare a tout prévu.

HÉDELMONE.

Mais s'il s'était trompé!

OTHELLO.

De ses soins vigilans je connais la prudence.

HÉDELMONE.

Différez d'un seul jour.

OTHELLO.

Viens, suis mes pas.

HÉDELMONE.

Hermance...
(à Othello.)
Un seul jour!

OTHELLO.

Non, je meurs, si je n'obtiens ta foi.

HÉDELMONE.

Un seul!

HERMANCE, bas à Hédelmone.

Cédez.

HÉDELMONE, en suivant Othello.

O ciel! je m'abandonne à toi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

OTHELLO, PÉZARE.

OTHELLO.

Quoi! prêt à l'épouser, sa main m'échappe encore!
Je rencontre aux autels un rival que j'ignore!
O crime! ô trahison! sans mon courage, hélas!
Un hardi ravisseur l'arrachait de mes bras.

PÉZARE.

Que la paix rentre enfin dans ton ame éperdue!
Hédelmone est ici, le ciel te l'a rendue;
Le ciel à ton amour saura la conserver.

OTHELLO.

Jusqu'au pied des autels vouloir me l'enlever!
Quel monstre a donc conçu cette horrible entreprise?

PÉZARE.

Je te l'ai déja dit: nous vivons à Venise.

OTHELLO.

Si c'était Odalbert qui se fît un plaisir
De m'arracher sa fille, et de s'en ressaisir!
Je n'ai rien observé dans ce trouble terrible.

Mais toi, qui voyais tout avec un œil paisible,
Aurais-tu remarqué ce jeune homme inconnu,
Qui tantôt, ici même, en secret est venu?

PÉZARE.

Non. Mes regards ici, dans un endroit trop sombre,
N'avaient pu distinguer ses traits cachés dans l'ombre.
Mais tandis qu'à l'autel un trouble furieux
Égarait et ton bras, et ton cœur, et tes yeux,
Dans un moment d'oubli, sous son masque perfide,
J'ai remarqué les traits d'un jeune homme intrépide,
Désespéré, terrible, et qui dans son transport
Ne voulait qu'obtenir Hédelmone ou la mort.
J'ai présents à l'esprit tous les traits de ce traître;
Et je le connaîtrais, s'il venait à paraître!

OTHELLO.

Mon ami, je te parle avec tranquillité :
L'orgueil de ses erreurs ne m'a jamais flatté.
Je vois dans Hédelmone éclater la jeunesse,
La splendeur de son sang, la beauté, la tendresse;
Je compte sur son cœur : mais enfin je conçoi
Qu'elle eût pu s'enflammer pour un autre que moi.
Un soldat, dès l'enfance élevé dans les armes,
N'a point d'un jeune amant et la grace et les charmes;
Et quand un autre hymen aurait tenté ses yeux...

PÉZARE.

Nos palais, il est vrai, sont pleins de ses aïeux.
L'orgueil de la beauté, l'orgueil de la naissance,
D'un âge qu'on séduit l'ordinaire inconstance,

Un père à désarmer, l'offre d'un autre époux,
Que sais-je... A quelle idée, ô ciel! vous livrez-vous?

OTHELLO.

Je pense qu'Hédelmone, et si jeune et si belle,
Ne peut, quoi qu'il en soit, ne m'être pas fidèle.

PÉZARE.

Moi... je le pense aussi.

OTHELLO.

Tu le crois?

PÉZARE.

Dans ce jour,
Sa démarche, Othello, t'a prouvé son amour.

OTHELLO.

C'est ce que je me dis... Tu veux parler?

PÉZARE.

Ton ame
Épia dans ses yeux les progrès de sa flamme:
Ses yeux t'évitaient-ils?

OTHELLO.

Oui; mais dans leurs refus,
Souvent c'était alors qu'ils me cherchaient le plus.

PÉZARE.

C'est ainsi qu'en naissant, dans une jeune amante,
Se cache et se trahit une flamme innocente.
Tu ne sens donc plus rien qui te puisse troubler?

OTHELLO.

Non... rien.

PÉZARE.

Achève, ami.

OTHELLO, à part.

Je n'ose lui parler.

PÉZARE.

Hé bien?

OTHELLO.

Lorsqu'à l'autel venant pour la conduire,
Je cherchais dans ses yeux l'amour qu'elle m'inspire,
Elle éprouva soudain un long saisissement.
D'où lui naissait ce trouble et ce frémissement?
Pourquoi déja son front, osant me faire injure,
A-t-il de mon bandeau dépouillé la parure?
Pourquoi son cœur enfin, avec tant de vertu,
Toujours sur ce jeune homme avec moi s'est-il tu?
D'où vient cette douleur dont elle était saisie?

PÉZARE.

O mon cher Othello, craignez la jalousie!

OTHELLO.

Par un si vil tourment je serais agité!
Je cherche seulement à voir la vérité.
Dis : crois-tu qu'en effet, dans l'ardeur qui l'anime,
Ce jeune homme d'un rapt ait médité le crime?
Ne me déguise rien. Parle : que penses-tu?
Serait-ce lui?

PÉZARE.

L'amour fait taire la vertu;
Son pouvoir nous entraîne, et la pente est facile.
Tu frémis, Othello!

OTHELLO.

Qui? moi! je suis tranquille.

Tu crois donc...

PÉZARE.

Que c'est lui qui seul a, dans ce jour,
Par sa coupable audace outragé ton amour.

OTHELLO.

S'il faut qu'à ce rival Hédelmone infidèle
Ait remis ce bandeau... Dans leur rage cruelle,
Nos lions du désert, sous leurs antres brûlans,
Déchirent quelquefois les voyageurs tremblans...
Il vaudrait mieux pour lui que leur faim dévorante
Dispersât les lambeaux de sa chair palpitante,
Que de tomber vivant dans mes terribles mains.

PÉZARE.

Ah! tu me fais frémir!

OTHELLO.

Il suivra ses desseins:
De ses feux tôt ou tard j'acquerrai quelque indice:
Et moi-même, à mon choix, lui trouvant un supplice,
Je veux le voir alors souffrant, inanimé,
Et l'offrir tout sanglant aux yeux qui l'ont charmé.

PÉZARE.

Malheureuse Hédelmone! hélas! dans sa furie
Le cruel Othello t'arracherait la vie!

OTHELLO.

Jamais, jamais.

PÉZARE.

Ingrat! pesez donc entre nous,
Avant de la juger, ce qu'elle a fait pour vous.

Elle aime. Et qui? Parlez! Prouvez-moi sa tendresse
Pour ce jeune étranger qu'aveugla son ivresse.
Rendrez-vous la beauté comptable désormais
Ou des feux qu'elle inspire, ou des maux qu'elle a faits?
Sur un frémissement la croyez-vous perfide?
Un bandeau n'orne plus son front jeune et timide :
Sur un pareil témoin pouvez-vous la juger?
C'est sa gloire et son cœur qu'il faut interroger.
D'un cœur né généreux voilà le privilége.
Sur la beauté trompeuse, et que le vice assiége,
On ouvre un œil jaloux, défiant, prévenu :
Quand elle est vertueuse, on croit à sa vertu.
Que reprocherez-vous à la tendre Hédelmone?
Un père que pour vous sa faiblesse abandonne.
Il n'est plus, Othello, qu'un seul conseil pour vous :
Les rebelles soumis ont fléchi les genoux,
Courez servir l'état sous le ciel de l'Asie;
Oubliez et Venise et votre jalousie.
Je crains plus vos transports et leur fougueuse horreur
Que nos volcans en flamme et nos mers en fureur.
Emmenez Hédelmone au fond de la Morée :
Là, que l'hymen vous livre une épouse adorée.
Là, par de grands exploits vous faisant applaudir,
Forcez de ses refus Odalbert à rougir.
Au vain orgueil des noms opposez la victoire;
Accablez-les de loin du bruit de votre gloire.
Voilà comme Othello doit se montrer jaloux.
Vos vaisseaux sont tout prêts, et j'y monte avec vous.

Mais, avant de partir, si, contre mon attente,
Ce ravisseur indigne à mes yeux se présente;
Si je rencontre, errant autour de ces palais,
Ce monstre dont encor je crois voir tous les traits,
Je cours au même instant, je cours d'un pas rapide
Enfoncer ce poignard dans le sein du perfide,
Et venger à la fois, de ce bras irrité,
Mon ami, la vertu, le ciel, et la beauté.

SCÈNE II.

OTHELLO.

Ah! je respire enfin. Oui, le ciel dans Pézare
M'a de tous les amis accordé le plus rare.
Sous quel calme imposant son active froideur
Couvre d'un cœur de feu l'impétueuse ardeur!
Qu'il eût, s'il eût aimé, bien su cacher sa flamme!
Avec tant de pouvoir, d'empire sur son ame,
Il serait des mortels, s'il n'était généreux,
Et le plus redoutable et le plus dangereux.
N'a-t-il pas quelquefois jeté sur Hédelmone
Des regards où l'amour... C'est toi qui le soupçonne!
Malheureux! ton ami! Quoi! ne pouvait-il pas
Avec un regard pur admirer ses appas?
Il ne se méprend point : s'il a pris sa défense,
C'est qu'il a bien senti, connu son innocence;
Je suivrai ses conseils. Je vais sous d'autres cieux

Transporter ce que j'aime et tromper tous les yeux.
Hédelmone ! à mes vœux il faut que tu répondes.
L'amour et la vertu me suivront sur les ondes.
Mais je la vois : Hermance accompagne ses pas.

SCÈNE III.

OTHELLO, HÉDELMONE, HERMANCE.

OTHELLO.

Madame, en ce moment, me cherchiez-vous ?

HÉDELMONE.

Hélas !
J'ai besoin de vous voir, non pour nourrir ma flamme ;
Le ciel sait que vos traits sont présens à mon ame :
Mais j'aime à me trouver auprès de mon appui.

OTHELLO.

Puis-je espérer de vous une grace aujourd'hui ?

HÉDELMONE.

Ah ! parlez, Othello.

OTHELLO.

Venise est sans alarmes ;
Déja les révoltés nous ont rendu les armes.
Mais au delà des mers les ordres du sénat
Me chargent en secret d'aller servir l'état.
Je ne puis trop montrer de zèle et de courage.
Mon honneur, mon devoir, à partir tout m'engage,
Et déja mes vaisseaux n'attendent plus que vous.

HÉDELMONE.

Si vous portiez du moins le nom de mon époux !

OTHELLO.

Songez que je dois l'être.

HÉDELMONE.

A travers les tempêtes,
Je braverais, seigneur, mille morts toutes prêtes.
Est-il quelque danger, quand l'amour nous conduit ?
Mais si, dans les horreurs du péril qui le suit,
Mon père succombait, ô justice homicide !
Ce mot me fait horreur, je mourrais parricide.
Quelque espoir cependant vient encor m'enhardir.
Tantôt pour moi le doge a paru s'attendrir :
Si j'allais le trouver ? sensible à ma prière,
Peut-être il m'obtiendrait le pardon de mon père.

OTHELLO.

Vous ne l'ignorez pas, c'est dans ce même jour
Qu'un ravisseur perfide alarma mon amour.

HÉDELMONE.

Ne me refusez pas une grace si chère.
Songez que je l'attends, et que c'est la première.

OTHELLO.

Pardonnez si...

HÉDELMONE.

C'est moi qui l'ose demander ;
Et déja votre amour eût dû me l'accorder.

OTHELLO.

J'ai peine, je l'avoue, à vaincre mes alarmes.

Vous ne connaissez pas le pouvoir de vos charmes.
Qui sait... Il se pourrait...

HERMANCE.

Son ingénuité
Ne connaît ni l'orgueil, ni même sa beauté.
Mais vous, oublierez-vous cet amour si fidèle
Qui vous livre son ame, et qui vous charme en elle?
Ah! voilà des garans faits pour vous rassurer!
Puissent-ils, Othello, toujours vous éclairer,
Si jamais d'un soupçon le plus léger nuage
Affligeait sa vertu par quelque indigne outrage!
Othello, rendez-vous à ses vœux empressés,
Son amour le mérite.

OTHELLO.

Hermance, c'est assez.
Je résiste à regret, je me fais violence;
Mais je connais Venise, et j'en crois ma prudence.

HÉDELMONE, pleurant et détournant son visage.

Hélas!

HERMANCE, à part.

Dans quel état il vient de la plonger!
(haut.)
Sitôt par un refus pouvez-vous l'affliger!
Et voilà donc les droits que tant d'amour lui donne!

HÉDELMONE.

Hermance...

HERMANCE.

Elle pâlit!

HÉDELMONE, se laissant tomber sur un fauteuil.

Je succombe.

OTHELLO.

Hédelmone!

HERMANCE.

Seigneur, elle n'a plus d'autre asile que vous :
Vous êtes son appui, son père, son époux.
Admirez sur son front sa douce complaisance;
Elle a déja sans doute oublié votre offense.
Son œil vous cherche encore et s'arrête sur vous.

HÉDELMONE.

Non : je ne vous hais pas, je n'ai point de courroux.
Plutôt que vous causer quelque soupçon funeste,
J'aimerais mieux cent fois...

OTHELLO.

Et moi, je me déteste.

(se jetant aux pieds d'Hédelmone.)

Frappe : je suis indigne, en causant tes douleurs,
Et de te voir encore et d'essuyer tes pleurs.
Plains-moi de mes tourmens, de mes fureurs soudaines,
De ce sang africain qui bouillonne en mes veines.
Mets dans mes sens troublés ce calme vertueux
Qu'implore à tes genoux ce cœur impétueux.
Oui, prends sur tout mon être un invincible empire;
Sois le jour que je vois, sois l'air que je respire.
Qu'Othello quelquefois de soupçons combattu,
A force de t'aimer, s'élève à ta vertu.

(en se relevant.)

Demain, quand le soleil nous rendra sa lumière,

Va, cours trouver le doge, et qu'il parle à ton père.
(à Hermance, en lui montrant Hédelmone.)
Voilà ta fille, Hermance. Oui, je m'en fais la loi.
Tu verras son bonheur, tu vivras près de moi.
Par un soupçon jaloux si j'offense Hédelmone,
A mes propres fureurs que le ciel m'abandonne!
Et puissé-je moi-même, époux infortuné,
Me ravir le trésor que le ciel m'a donné!

HÉDELMONE.

O mon cher Othello, va, sois sûr que je t'aime.
Vois mon cœur tel qu'il est, et ne crois que toi-même.
Ce cœur est pur, ô ciel! mais je l'offre à tes coups,
Si jamais ma pensée offensait mon époux.
(Elle sort avec Hermance.)

SCÈNE IV.

OTHELLO.

Non, rien dans l'univers, non, rien dans la nature,
N'approchera jamais d'une vertu si pure.
C'est la vertu qui vient, sans demander d'autels,
Sans savoir ce qu'elle est, enchanter les mortels.
Malheur à l'insolent qui par quelque imprudence
Oserait un moment ternir son innocence!
Je sens à la fureur qui s'allume en mon sang,
Que ce fer, sans pitié, lui percerait le flanc.
Mais d'où vient qu'à pas lents, dans un morne silence,
Le front triste et pensif, Pézare ici s'avance?

SCÈNE V.

OTHELLO, PÉZARE.

PÉZARE.

Sais-tu souffrir?

OTHELLO.

Oui, parle.

PÉZARE.

Et sans être agité
Apprendre un grand malheur avec tranquillité?

OTHELLO.

Je suis homme.

PÉZARE.

Hédelmone... Ah! l'injure est mortelle.
Elle est... Ciel! j'en frémis!

OTHELLO.

Un seul mot.

PÉZARE.

Infidèle.

OTHELLO.

Infidèle! et la preuve? il faut me la donner.

PÉZARE.

La preuve! ce discours a de quoi m'étonner.
Qui peut à cet excès porter ta violence?
Je viens de te venger, et c'est toi qui m'offense!
Oui, mes yeux ont revu ce rival ignoré;

Oui, je l'ai reconnu, quand je l'ai rencontré.
D'un combat entre nous sa fureur fut suivie;
Dans ce juste combat il a perdu la vie,
Et sur son corps sanglant j'ai saisi de ma main
Ce bandeau, ce billet dont tu connais le seing.
(en regardant le bandeau.) (en regardant le billet.)
Le voilà. Ce billet (de nous rendons-nous maître)
De quelque perfidie est la preuve peut-être.
Vois, lis.

OTHELLO, lisant le billet.

« Je sais quel est mon outrage envers vous.
« A l'hymen d'Othello je renonce, ô mon père!
« Puisse mon repentir calmer votre colère !
« C'est à votre choix seul à nommer mon époux.
« HÉDELMONE. » Il le peut.

PÉZARE.

Un mépris légitime
Te force à dédaigner la coupable et le crime;
Tu ne sens, je le vois, ni haine ni fureur.

OTHELLO, avec le plus grand calme.

Ami, le désespoir est au fond de mon cœur.
Les momens me sont chers. J'aimai ta république;
A payer ses bienfaits mon zèle encor s'applique.
Il lui faut un guerrier qui la serve après moi;
Je peux le désigner : et ce guerrier, c'est toi.
Je veux te proposer à ton sénat auguste.

PÉZARE.

Que dis-tu? moi!

OTHELLO.

Je meurs : c'est l'instant d'être juste.
Écoute. D'un vieillard j'ai causé la douleur ;
Et c'est un repentir que j'emporte en mon cœur.
Son ame est déchirée, au désespoir ouverte.
Il fuit ; cache ses pas : il vit ; préviens sa perte.
Oui, c'est le seul mortel, par ma faute affligé,
Que jamais Othello croit avoir outragé.
Mais ma mort remettra la paix dans sa famille ;
Tu rendras ce bandeau, ce billet à sa fille ;
(il lui montre l'un et l'autre, mais sans les donner.)
Mais sans parler de moi, sans un mot sur mon sort,
Sans que rien lui rappelle ou ma vie ou ma mort.
D'un plus illustre époux contente et glorieuse,
Qu'elle achève, en l'aimant, une carrière heureuse !
Et moi j'aurai la paix dans la nuit du tombeau.
(prêt à lui remettre le bandeau et le billet ; avec la plus grande fureur.)
Tiens, voilà son billet, et voilà son bandeau...
Je veux dans ce vil sang, dans ce sang que j'abhorre,
Les plonger tous les deux, les replonger encore.
Où son amant est-il ? Ami, conduis mes pas :
Mes yeux n'ont point encor joui de son trépas.
Conçois-tu mes plaisirs, quand d'un regard avide
Je verrai sur son corps palpiter la perfide ;
Lorsque je compterai ses soupirs douloureux
Sous les coups du poignard qui les joindra tous deux ?
(s'arrêtant.)
Othello, que fais-tu ? Reviens à toi, barbare !

Quelle ivresse t'aveugle et quel transport t'égare!
Jamais, quand les combats te rendaient inhumain,
Le meurtre d'une femme a-t-il souillé ta main!
Je sens que ma fureur, je sens que mon offense,
Ont par leur excès même enchaîné ma vengeance.
Tu te souviens des mots que, non loin de ce lieu,
Son père, en me quittant, m'a laissés pour adieu :
« Crois-moi, veille sur elle : une épouse si chère
« Peut tromper son époux, ayant trompé son père. »

PÉZARE.

Il est vrai.

OTHELLO.

Par quel art ses perfides douleurs
Faisaient mentir ses yeux, faisaient mentir ses pleurs!
Dis : crois-tu dans son cœur Hédelmone infidèle ?

PÉZARE.

Le billet, le bandeau, tout dépose contre elle.

OTHELLO.

O que dans ses déserts Othello retenu
Sur les bords africains n'est-il mort inconnu!

PÉZARE.

Malheureux Othello!

OTHELLO.

Mon ami, sur nos têtes
Le vent par ses fureurs nous prédit les tempêtes;
La foudre par l'éclair annonce au moins ses coups;
Des lions du désert on entend le courroux :
Mais une femme, ô ciel! tranquillement perfide,

Nous perce, en nous flattant, d'un poignard homicide.
Hédelmone!

PÉZARE.

Ce nom devrait-il te toucher!

OTHELLO.

De ce cœur expirant je ne puis l'arracher.

SCÈNE VI.

OTHELLO, PÉZARE, HÉDELMONE.

HÉDELMONE.

Vos cris de ce palais ont troublé le silence.
Je viens, cher Othello, chercher votre présence.
Qui vous agite?

OTHELLO.

Rien.

HÉDELMONE.

Pourquoi me le cacher?
Votre cœur dans le mien craint-il de s'épancher?

OTHELLO.

Non. Je crois en effet que mon amour vous touche;
Et votre cœur tantôt parlait par votre bouche.

HÉDELMONE.

D'où vient cette voix faible?

OTHELLO.

Après de grands travaux,
Notre ame et notre corps demandent du repos.

Je sens qu'il sera long... J'en ai besoin.

HÉDELMONE.

Pézare,
Quel est donc le chagrin qui d'Othello s'empare?
D'où naît-il... Ah! pourquoi...

OTHELLO.

J'aime votre pitié.

HÉDELMONE.

Hélas! que faire... O ciel! douce et tendre amitié!
Sommeil, guéris son cœur!

OTHELLO.

Le vôtre est doux, je pense.
Son calme est fait surtout pour l'aimable innocence.

(Dans ce moment, Hédelmone, qui n'a pas encore observé Othello, le regarde, remarque un sourire affreux sur ses lèvres, baisse la tête et frémit.)

Sortons, Pézare.

(Il sort avec Pézare.)

SCÈNE VII.

HÉDELMONE.

Oh, ciel! quel sourire odieux!
Quel changement de voix! Où suis-je? quels adieux!
Son cœur cacherait-il quelque orage terrible?
Allons, le mien est pur. Il m'aime, il est sensible;
Il faudra tôt ou tard qu'il s'explique à mes yeux:
Pézare parlera, ne quittons point ces lieux.

Et toi, s'il faut, ô ciel, que l'un de nous périsse,
Que sur moi seulement ton arrêt s'accomplisse!
Me voilà prête, hélas! frappe. A ce prix si doux,
Je sens qu'en expirant je bénirai tes coups.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente la chambre à coucher d'Hédelmone. On y voit un lit avec ses rideaux, une lampe allumée, différens meubles, et un téorbe ou une guitare ancienne sur un fauteuil.

SCÈNE I.

HÉDELMONE.

Je sens sous le sommeil s'affaisser ma paupière ;
Et mon œil cherche en vain le palais de mon père.
Me voilà seule, oh, Dieu ! D'où me vient cet effroi ?
Le charme de l'amour n'est-il plus avec moi ?
De noirs pressentimens mon ame est pénétrée.
Dans cette triste chambre à peine suis-je entrée,
Qu'un soudain tremblement a paru m'avertir...
Si j'étais condamnée à n'en jamais sortir !
D'où vient donc que le sort s'attache à me poursuivre?
Me faudrait-il si jeune, hélas ! cesser de vivre ?
(avec un frémissement subit et involontaire.)
Qui vient ici ?

SCÈNE II.

HÉDELMONE, HERMANCE.

HERMANCE.

C'est moi. D'où vient cette terreur?
Craignez-vous d'Othello quelque injuste fureur?

HÉDELMONE.

Non, je ne le crains pas; je l'aime.

HERMANCE.

Son langage,
Son air vous semblait-il annoncer quelque orage?

HÉDELMONE.

Hélas! il m'a parlé de calme, de repos,
D'un long sommeil de paix qui finit tous nos maux.
J'ai peine à m'expliquer ce qu'il m'a voulu dire.

HERMANCE.

Mais dans ses yeux du moins les vôtres pouvaient lire.

HÉDELMONE.

Ses regards un moment se sont fixés sur moi,
Et son sourire affreux m'a fait frémir d'effroi.

HERMANCE.

Qui peut donc altérer ainsi son caractère?

HÉDELMONE, avec une profonde mélancolie.

Voici bientôt le jour où j'ai perdu ma mère.

HERMANCE.

Pourquoi chercher vous-même à croître vos ennuis?

HÉDELMONE.

Sa chambre ressemblait à la chambre où je suis.

HERMANCE.

Se peut-il...

HÉDELMONE.

Sur son lit une lampe fatale
Versait, en s'épuisant, sa lumière inégale.
(regardant la lampe.)
Je la crois voir encor.

HERMANCE.

C'est trop vous affliger.

HÉDELMONE.

Jusqu'à sa mort ma mère ignora son danger.

HERMANCE.

C'est ainsi que le ciel voulut, dès notre enfance,
Jusqu'au dernier soupir nous laisser l'espérance.

HÉDELMONE.

Mais as-tu près de moi rangé ces vêtemens
Qui couvrirent ma mère à ses derniers momens?

HERMANCE.

Oubliez, s'il se peut, cette mort douloureuse.

HÉDELMONE, d'une voix faible et mélancolique.

«Hélas! ma chère enfant, tu mourras malheureuse!»

HERMANCE.

Madame...

HÉDELMONE.

Oui, tout finit.

HERMANCE.

Le ciel, dans nos douleurs,
Sur nos jours passagers sème au moins quelques fleurs.
Cette bonté du ciel n'est pas toujours trompeuse.

HÉDELMONE, avec un cri de déchirement et de terreur.

« Hélas! ma chère enfant, tu mourras malheureuse! »

HERMANCE.

Grand Dieu! qu'ai-je entendu? Ce cri m'a fait frémir.
Quel est donc cet effroi qui vient de vous saisir?

HÉDELMONE, avec douceur.

Penses-tu qu'Othello, dans sa triste furie,
Puisse jamais, Hermance, attenter à ma vie?

HERMANCE.

Madame, je ne sais, mais je tremble pour vous.

HÉDELMONE.

Il n'est pas né cruel.

HERMANCE.

Non; mais il est jaloux.
Peut-être vous marchez au bord d'un précipice.

HÉDELMONE.

Non, je ne croirai pas qu'Othello me haïsse.

HERMANCE.

L'erreur de nos soupçons est souvent sans retour.

HÉDELMONE.

On ne peut donc jamais se fier à l'amour!

HERMANCE.

Il produit quelquefois le malheur ou le crime.

HÉDELMONE.

La jeune Isaure, hélas! a péri sa victime.
La malheureuse Isaure... hélas! pour son tourment,
L'aveugle jalousie égara son amant.
Au pied d'un saule assise, et douce, et sans murmure,
Elle contait aux vents sa peine et son injure;
Et dans un chant plaintif, conforme à ses douleurs,
Elle unissait souvent et sa voix et ses pleurs.
Et moi j'aime à chanter ces vers plaintifs d'Isaure.
(après un silence.)
Hélas! elle mourut en les disant encore.
(en lui montrant une guitare qui est sur un fauteuil.)
Tu vois cet instrument : tout dort : si dans ces lieux
J'unissais à ma voix ses sons mystérieux!

HERMANCE.

Il émeut trop votre ame.

HÉDELMONE.

Il est fait pour me plaire.
C'est le fidèle ami du chagrin solitaire.
Entends encore ma voix : nous sommes sans témoin;
C'est un chant douloureux dont mon cœur a besoin.

Au pied d'un saule, Isaure à son amant,
Croyant le voir, reprochait son injure.
Quoi! je t'adore, et tu me crois parjure!
Je meurs, cruel; tes maux font mon tourment.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Comme une fleur, je n'eus que deux instans;
T'aimer... mourir. Hélas! mon ame est pure.

On t'a trompé; tu verras l'imposture:
Tu la verras; il ne sera plus temps.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Mais le jour baisse, et l'air s'est épaissi:
J'entends crier l'oiseau de triste augure;
Ces verts rameaux penchent leur chevelure:
Ce saule pleure; et moi je pleure aussi.
Chantez le saule et sa douce verdure.

On dit qu'alors Isaure s'arrêta:
Tout resta mort, muet dans la nature;
Le vent, sans bruit; le ruisseau, sans murmure.
Jamais depuis Isaure ne chanta:
Chantez le saule et sa douce verdure.

(On entend le bruit du vent.)

(En frémissant tout à coup.)
D'où vient ce bruit? ô ciel!

HERMANCE.

C'est la tempête.

HÉDELMONE.

Hermance!
La nuit sera terrible, et l'orage commence.

HERMANCE, avec vivacité et pressentiment.

Madame, il faut sortir à l'instant de ces lieux;
C'est un avis pour vous que me donnent les cieux.

HÉDELMONE.

Non, je demeure ici, le devoir me l'ordonne.

HERMANCE.

Allons, suivez mes pas; venez, belle Hédelmone.

HÉDELMONE.

Pour me cacher, dis-moi, quel lieu choisirais-tu,
Quand j'ai quitté mon père, et blessé la vertu?

HERMANCE.

Oubliez cette erreur, le repentir l'efface.

HÉDELMONE.

Dans le cœur d'Othello sais-je ce qui se passe?
Mes pas sont observés, si son œil est jaloux;
Et ma fuite coupable aigrirait son courroux.
Allons, va du sommeil goûter enfin les charmes.

HERMANCE.

Hélas! en vous quittant, je sens couler mes larmes.

HÉDELMONE.

Je le veux.

HERMANCE.

J'obéis... Je vous laisse... En quel lieu!
(avec des pleurs.)
Ma fille... Mon enfant!

HÉDELMONE.

Ma chère Hermance! adieu.
(Hermance sort.)

SCÈNE III.

HÉDELMONE.

Son tendre amour pour moi me rappelle ma mère.
(Elle se met à genoux auprès de son lit.)
Toi qui vois les humains avec les yeux d'un père,

Daigne apaiser le mien; qu'entre ses bras tremblans
Je puisse avec respect toucher ses cheveux blancs!
Éclaire d'Othello la raison qui s'égare!
Parle-lui par la voix du vertueux Pézare!
Pézare est son ami : dans ta tendre pitié,
Aux malheureux mortels tu donnas l'amitié.
Ah! je vois mon erreur; mais ta bonté pardonne.
Mon Dieu, ne punis pas la trop faible Hédelmone.

(Elle se place sur un lit.)

Mais je sens du sommeil les charmes tout-puissans
Assoupir par degrés mon esprit et mes sens.
Son calme, sa fraîcheur se répand dans mes veines;
Il suspend mes frayeurs, mes souvenirs, mes peines.
Sommeil, donne à mon cœur ce repos précieux
Dont l'aimable douceur vient accabler mes yeux.

(Elle baisse la tête et s'endort.)

SCÈNE IV.

HÉDELMONE endormie, OTHELLO.

OTHELLO.

Oui, je me le promets : oui, ma fureur peut-être
M'entraînerait trop loin; j'en veux être le maître.
Non, tu ne mourras point... Que ces sombres clartés
L'embellissent encore à mes yeux enchantés!

(regardant la lampe.)

Ah! pour ressusciter cette flamme mortelle,
Je puis d'un feu nouveau retrouver l'étincelle;

(regardant Hédelmone.)
Mais ce feu créateur qui sert à l'animer,
Si je l'avais éteint, comment le rallumer?
Avec quel souffle pur je l'entends qui respire!
Un charme tout-puissant vers elle encor m'attire.
Va, ce sang, dans mon cœur que tu viens d'accabler,
Ce sang, hélas! pour toi voudrait encor couler.
Oui, dans ces noirs cachots, dans ces muets abymes,
Où Venise engloutit le coupable et ses crimes,
Sans me plaindre un moment, privé de tous secours,
Tel qu'un reptile impur, j'aurais traîné mes jours :
Mais avec tant d'horreur voir trahir ma tendresse!
Employons à mon tour le courage et l'adresse.
Voyons comment, perfide avec naïveté,
Ce front pourra s'armer contre la vérité.
Mais pourquoi de son crime accabler la parjure!
Mon malheur est certain : je connais mon injure.
Oublions tout : mourons.

HÉDELMONE.

Dieu! qu'est-ce que je voi?
Est-ce vous, Othello?

OTHELLO.

Rassurez-vous, c'est moi.

HÉDELMONE.

Quel sujet (pardonnez ma surprise inquiète)
Vous fait chercher si tard ma paisible retraite?

OTHELLO.

Je venais près de vous, en secret agité,

Reprendre un peu de calme et de tranquillité.

HÉDELMONE.

Et quel trouble si grand à me voir vous excite?

OTHELLO.

L'amour traîne souvent quelque crainte à sa suite.

HÉDELMONE.

Doutez-vous de mon cœur?

OTHELLO.

Moi... Non.

HÉDELMONE.

Vous hésitez.

OTHELLO.

Hédelmone!

HÉDELMONE.

Othello!

OTHELLO, à part.

Que lui dire?

HÉDELMONE.

Écoutez.

Peut-être, mon ami, cherchez-vous sur ma tête
Ce bandeau dont l'amour para votre conquête?
J'ai voulu qu'il servît, non pas à ma beauté,
Mais à nourrir mon père en son adversité.
Un jeune homme à Venise en est dépositaire.

OTHELLO.

Un jeune homme! son nom?

HÉDELMONE.

Lorédan.

OTHELLO, à part.

Quel mystère!

(haut.)

Le fils du doge! ô ciel! Je ne suis point jaloux.
Ce jeune homme jamais fut-il aimé de vous?

HÉDELMONE.

De moi! de moi, grand Dieu!

OTHELLO.

Mais peut-être il vous aime?

HÉDELMONE.

Je dois en convenir, je l'en ai plaint moi-même.

OTHELLO.

Mais, si pour mon rival il s'était présenté?

HÉDELMONE.

C'est vous seul, Othello, que j'aurais accepté.

OTHELLO.

Vous m'aimez donc?

HÉDELMONE.

Écoute. Il est dans la nature
Un vengeur immortel qui punit l'imposture.
Si je trompe Othello, qu'il produise à mes yeux
Le livre où nos sermens sont écrits dans les cieux.
Puisse-t-il, m'accablant de toute sa colère,
Arrêter dans son cœur le pardon de mon père!
Réponds, es-tu content?

OTHELLO.

Hé bien! le ciel vengeur
D'un père contre toi doit armer la fureur.

Il doit faire connaître à toute la nature
Du plus perfide cœur la plus noire imposture,
Un cœur qui s'est joué des sermens, de sa foi,
Capable de tout crime : et ce monstre, c'est toi.

HÉDELMONE.

O ciel! qu'ai-je entendu? quel horrible langage!

OTHELLO.

Tiens, lis, prends ce billet, et vois si je t'outrage.
Reconnais-tu ce seing?

HÉDELMONE, regardant le billet.

Mon courage abattu...

OTHELLO.

Oserez-vous encor me parler de vertu?
Chercherez-vous encore un nouvel artifice?
Lisez.

HÉDELMONE.

O ciel!

OTHELLO.

Lisez : c'est là votre supplice;
Lisez.

HÉDELMONE, lisant.

« Je sais quel est mon outrage envers vous.
« A l'hymen d'Othello je renonce, ô mon père!
« Puisse mon repentir calmer votre colère!
« C'est à votre choix seul à nommer mon époux.
« HÉDELMONE. »

OTHELLO.

A ces mots qu'avez-vous à répondre?

HÉDELMONDE.

Tout m'accable à la fois.

OTHELLO.

Et sert à vous confondre.

(tout à coup, en changeant de visage et de voix.)

Hé bien! regardez-moi : me reconnaissez-vous?

HÉDELMONE.

Je ne vois plus d'amant, je ne vois plus d'époux;
Je vois la mort, la mort! Tu l'as prédit, mon père!

OTHELLO, froidement.

Avant que le sommeil fermât votre paupière,
Avez-vous adressé votre prière à Dieu ?

HÉDELMONE.

Oui, j'ai prié pour vous.

OTHELLO.

Quelque temps, dans ce lieu,
Je vais attendre; allons.

(Il se promène.)

HÉDELMONE.

Que voulez-vous me dire?

OTHELLO.

Préparez-vous.

HÉDELMONE.

A quoi?

OTHELLO, montrant son poignard.

Ce fer doit vous instruire.

HÉDELMONE, avec un cri.

A moi, mon Dieu!

OTHELLO.

Silence! Allons, préparez-vous.
Il s'agit de votre ame.

HÉDELMONE.

Oh! je tombe à genoux.
Othello!

OTHELLO.

Non. La mort.

HÉDELMONE.

Que ma voix expirante
Vous jure... Non, jamais...

OTHELLO, avec la plus grande tendresse.

Oh! deviens innocente,
Et dans ce cœur encor tout mon sang est à toi.
(avec une fureur calme et froide.)
Hé bien! ce Lorédan...

HÉDELMONE.

Il brûle encore pour moi.

OTHELLO.

(à part.) (haut.)
O tourment! Répondez: pourquoi dans cette lettre
Dédaignez-vous ma main? N'était-ce pas promettre
Qu'au moins pour son hymen vous formiez des souhaits?

HÉDELMONE.

Mon père est tout à coup entré dans ce palais:
« Signe-moi ce billet, signe, ou, dans ma furie,
« Ce poignard dans l'instant va m'arracher la vie. »
J'ai signé.

OTHELLO.

Sans le lire ?

HÉDELMONE.

Oui, sans lire. A l'instant,
Il joignit à ma main la main de Lorédan.
J'opposai mes refus, j'excitai sa colère...
Vous ne m'écoutez pas... Vous doutez ?

OTHELLO.

Au contraire.
Enfin.

HÉDELMONE.

Il me rendit, de mes pleurs indigné,
Ce billet que ma crainte avait d'abord signé.

OTHELLO.

Après ?

HÉDELMONE.

Je l'ai remis à Lorédan.

OTHELLO, à part.

O rage !

(haut.)
Pourquoi ? dans quel dessein ? parlez : à quel usage ?

HÉDELMONE.

Afin que...

OTHELLO.

Poursuivez...

HÉDELMONE.

Que son père excité
Par l'espoir de l'hymen dont nous l'avons flatté

Voulût sauver le mien.

OTHELLO.

Et par ce stratagème
Vous l'avez donc trompé?

HÉDELMONE.

J'atteste ce ciel même,
C'est le seul que mon cœur se soit jamais permis.

OTHELLO.

Enfin, ce Lorédan...

HÉDELMONE.

Il doit avoir remis
Cette promesse au doge; et par là, je l'espère,
Ce mortel généreux aura sauvé mon père.

OTHELLO.

J'entends : c'est sans espoir qu'il secondait vos vœux.

HÉDELMONE.

Sans espoir.

OTHELLO.

Si pourtant ce mortel généreux,
Ce héros si charmant, que le masque déguise,
Eût d'un rapt avec vous concerté l'entreprise?
Il vous tardait de voir, pour former d'autres nœuds,
Ce Lorédan, ce doge, avertis de vos feux!
Voilà pourquoi tantôt, me cachant mes outrages,
Tu tremblais dans ton cœur de quitter ces rivages.
Le ciel pour te punir prit un moyen nouveau :
Tiens, voilà ton billet; mais voilà ton bandeau.

(lui montrant le billet d'une main, et le bandeau de l'autre.)
Je les tiens à l'instant de la main de Pézare.

HÉDELMONE.

De lui ! c'est ton ami. Mon bonheur se déclare.
Si c'est de Lorédan qu'il les tient à son tour,
Mon père nous pardonne, et permet notre amour.

OTHELLO.

Oui, c'est par Lorédan qu'il a su me les rendre ;
Mais c'est sur Lorédan qu'il vient de les surprendre,
Sur lui qu'il a laissé de vingt coups dans le flanc
Palpitant sur la terre, et baigné dans son sang.

HÉDELMONE.

Il est mort! il est mort !

OTHELLO.

Tu lui donnes des larmes !

HÉDELMONE.

Ciel ! qu'entends-je ?

OTHELLO.

Tu plains sa jeunesse et ses charmes !

HÉDELMONE.

Lorédan ! Lorédan !

OTHELLO.

Perfide, que dis-tu ?

HÉDELMONE.

Je rends, en le pleurant hommage à sa vertu.
Il était innocent.

OTHELLO.

Un traître que j'abhorre !

HÉDELMONE.

Il était innocent, je le déclare encore.

OTHELLO.

Vois-tu ce poignard?

HÉDELMONE.

Oui. Mais tout près de mourir,
Je défends l'innocence à mon dernier soupir.

OTHELLO.

L'innocence!

HÉDELMONE.

Oui, j'en jure, et par l'Être suprême,
Par toi, par mon amour, et sous ton poignard même.

OTHELLO, la frappant d'un coup de poignard.

Hé bien, meurs.

HÉDELMONE.

O mon Dieu!

(Elle fait plusieurs pas en arrière, et va tomber morte au pied de son lit)

OTHELLO.

J'ai fait ce que j'ai dû.
Son amour est puni, le crime est confondu.
Je n'aurais cru jamais qu'avec tant de jeunesse
On eût pu jusque-là porter la hardiesse.
C'est l'effet du climat. Il faut, pour tant d'horreur,
Que tout l'art de Venise ait passé dans son cœur.
Cependant la pitié... Non : elle était coupable.
Ce billet... ce bandeau... cette audace exécrable
A dû pousser à bout mon amour irrité,

Et je vois ma vengeance avec tranquillité.
Mais où porter mes pas? Ah! reviens, cher Pézare!
Viens consoler mon cœur... Ce trait est d'un barbare.
Une femme! une enfant! j'aurais dû pardonner.
D'où vient donc que mon cœur commence à frissonner?
(n'osant tourner les yeux vers le corps d'Hédelmone.)
Elle est là... Regardons. (il la regarde.)
Immobile... insensible...
Comme un tombeau... Cachons ce spectacle terrible.

Il tire sur elle les rideaux du lit, qui la dérobent aux yeux du spectateur.

(avec terreur.)
Qui vient ici?

SCÈNE V.

HERMANCE, OTHELLO.

HERMANCE.

Seigneur, Pézare est arrêté.
Un grand forfait, dit-on, lui vient d'être imputé.
Les mortels dont l'état gage la vigilance
Ont de tous ses projets acquis la connaissance.

SCÈNE VI.

OTHELLO, HERMANCE, MONCÉNIGO, LORÉDAN, ODALBERT; DES HOMMES portant des flambeaux.

MONCÉNIGO, à Othello, en montrant son fils.

Vois Lorédan.

OTHELLO.

Qu'entends-je?

MONCÉNIGO.

Othello, votre ami,
L'exécrable Pézare était votre ennemi.
Brûlant pour Hédelmone, il déguisait sa flamme,
Cachait ses noirs projets concentrés dans son ame.
C'est lui qui, dans ce jour, paraissant vous servir,
Même au pied des autels voulut vous la ravir.
Il fit craindre à vos feux un rival redoutable,
Supposa son trépas, feignit, par cette fable,
D'avoir trouvé sur lui, pour prouver ses desseins,
Un billet, un bandeau qu'il remit en vos mains.
Hélas! mon fils le crut votre ami le plus tendre.
A ce titre, en secret, il le chargea de rendre
A la seule Hédelmone un bandeau précieux,
Un billet qu'il fallait écarter de vos yeux.
N'ayant pu l'enlever, ce monstre, ô perfidie!
Voulut par des soupçons aigrir votre furie,
Et vous pousser contre elle à des transports jaloux
Qui pouvaient vous tromper, et la perdre avec vous.
Il nous vient d'avouer ses noires impostures,
Et son trépas s'achève au milieu des tortures.
(en lui montrant son fils.)
Voilà votre rival.

LORÉDAN, à Othello.

Oui, c'est moi qui pour vous
D'Odalbert, né sensible, ai fléchi le courroux.

Le sénat, mieux instruit, a vu dans sa colère,
Non des crimes d'état, mais la douleur d'un père,
Qu'une aveugle fureur égarait un moment,
Et vient de faire grace à son emportement.
A moi, cher Othello, vous devez Hédelmone.
Aimez, vivez heureux, son père vous pardonne;
Et rendez grace au ciel qui sut vous dérober
Au piége épouvantable où vous alliez tomber.

OTHELLO, égaré, n'ayant rien entendu.

Qu'avez-vous dit?

LORÉDAN.

Parlez.

HERMANCE.

D'où vient ce long silence?
Pourquoi...

ODALBERT.

Ma fille, hélas! n'est point en ma présence!

OTHELLO.

Elle dort, elle dort, ne la réveillez pas.

HERMANCE court vers le lit, et ouvre les rideaux.

(On voit le corps d'Hédelmone morte, et le sang de sa plaie.)

Moi, je vois tout. O ciel!

OTHELLO.

Où fuir? où suis-je, hélas!
Hédelmone! Hédelmone!

MONCÉNIGO.

O spectacle terrible!

Tant de vertus... d'attraits... Oh! oui : le ciel sensible
(en la regardant.)
Va me la rendre... morte!

ODALBERT.

Ah! je suis son bourreau!

OTHELLO.

Morte! morte! et c'est moi qui l'ai mise au tombeau!
(en la regardant.)
Douce et tendre victime! O douleur! ô furie!
Pour jamais! pour jamais!... arrachez moi la vie.
Ma femme... mes amis, oh! plaignez mes malheurs.
(la serrant dans ses bras.) (il se frappe.)
Que je t'embrasse encor! Je te rejoins; je meurs.

FIN D'OTHELLO.

VARIANTES

DE LA TRAGÉDIE D'OTHELLO.

ACTE SECOND.

SCÈNE VII.

Après ce vers :

Dans cet objet sacré la vertu la plus rare.

Je ne te parle point, ami, de sa beauté;
Je parle de son cœur, naïf avec fierté ,
Qui brûle sans fureur, qui cache sans adresse
Son courage ingénu qui naît de sa tendresse.

AUTRE DÉNOUMENT.

Voici les vers qui terminent la scène IVe du cinquième acte:

OTHELLO.

Vois-tu ce poignard?

HÉDELMONE.

Oui. Mais tout près de mourir,
Je défends l'innocence à mon dernier soupir.

OTHELLO.

L'innocence!

HÉDELMONE.

Oui, j'en jure, et par l'Être suprême,
Par toi, par mon amour, et sous ton poignard même.

OTHELLO, levant sur elle son poignard, et tout prêt à l'en frapper.

Hé bien! que ton trépas...

SCÈNE V.

HÉDELMONE, OTHELLO, MONCÉNIGO, LORÉDAN, ODALBERT; DES HOMMES portant des flambeaux.

MONCÉNIGO, écartant le poignard.

Barbare, que fais-tu?
Tu vas de ce poignard immoler la vertu.
(en lui montrant son fils.)
Cruel! vois Lorédan.

HÉDELMONE, à Othello.

Parle : étais-je innocente?
Suis-je coupable encore? connais-tu ton amante?

OTHELLO, à Hédelmone.

Qu'allais-je faire? Où suis-je? Ah! de ma propre main,
Je dois pour te venger...

HÉDELMONE.

Jette-toi dans mon sein!

LORÉDAN.

Tu vois, cher Othello, l'amour qui te pardonne :
Mais c'est à ton rival que tu dois Hédelmone.

OTHELLO.

Mon rival!

LORÉDAN.

Je l'étais. Mais, hélas! ton ami,
L'exécrable Pézare était ton ennemi.
Brûlant pour Hédelmone, il déguisait sa flamme,
Cachait les noirs projets concentrés dans son ame.
C'est lui qui, dans ce jour, paraissant te servir,
Même au pied des autels voulut te la ravir.
Il fit craindre à tes feux un rival redoutable,
Supposa son trépas, feignit, par cette fable,
D'avoir trouvé sur lui, pour prouver ses desseins,
Un billet, un bandeau qu'il remit en tes mains.
Hélas! je le croyais ton ami le plus tendre :
A ce titre, en secret, je le chargeai de rendre
A la seule Hédelmone un bandeau précieux,
Un billet qu'il fallait écarter de tes yeux.
N'ayant pu l'enlever, ce monstre, ô perfidie!
Voulut, hélas! contre elle armer ta jalousie,
Et pousser ta fureur à des transports affreux
Qui pouvaient t'égarer, et vous perdre tous deux.

MONCÉNIGO.

Oui, ce mortel perfide, à l'aspect des tortures,
Vient de nous avouer ses lâches impostures.
Vivez, brave Othello! C'est mon fils qui pour vous
D'Odalbert, né sensible, a fléchi le courroux.
Le sénat, mieux instruit, a vu dans sa colère,
Non des crimes d'état, mais la douleur d'un père,

Qu'un aveugle courroux égarait un moment,
Et vient de faire grace à son emportement.
Je l'ai fait consentir à l'hymen d'Hédelmone.

ODALBERT.

Va, c'est dans cet instant mon choix qui te la donne.
Othello, je t'aimai, tu dois t'en souvenir.
Hé bien, deviens mon fils; mes mains vont vous unir;
Sois l'appui de l'état, l'honneur de ma famille :
Je m'en remets à toi du bonheur de ma fille.

OTHELLO.

Ainsi de tous les maux qu'Othello vous a faits,
Vous vous vengez tous trois, mais c'est par des bienfaits!
Comment envisager, dans ce profond abyme,
Mon forfait, vos vertus, ce bras, et ma victime?
Ah! ce cœur en horreur à lui-même, à l'amour,
Serait-il digne encor d'Hédelmone et du jour?
(à Lorédan.) (à Odalbert.)
O rival que j'admire! O trop généreux père!
Je n'ose devant vous regarder la lumière.
(à Hédelmone.)
Mais toi, de qui ce fer allait percer le cœur,
Oublieras-tu jamais mon crime et ma fureur?

HÉDELMONE.

Va, tout est oublié; va, que ma tendre flamme
Remette et le bonheur et la paix dans ton ame.

OTHELLO, à Hédelmone.

Le conçois-tu? Pézare a donc pu nous trahir!

MONCÉNIGO.

L'état dans ses cachots vient de l'ensevelir.

Tu peux, il le permet, punir sa perfidie :
Tu n'as qu'à dire un mot, c'en est fait de sa vie.

OTHELLO.

Tant de bontés, seigneur, ont de quoi m'étonner;
Mais je suis trop heureux pour ne point pardonner.
Allons, je crois renaître, et je reprends la vie
Pour aimer Hédelmone, et servir la patrie.
(en montrant Hédelmone.)
O Dieu, qui m'accordez le nom de son époux,
Laissez-moi m'acquitter envers elle, envers vous;
A mériter vos dons souffrez que je m'applique;
Et si des révoltés troublaient la république,
S'ils déchiraient son sein, sauvez-la par mon bras,
Ou donnez-moi la mort au milieu des combats!

FIN DES VARIANTES.

Je joins ici sur le même air ma romance du *Saule*, mais plus étendue et plus développée que celle qui est chantée au cinquième acte par Hédelmone. J'ai désiré qu'elle formât un morceau séparé. Je lui ai donné jusqu'à douze couplets, dans lesquels j'en ai fait entrer trois de ceux qui sont chantés sur la scène. Peut-être cette romance sera-t-elle agréable à quelques personnes, et surtout aux femmes tendres et mélancoliques, qui trouveront du plaisir à la chanter dans la solitude. Elles pourront s'accompagner avec la guitare, la harpe ou le clavecin, sur lesquels il sera très aisé de transporter la musique de M. Grétry.

ROMANCE DU SAULE.

Au pied d'un saule assise tristement,
Voyant couler le ruisseau qui murmure,
La belle Isaure, en pleurant son injure,
Croyait ainsi parler à son amant.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Reviens, cruel, de ton aveuglement.
Hélas! je t'aime, et tu me crois parjure!
Quoi! c'est l'amour qui charme la nature,
Et c'est l'amour qui cause ton tourment!
Chantez le saule et sa douce verdure.

De ce soupçon que ton cœur était loin,
Quand, sous ce saule, attestant la nature,

Je te jurai la flamme la plus pure!
Ce bois nous vit, ce ruisseau fut témoin.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Vois ces ramiers si confians, si doux;
C'est leur amour, leur cœur qui les rassure:
Il n'est pour eux ni soupçon, ni parjure;
Ils sont amans, ils ne sont point jaloux.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Saule, dis-moi, n'est-il pas dans ta fleur
Quelque vertu dont la douce nature
T'ait fait présent pour guérir sa blessure?
Ne peux-tu rien pour calmer sa douleur?
Chantez le saule et sa douce verdure.

Ah! s'il revient par toi de son erreur,
Le ciel m'entend; toujours, je le jure,
Saule d'amour, tu seras ma parure;
Je porterai ta feuille sur mon cœur.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Si mon amant devenait inhumain,
Ciel! où chercher une retraite sûre?
Saule chéri, qu'a creusé la nature,
Ah! par pitié, cache-moi dans ton sein!
Chantez le saule et sa douce verdure.

Toi, qui chantais Isaure et ses appas,
Vois-la mourir, et mourir sans murmure.
Mon œil s'éteint, mon front est sans parure;
Se pare-t-on, quand on touche au trépas?
Chantez le saule et sa douce verdure.

Comme une fleur, je n'eus que deux instans:
T'aimer... mourir. Hélas! mon ame est pure...
On t'a trompé; tu verras l'imposture;
Tu la verras; il ne sera plus temps.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Mais le jour baisse, et l'air s'est épaissi;
J'entends crier l'oiseau de triste augure;
Ces verts rameaux penchent leur chevelure;
Ce saule pleure; et moi je pleure aussi.
Chantez le saule et sa douce verdure.

On dit qu'alors Isaure s'arrêta;
Tout resta mort, muet dans la nature;
Le vent, sans bruit; le ruisseau, sans murmure.
Jamais depuis Isaure ne chanta.
Chantez le saule et sa douce verdure.

D'Isaure enfin quel fut le triste sort!
Comment conter cette horrible aventure?
Oui, son amant vint dans la nuit obscure,
Et sous ce saule il lui donna la mort.
Saule, cyprès, changez votre verdure.

FIN DE LA ROMANCE DU SAULE.

ABUFAR

OU

LA FAMILLE ARABE,

TRAGÉDIE EN QUATRE ACTES,

Représentée pour la première fois en 1795.

A FLORIAN.

Je devais, mon cher ami, te dédier ma *Famille Arabe.* Tu m'en avais prédit le succès; tu l'attendais avec impatience; j'ai eu le bonheur de l'obtenir; et tu n'es plus! C'était donc à Florian, que couvre un peu de terre, c'était donc à sa cendre que je devais offrir ce douloureux et dernier hommage! Je n'irai donc plus te chercher à Sceaux, dans le besoin de nous soutenir, de nous consoler l'un l'autre par les charmes si doux de l'étude et de l'amitié! Je n'irai donc plus, sous ces magnifiques ombrages, t'attendrir par la lecture de quelques nouvelles productions tragiques! Je m'en souviens : les premières larmes qu'ait fait couler mon *Abufar,* c'est toi qui les as versées. O Florian! de quel coup m'a frappé ta perte imprévue! Que de regrets elle m'a laissés!... Songer à t'aller voir, prendre mon jour d'avance, me mettre en route, approcher, découvrir le village, te surprendre, te sentir tout à coup dans mes bras, me nommant avec transport, et tenant encore dans ta main la plume chaste et sensible, qui n'a jamais rien écrit que pour faire aimer les mœurs et la

vertu : tout ce bonheur n'est donc plus pour moi ! Un souvenir consolant me reste. Nos deux cœurs, comme par instinct, s'étaient réfugiés, pour ainsi dire, dans les mêmes climats, dans la même retraite. Nous nous étions placés tous les deux, dans nos ouvrages, sous les tentes des Patriarches, dans le désert, au milieu de leurs troupeaux. O combien ton *Éliézer*, non encore connu, mais ton chef-d'œuvre, mais ton plus charmant ouvrage, mais écrit sous la dictée des Graces, ou de Fénélon, enchantait autour de moi, cet été, les bosquets solitaires, les hauts peupliers sous lesquels tu m'en fis entendre la lecture ! O combien il honore ton ame ! combien il ajoute à ta gloire ! A ta gloire ! et je vois le triste cyprès qui couvre ta cendre ! N'importe ; tu n'es pas mort tout entier. Tes ouvrages sont encore entre les mains des gens de goût. La mère sensible et vertueuse les relit ; sa jeune fille, à son tour, en fait ses délices. Oui, ton nom vivra, il sera immortel ; il vivra, et surtout il sera aimé. O Florian ! était-ce avant quarante ans que tu devais nous être ravi ? Repose, ô mon ami ! repose, aimable élève de Fénélon, peintre enchanteur de l'innocence, de la valeur, de l'a-

mour et de la vertu! Qu'à l'aspect de l'humble cyprès qui attend ta tombe, le cœur encore ému du souvenir de ta perte et des douces impressions de tes ouvrages, la beauté naissante en approche d'un pas timide et involontaire, avec une douleur muette, avec un soupir, une larme peut-être; qu'elle dise enfin à sa mère affligée : *Voilà le cyprès de Florian !* Que ne puis-je, mon ami, y graver ces touchantes paroles qui t'échappèrent quelquefois dans le pressentiment d'une mort trop prochaine: *Quand on n'a plus long-temps à vivre, il faut se hâter à faire du bien !*

Ton ami, DUCIS.

NOMS DES PERSONNAGES.

ABUFAR, vieillard arabe.
FARHAN, son fils.
SALÉMA, ODÉIDE, } ses filles.
TÉNAIM, sa sœur.
PHARASMIN, Persan.
GEMMA, jeune fille arabe.
SOBED, KÉBIR, SALID, } jeunes Arabes attachés à la famille d'Abufar.

Personnages muets.

PLUSIEURS JEUNES ARABES attachés aussi à la famille d'Abufar.

La scène est dans l'Arabie déserte, sous les tentes d'Abufar.

ABUFAR

OU

LA FAMILLE ARABE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente dans le désert les tentes éparses d'une tribu, les tentes d'Abufar et de sa famille, celle qui est destinée pour recevoir les étrangers, et un autel domestique. Une partie du désert est assez fertile; on y voit quelques pâturages, des chameaux, des chevaux, des chèvres, des brebis qui paissent en liberté; des fleurs, quelques ruches à miel, des palmiers, des arbres qui distillent l'encens, et autres productions du pays. L'autre partie du désert est stérile; on n'y voit que des sables, quelques citernes, des puits à fleur de terre fermés avec de grosses pierres, quelques hauteurs frappées d'un soleil brûlant: sur la plus élevée de ces hauteurs, deux palmiers qui unissent leurs rameaux et dominent sur un espace immense, des tombeaux formant la sépulture de la tribu: dans le lointain, quelques cèdres, quelques ruines aperçues à peine, et, aux extrémités de l'horizon, un ciel qui se confond avec les sables.

SCÈNE I.

TÉNAIM, SALÉMA, ODÉIDE.

(Elles ne travaillent point encore; mais elles ont chacune une corbeille à leur portée: celle de Ténaïm renferme des coton-

niers qu'elle doit dépouiller ; celle de Saléma des fuseaux et des laines; et celle d'Oléide, des aiguilles et des tissus. Le jour est au moment de se lever.)

SALÉMA.

Ma sœur, qu'avec plaisir ton récit plein de charmes
Sur ce vieillard souffrant me fait verser des larmes!
Si nous eussions déja commencé nos travaux,
Il aurait de mes mains fait tomber les fuseaux.
Heureux qui peut ainsi secourir la vieillesse,
Dans la force de l'âge assister la faiblesse,
Honorer le malheur par des soins consolans,
Et rendre comme au ciel hommage aux cheveux blancs!

ODÉIDE.

Écoutez-moi, ma sœur; si mon récit vous touche,
Un autre, à votre tour, doit ouvrir votre bouche :
Si l'on plaint d'un vieillard le sort infortuné,
On plaint également l'enfant abandonné.
Ma sœur, de cet enfant, racontez-nous l'histoire.

SALÉMA.

Je la voudrais plutôt bannir de ma mémoire.

ODÉIDE.

Pourquoi gémir ? l'enfance a des charmes si doux!
Elle en a pour tout homme, et plus encor pour nous.
C'est à nous que d'abord la nature confie
Ces chers fruits de l'hymen qui nous doivent la vie.
Mais ce trait de vertu, ce trait d'humanité,
Ma sœur, en mon absence on vous l'a donc conté?

SALÉMA.

Oui, ma sœur.

ODÉIDE.

Et qui donc?

SALÉMA.

Hélas! ce fut ma mère:
Ce souvenir pour moi la rend encor plus chère.
Nous sortions de l'enfance, et ses yeux vigilans,
Toujours ouverts sur nous, observaient nos penchans.
Pour un infortuné, son cœur avec tristesse
Un jour au fond du mien crut voir moins de tendresse.
Pour m'instruire avec fruit, seule, elle me conta
Un trait noble et touchant que la pitié dicta.
« Ma mère, nommez-moi, lui dis-je avec instance,
« Ce mortel généreux qui secourut l'enfance.
« Non, me dit-elle, non, ma fille : un tel secret
« Souvent du bienfaiteur est un second bienfait :
« S'il faut s'envelopper des ombres du mystère,
« C'est lorsqu'on craint surtout d'offenser la misère.
« Hélas! les malheureux sont des objets sacrés
« Vers lesquels sans effort nos cœurs sont attirés :
« C'est un penchant si doux, qu'il est involontaire;
« Pour prix d'avoir bien fait on veut encor bien faire :
« Par un nouveau désir ce désir est accru,
« Et voilà le bonheur que produit la vertu. »
Ma sœur, ce fut ainsi que me parla ma mère.

ODÉIDE.

Ah! ce trait si touchant, c'est trop long-temps le taire :

Ensemble nous plaindrons cet enfant malheureux.

SALÉMA.

Oui : mais je crains, hélas! ce plaisir douloureux;
Et d'attendrissement mon ame est trop remplie.

TÉNAÏM.

La voilà donc toujours, cette mélancolie
Dont rien jusqu'à présent n'a pu rompre le cours,
Qui fait pâlir ton front, et ternit tes beaux jours!
C'est assez que Farhan, que ton coupable frère,
Ait quitté la tribu, la tente de son père;
Qu'il ait pu, d'Abufar oubliant les vieux ans,
Laisser de Samaël les généreux enfans.
Abufar l'a perdu. Faudra-t-il que sa fille
Mette à son tour le deuil, le trouble en sa famille,
Et que mon frère, hélas! par un tourment nouveau,
Pleure son fils errant et sa fille au tombeau!
Saléma, tu le sais, quand tu perdis ta mère,
Je voulus t'en servir : j'accourus chez mon frère.
Songe, avant qu'Abufar revienne ici bénir
Le cours de nos travaux tout prêts à se rouvrir
(Car c'est ainsi chez nous, selon l'antique usage
Transmis par nos aïeux, consacré d'âge en âge,
Qu'un père à ses enfans annonce le retour
Et du travail de l'homme et du flambeau du jour);
Songe au moins de tes traits à faire disparaître
Ces traces d'un chagrin qui l'ont frappé peut-être,
Ce nuage d'ennui, cette sombre langueur
Qui cache trop souvent les orages du cœur.

SCÈNE II.

TÉNAIM, SALÉMA, ODÉIDE, PHARASMIN.

PHARASMIN, à Odéide.

Quand du jour renaissant la brillante lumière
Vient pour moi des travaux commencer la carrière,
Prisonnier d'Abufar par le droit des combats,
Au sein de ces déserts emmené sur ses pas,
Échappé, jeune encore, aux fureurs de la guerre,
A vos ordres soumis par les ordres d'un père,
Je viens vous demander ceux que je dois remplir.

ODÉIDE.

Faut-il qu'ainsi le sort vous condamne à souffrir ?
La force trop souvent n'égale pas le zèle.
Combien de fois le cèdre, à la hache rebelle,
A-t-il gémi long-temps sous vos coups redoublés !
Je vous ai vu, les traits par le soleil brûlés,
Avec effort, le soir, pour nos brebis bêlantes,
Soulever de nos puits les pierres trop pesantes.
Faites-vous, Pharasmin, aider dans vos travaux.

PHARASMIN.

Vos égards, dès long-temps ont adouci mes maux.
Éloigné de la Perse, au sein de l'Arabie,
Votre pitié pour moi m'a rendu ma patrie :
Votre père me voit, me traite avec bonté;
Je ne m'aperçois point de ma captivité.

Il daigne comme un fils m'admettre en sa famille.
J'obéis par son ordre aux ordres de sa fille.
Ces tentes, ces chameaux, ce désert m'est sacré :
Ce cœur, le ciel m'entend, n'a jamais murmuré.
Je rends grace à mon sort. La peine que j'endure
N'est qu'un bienfait de plus, et non pas une injure.
Ah! malgré sa rigueur, sans doute il m'est trop doux
De remplir des devoirs qui sont prescrits par vous.

SALÉMA.

Quel discours! Sa douceur, sa fierté, son courage,
Mais surtout sa vertu, sont peints sur son visage.
Ah! le cœur le plus tendre et le plus généreux
Ne nous préserve pas d'un destin malheureux.

SCÈNE III.

TÉNAIM, SALÉMA, ODÉIDE, PHARASMIN, ABUFAR.

(Dès qu'Abufar paraît devant l'autel, ses filles, sa sœur Pharasmin, et tous les habitans du désert, se mettent à genoux.)

ABUFAR.

Soleil, dont la lumière et la chaleur féconde
Sont l'œil, l'ame, la règle et la splendeur du monde,
Qui, sous l'abri des mœurs, vois l'Arabe indompté
Dans ce vaste désert marcher en liberté;
(Il brûle de l'encens sur l'autel.)
Sur nous, sur tes enfans, sur ta famille immense,

Fais luire avec tes feux le jour de l'innocence;
Vers tes premiers rayons vois se lever mes mains,
Et bénis par ma voix le travail des humains.
(à sa famille et à tous les habitans du désert.)
Levez-vous, mes enfans.

(Ses filles et sa sœur s'apprêtent chacune pour leur ouvrage. Pharasmin apporte un siége pour Abufar, sort et rentre, occupé de différens travaux de la maison.)

(à ses deux filles.)
Mais d'où vient qu'à ma vue
D'un trouble encor récent votre ame semble émue?
Ténaïm, dans leurs yeux j'aperçois quelques pleurs.

TÉNAÏM.

L'histoire d'un vieillard a causé leurs douleurs.
Leur âge à ces récits ouvre une oreille avide;
Et même, en cet instant, votre jeune Odéide
Conjurait Saléma de lui conter comment
Le ciel, par un vieillard, eut pitié d'un enfant.
Mais sa sœur Saléma craignait de nous l'apprendre,
D'en être trop émue.

ABUFAR.

Eh! pourquoi s'en défendre?
Hélas! sans la pitié, sans ce don précieux,
Le plus cher, le plus doux que nous tenions des cieux,
Dans ces climats brûlans, sur ce sable où nous sommes,
Que deviendrions-nous, si nous n'étions des hommes!
N'est-ce pas elle ici, qui, dans leur pauvreté,
Consacre nos déserts par l'hospitalité?

Malheur au peuple ingrat, abhorré sur la terre,
A qui cette pitié pourrait être étrangère!
Mais le cœur d'un Arabe a toujours palpité
Aux traits de la valeur et de l'humanité.
(à Saléma.)
Hé bien, dis : cet enfant...Cet âge a tant de charmes!
Parle, apprends-moi son sort, et fais couler mes larmes.

SALÉMA.

Dans le fond du désert, quand le soleil brûlant
Embrasait de ses feux le sable étincelant,
Un Arabe égaré (ma sœur, c'était un père !)
Cherchait de l'œil, au loin, sa tente solitaire.
Il n'aperçoit plus rien. Las, triste, épouvanté,
Pour lui dans l'univers nul vivant n'est resté.
« O mes enfans! dit-il, vous reverrai-je encore? »
Déja l'ardente soif le sèche et le dévore.
Il n'a pour l'apaiser qu'un seul fruit bienfaisant,
Le fruit d'un citronnier, vain secours d'un moment.
Il le porte à sa bouche. O douleur! ô surprise!
Il voit... ciel! une femme auprès d'un roc assise;
Jeune, belle, mourante, et prête à mettre au jour
Le gage tendre et cher d'un malheureux amour.
« Ce fruit! ce fruit! dit-elle, ou dans l'instant j'expire,
« J'expire avec l'enfant que ma soif va détruire.
« Le voilà, le voilà, lui répond le vieillard;
« Vivez tous deux. » Au ciel il adresse un regard,
Il le prie, il le presse; et ce ciel qu'il conjure,
Attendri par ses vœux, vient aider la nature.

L'enfant au moment même est reçu dans ses bras.
« Vis pour lui, dit la mère. Oui, bientôt tu verras
« Ta femme et tes enfans. Vieillard, sers lui de père;
« Par toi, qu'il sache un jour à quel prix je fus mère.
« Jette un œil de pitié sur ce pauvre innocent. »
Et prenant tout à coup un prophétique accent:
« Tu ne vois, poursuit-elle, en ce désert immense,
« Que la soif, que la mort, l'espace, le silence.
« Tiens, voilà ton chemin. C'est l'Éternel, c'est moi,
« C'est ce fruit de mon sein qui va veiller sur toi.
« Vieillard, de cet enfant tu soutiens la faiblesse;
« Cet enfant, à son tour, soutiendra ta vieillesse.
« Emporte avec ses pleurs, pour les jours malheureux,
« La céleste faveur qui vous suivra tous deux. »
Elle expire.

ABUFAR.

Et du ciel, un jour, sans qu'elle y pense,
Tu crois que la vertu reçoit sa récompense?

SALÉMA.

Mon père, seriez-vous surpris de ses bienfaits?

ABUFAR.

La vertu, mes enfans, ne m'étonne jamais.

SALÉMA.

Et cet enfant, mon père, existe-t-il encore?

ABUFAR.

Oui.

SALÉMA.

Quel est son destin?

ABUFAR.

Le ciel veut qu'on l'ignore.
Du sort de l'orphelin il daigne se charger.
Je n'en puis dire plus, c'est trop m'interroger.

ODÉIDE.

Vous pleuriez comme nous.

ABUFAR.

Oui, croyez-moi, mes filles,
Les bonnes actions protégent les familles.
Heureux qui peut, au faible accordant son appui,
Mettre un pareil trésor entre le ciel et lui !
Un appui ! J'eus un fils; j'ai nourri son enfance;
Sur un si cher soutien j'avais compté d'avance.
Comment croire, en effet, que des enfans jamais
Perdent le souvenir de nos premiers bienfaits;
Qu'ils oublieraient un père ? Hélas! dans ma jeunesse,
J'ai du mien saintement honoré la vieillesse.
S'il m'a fallu le perdre, il a reçu du moins
Jusqu'à son dernier jour ma tendresse et mes soins.
Mes filles, de sa fuite expliquant le mystère,
Peut-être avez-vous lu dans le secret d'un frère.
Dites : pourquoi Farhan, non moins prompt que l'éclair,
Sur nos ardens coursiers traversant le désert,
Des bords féconds du Nil passant dans la Syrie,
Courant, cherchant, fuyant la Perse et la Médie,
Par un tourment secret sans relâche agité,
Trop serré dans l'espace et dans l'immensité,
De déserts en déserts changeant de solitude,

Promène-t-il partout sa vague inquiétude?
Le vice auprès des mœurs n'est jamais sans effroi.
Sans doute il n'a pas cru pouvoir vivre avec moi.
Comment m'a-t-il quitté? Sans escorte, sans suite,
Comme un vil criminel précipitant sa fuite.
Pourquoi? Pour échapper à son coupable ennui;
Pour s'affranchir d'un joug qui pesait trop sur lui;
Pour acheter bien cher, trompé par ses caprices,
Le tourment des remords, des besoins et des vices.
Qu'il ne revienne point, je ne veux plus le voir.

TÉNAÏM.

Mais s'il rentrait un jour, mon frère, en son devoir?

SALÉMA.

A vos genoux bientôt s'il accourait se rendre?

ODÉIDE.

S'il vous forçait enfin à le voir et l'entendre?

TÉNAÏM.

Mon frère, écoutez-nous.

SALÉMA.

Mon père!

ABUFAR.

Non, jamais.
L'ingrat a trop long-temps oublié mes bienfaits.
Puisque ta fuite, enfin, m'a fait à ton absence,
Loin de moi, malheureux, va porter ta présence.
Mes filles, c'est à vous, à vous que j'ai recours,
Pour jeter quelques fleurs sur la fin de mes jours.

Oui, je rends grace au ciel qui m'a donné des filles.
Tous ces ingrats bientôt ont quitté leurs familles.
Vous, pour notre bonheur, vous restez près de nous.
Tous les soins d'une femme ont un charme si doux!
Ce sexe est tout pour l'homme; il soutient notre enfance,
Il prête à nos vieux ans son active assistance.
Fait pour aimer, pour plaire, et prompt à s'attendrir,
Il nous engage à vivre, et nous aide à mourir.
Le ciel vous fit exprès pour consoler les pères.
Mais, dis: par quels ennuis, à la raison contraires,
D'une morne langueur les rapides progrès
Accablent-ils ton ame, altèrent-ils tes traits?
Pourquoi dans le désert, avec un regard sombre,
Seule, et le front baissé, vas-tu chercher dans l'ombre
Des ravages du temps quelques débris nouveaux,
Et t'asseoir en pleurant sur de tristes tombeaux?
Pourquoi, lorsque la nuit sur ses immenses voiles
De leur rayon tremblant fait briller les étoiles;
Pourquoi vois-je tes yeux, trop souvent attristés,
Regarder pleins de pleurs leurs rapides clartés;
Ta main presser ton cœur, et ton regard austère
Du ciel avec lenteur retomber sur la terre?
Qui donc consterne ainsi ton courage abattu?
Ce n'est point le remords qui pèse à la vertu.
Le remords naît du crime; il est fait pour ton frère,
Qui méprisa mes pleurs, qui brava ma prière.

SALÉMA.

Il est bien loin de nous.

ABUFAR.

Pourquoi m'a-t-il quitté?

SALÉMA.

S'il est dans le malheur?

ABUFAR.

Il l'aura mérité.
C'est à vous, mes enfans, de fermer ma paupière.
Voici bientôt l'instant qui, bornant ma carrière,
De mes jours pâlissans éteindra le flambeau;
Mais la vertu nous suit au delà du tombeau.
J'ai vécu libre, en paix, caché dans l'Arabie,
Chérissant mes enfans, ma femme, ma patrie,
Content de mes égaux, content aussi de moi,
N'ayant jamais connu le remords ni l'effroi;
J'ai borné tous mes vœux à ces champs de verdure
Que sur nos mers de sable a jetés la nature,
Trouvant dans mon travail, secondé par vos soins,
Trop peu pour la richesse, assez pour nos besoins.
J'achèverai de vivre entre des mains si chères,
Bénissant la nature et le Dieu de mes pères;
Heureux dans mon matin, plus heureux vers le soir,
De faire encor le bien qui reste en mon pouvoir.

(Pharasmin est revenu auprès de la famille.)

Écoute, Pharasmin : mon captif par la guerre,
Tu vis depuis cinq ans sur notre aride terre.
Passant par nos tribus de Nasser, de Sajir,
Des voyageurs nombreux, bientôt prêts à partir,
Vont regagner la Perse, et quitter l'Arabie;

Pars avec eux, sois libre, et revois ta patrie.
C'est un plaisir, du moins, que j'emporte au tombeau.
Je te donne des fruits, une tente, un chameau.
Voilà tous nos trésors; c'est là notre richesse :
Et si la Perse, un jour, t'inspirait la mollesse,
Souviens-toi, Pharasmin, de notre pauvreté,
Et des jours innocens de ta captivité.
Je sens que de t'aimer m'étant fait l'habitude,
Mes yeux te chercheront dans cette solitude :
Nous allons nous quitter; mon cœur souffre, et je croi
Que le tien quelquefois se souviendra de moi.
(à Saléma.)
Et vous, ma fille, allez, dissipez le nuage
De cet ennui profond qui sied mal à votre âge.
Pour goûter le bonheur, pour trouver près de nous
Et nos plaisirs plus purs, et nos travaux plus doux,
Pour calmer sans effort votre mélancolie,
Donnez par vos vertus du charme à votre vie.
Toi, toujours à ma fille, obéis Pharasmin,
Jusqu'au moment marqué pour ton départ prochain.
(Ils sortent tous, excepté Odéide.)

SCÈNE IV.

ODÉIDE.

Pharasmin va partir : de son triste silence,
De son air abattu que faut-il que je pense?
Ah! lorsqu'il est tout prêt à nous abandonner,

De quel œil à mon tour le vois-je s'éloigner?
Hélas! pourrai-je bien me faire à son absence?
J'y songerai long-temps. Avec quelle constance
Il volait le matin vers ses mâles travaux!
Comme il venait le soir oublier tous ses maux!
Mais il n'est point parti. Quelque trouble l'agite.
Il regarde ma sœur; il soupire, il me quitte,
Il la cherche, il s'afflige, il observe ces lieux;
Et c'est toujours vers moi qu'il ramène ses yeux.
Mais je le vois. Mon cœur déja craint sa présence.

SCÈNE V.

ODÉIDE, PHARASMIN.

PHARASMIN.

Quand il faut vous quitter, quand mon départ s'avance,
Souffrez que Pharasmin goûte au moins le plaisir
Et de vous voir encore et de vous obéir.
Mais quels que soient les lieux où mon destin me guide,
Je n'oublierai jamais les bontés d'Odéide.
Fait aux mœurs du désert, heureux de l'habiter,
Je vois avec douleur ce que je dois quitter.
Mêmes goûts, mêmes soins, la commune habitude,
Tout semble m'enchaîner dans cette solitude.
J'y laisse des objets si chers, si précieux,
Que je ne puis les voir et croire à nos adieux.
Comment, errant au gré de son ame inquiète,

Pouvant goûter en paix les biens que je regrette,
Farhan, si loin d'un père, et si loin de ses sœurs,
D'une vie aussi pure a-t-il fui les douceurs?
Pour lui que de malheurs, de périls sont à craindre!
Je gémis sur son sort.

ODÉIDE.

Est-ce à vous de le plaindre?
Vous ne l'ignorez pas, il fut votre ennemi.

PHARASMIN.

J'ai voulu vainement devenir son ami.
Soit qu'en moi, comme Arabe, il détestât peut-être
Un Persan toujours prêt à ramper sous un maître;
Soit que de passions sans cesse tourmenté
Il m'enviât mon calme et ma tranquillité;
Soit qu'en secret jaloux, son œil avec colère
Vît pour moi l'amitié, l'estime de son père;
Soit caprice, fureur, ou qu'il trouvât trop doux
Le sort et les travaux qui m'attachaient à vous;
J'ai toujours remarqué, dans son regard terrible,
Que son cœur me gardait une haine invincible.
J'en ai gémi tout bas. Mais quelquefois, enfin,
Dans nos amitiés même il entre du destin;
Il m'est cher cependant, puisqu'il est votre frère.

ODÉIDE.

Toujours l'inquiétude a fait son caractère.
Toujours vers les excès je le vis entraîné;
Mais c'est pour la vertu que son cœur était né.
O malheureux Farhan!

PHARASMIN.

Votre douleur me touche.
Je gémis du soupir qui sort de votre bouche.

ODÉIDE.

Cependant (car la Perse a des charmes pour vous)
Vous n'aurez pas long-temps à gémir avec nous.
Vous ne reverrez plus la tribu de mon père,
Les fils de Samaël, la tente hospitalière,
Le sol où croît pour nous le doux fruit du dattier,
Le vallon du chameau, le désert du palmier,
Le chemin du pasteur. Dans l'éclat et la gloire,
De ces songes bientôt vous perdrez la mémoire.
La faveur de Cambyse, un palais...

PHARASMIN.

Je l'ai fui.
Combien j'en ai connu la splendeur et l'ennui!
Las de voir de trop près l'éclat du diadème,
De me chercher toujours sans me trouver moi-même,
Mais sans perdre jamais tous ces vains préjugés,
Ces besoins de l'orgueil dont les grands sont chargés,
Entraîné vers les camps, par le droit de la guerre,
Sous ce ciel embrasé j'ai suivi votre père.
C'est là que, sous ses lois, privé de tout secours,
J'ai désappris l'orgueil et le faste des cours;
Que, loin du vice heureux, de l'oisive opulence,
Soumis à mes travaux, aimant ma dépendance,
A l'école des mœurs et de la pauvreté
J'ai senti le bienfait de mon adversité.

Je fus un homme, enfin. Mon épaule tremblante
Se courba fièrement sous la hache pesante.
J'ai nourri de ma main ce coursier généreux
Qui devance les vents ou qui vole avec eux,
Que pour l'Arabe exprès la nature a fait naître,
L'ami, le compagnon, le trésor de son maître,
A toute heure, en tout lieu, lui prêtant son appui,
Qui couche sous sa tente, et combat avec lui.
Oh! comme avec plaisir retrouvant ma jeunesse
De la cour sous mes pieds je foulais la mollesse!
Dans cette cour servile, hélas! qu'eussé-je été?
J'aurais compté des jours sans avoir existé.
Que mon cœur d'un autre œil vit ici la nature!
A mes regards bientôt une volupté pure
Enchanta le désert où paissent nos chameaux.
Les puits où vont le soir s'abreuver nos troupeaux,
Les lieux où croît l'encens, où murmure l'abeille,
Le toit simple et roulant où le pasteur sommeille,
Ce vaste champ des airs par le soleil brûlé,
Tout ce que j'aperçois. Vous seule avez peuplé
Ces montagnes, ces rocs, ces prés, ce sol aride;
Tout l'univers pour moi s'est rempli d'Odéide.
Je n'ai connu, senti qu'une captivité.
Tranquille auprès de vous, loin de vous agité,
Quand vous charmiez mes yeux, ils vous cherchaient encore.
J'appelais dans la nuit les rayons de l'aurore;
J'appelais dans le jour les doux rayons du soir.
Enfin, je vous voyais sans avoir cru vous voir;

Je vous suivais partout dans le désert errante;
Je recueillais, avide, et d'une bouche ardente,
Votre souffle perdu dans les airs enflammés;
Mes pas pressaient vos pas sur le sable imprimés.
Vous ignoriez mes feux, mes soupirs et mes larmes.
C'est moi qui vous apprends le pouvoir de vos charmes.
Le ciel a mis pour moi dans le même séjour
La beauté, le bonheur, l'innocence et l'amour.
On dirait que le ciel tous deux nous y rassemble
Pour nous voir, nous aimer, pour y mourir ensemble.
Je ne sais, et je cherche, en des transports si doux,
Si je vis dans moi-même, ou si je vis dans vous.
Oui, j'obtiendrai la main d'Odéide attendrie,
Ou je cours dans la Perse oublier l'Arabie.
L'oublier! non, jamais. Un mot peut m'avertir
Si je dois maintenant ou rester ou partir.

ODÉIDE.

Vous savez, Pharasmin, par quelle obéissance
Nous devons de mon père honorer la puissance.
Sa bénédiction, ce bien si précieux,
Tous les matins sur nous descend du haut des cieux.
Il aime avec transport la terre qu'il habite;
Et Pharasmin, hélas! n'est point Samaélite.
Je crains... mais cependant...

PHARASMIN.

Les momens sont comptés.

ODÉIDE.

Quoi! les chameaux sont prêts?

PHARASMIN.

Je vais partir.

ODÉIDE.

Restez.
Mais j'entends quelque bruit. On approche, je tremble
Qu'en ce moment tous deux on ne nous voie ensemble.
C'est toi, Gemma?

SCÈNE VI.

ODÉIDE, PHARASMIN, GEMMA.

GEMMA.

Faut-il que, causant vos douleurs,
Je vous vienne annoncer le sujet de vos pleurs!

ODÉIDE.

Quoi donc?

GEMMA.

Farhan n'est plus. Votre malheureux frère
Dans ses destins errans a fini sa carrière.

ODÉIDE.

Oh, ciel!

GEMMA.

Un voyageur vient de m'en informer;
Mais c'est un bruit fatal qu'il a craint de semer.
Il sait que nos tribus à Farhan attachées
Seraient de son trépas trop vivement touchées.

ODÉIDE.

Mon cher Farhan! mon frère! Hélas! tes sœurs en vain
Espéraient ton retour. C'est donc là ton destin!
Tu péris, et si jeune! ah! nos sables peut-être,
Ou les gouffres des mers t'auront vu disparaître.

PHARASMIN.

Dissimulez vos pleurs, cachez bien son trépas.
Pleurez, pleurez sa perte, et ne l'annoncez pas;
Abufar n'en pourrait soutenir la nouvelle.
Craignons de déchirer son ame paternelle:
Il aime encor Farhan. Des pères attendris
Tout le courroux s'éteint sur la tombe d'un fils;
Et celui qui s'armait d'un front inexorable
Dans l'enfant qui n'est plus ne voit plus un coupable.

(Il sort avec Odéide et Gerama.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

PHARASMIN.

Farhan, tu n'es donc plus! Le sort a pour toujours
Terminé tes tourmens, tes périls, et tes jours.
J'avais lu dans ton ame; en vain tu voulus taire
De ton fatal amour le terrible mystère.
Je ne me trompais pas. Oui, je crois que son cœur
Brûlait pour Saléma d'une coupable ardeur.
Sans doute il aura fui, dans son désordre extrême,
Pour étouffer un feu qu'il abhorrait lui-même.
Au fond de son tombeau trop heureux le mortel
Qu'un jour de plus peut-être eût rendu criminel!
Mais Saléma s'approche, et la jeune Odéide :
Le trouble est sur leur front, leur démarche est timide.
Allons, retirons-nous. Qu'elles goûtent du moins
La triste liberté de pleurer sans témoins!

(Il sort.)

SCÈNE II.

SALÉMA, ODÉIDE.

SALÉMA.

Tu ne le sauras point...

ODÉIDE.

Ma sœur, je vous conjure...

SALÉMA.

O songe trop funeste ! ô trop funeste augure !

ODÉIDE.

Votre cœur n'ose-t-il se fier à ma foi ?

SALÉMA.

Ma sœur, tu vas frémir !

ODÉIDE.

N'importe, instruisez-moi ;
Vos ennuis sont les miens : pouvez-vous me les taire ?

SALÉMA.

Écoute quel récit, ma sœur, je te vais faire...
Et, puisque tu le veux, vois sous quelles couleurs
Les cieux m'ont annoncé le plus grand des malheurs.
Pour vaincre mes ennuis, par le conseil d'un père,
Ce matin vers nos champs je marchais solitaire,
Voulant y recueillir par d'utiles travaux
Le fruit de nos palmiers, le lait de nos troupeaux.
Aux plus doux sentimens, à la paix disposée,
Je ne sais quelle erreur égarait ma pensée :

J'allais, je regardais, mon œil ne voyait pas;
Un charme inexprimable entraînait tous mes pas :
Mon esprit enivré, plein de son propre ouvrage,
Se cherchait un bonheur, s'en composait l'image.
Pour mieux goûter, ma sœur, ce plaisir si profond
D'un cœur qui s'entretient, se parle, se répond,
Qui s'écoute, et surtout qui craint de se distraire,
Je me suis recueillie à l'ombre solitaire
D'un arbre du désert, où mes esprits charmés,
Séduits par la fraîcheur, par le repos calmés,
Quand déja le soleil de feux couvrait sa route,
Aux douceurs du sommeil se sont livrés sans doute
J'ai cru que dans la Perse, et sous des cieux si beaux,
J'errais parmi les fleurs, les moissons, les ruisseaux,
Les ombrages, les fruits, mille autres dons encore
Que le Persan reçoit de l'astre qu'il adore.
Tandis qu'à mes esprits vivement enchantés
Tant de riches trésors s'offraient de tous côtés,
Un jeune homme charmant sembla frapper ma vue :
Son front était pensif, son ame était émue;
Dans ses yeux pleins de flamme, où régnait la pudeur,
Je ne sais quoi de tendre en modérait l'ardeur.
Parmi ces fleurs, ces fruits, ces eaux, cette verdure,
Il semblait s'embellir de toute la nature;
Et la nature aussi, dont il était l'amour,
Semblait de son aspect s'embellir à son tour.
Mais lorsqu'avec transport observant son visage,
De quelques traits chéris j'y démêlais l'image,

A mon bonheur à peine osant ajouter foi,
Tout cet enchantement s'est enfui loin de moi.
Dans un vaste désert je me crois transportée,
Sur une terre aride, inculte, inhabitée,
Meurtrière, brûlante, où des cieux enflammés
Dévoraient jusqu'aux rocs de leurs feux consumés.
Un jeune voyageur devant moi se présente;
Il me semblait mourant. Éperdue et tremblante,
Je cours, dans ma pitié, le sauver du trépas;
Du sable, en gémissant, j'arrache tous mes pas;
Je m'arrête, et je marche, et je tremble, et j'espère;
Je m'efforce, j'approche: hélas! c'était mon frère.

ODÉIDE.

Lui!

SALÉMA.

Lui-même, Farhan. « Ma sœur, dit-il, c'est toi!
« Viens-tu t'ensevelir sous le sable avec moi?
« Hélas! la même ardeur dans notre sein s'allume;
« Cet air, ce vent de feu tous les deux nous consume.
« Entends-tu, Saléma, l'aquilon mugissant?
« Par le sable obscurci, le soleil pâlissant
« Semble expirer au loin dans ce rayon funeste:
« C'est son dernier pour nous, c'est le seul qui nous reste. »
Nos pieds alors, nos pieds cherchent à s'affermir
Sur un sable tremblant, prêt à nous engloutir:
Nous pâlissons tous deux, nos cheveux se hérissent;
Nous nous tendons les bras, nos corps glacés fléchissent;
Et ces sables muets, cette mer sans courroux,

S'entr'ouvre, nous dévore, et se ferme sur nous.
Ma sœur, j'étouffe encor ; mais tu verses des larmes;
Juste ciel ! tu frémis... D'où naissent tes alarmes ?

ODÉIDE.

Ma sœur, vous n'aurez plus à trembler sur son sort.
Ce songe... hélas! Farhan...

SALÉMA.

Quoi ! ma sœur...

ODÉIDE.

Il est mort.

SALÉMA.

Grace au ciel, la douleur reste seule à mon ame !
Je ne crains plus enfin ma détestable flamme.

ODÉIDE.

Qu'entends-je ? quels forfaits ! ô déplorable jour !
Se peut-il...

SALÉMA.

Eh ! ma sœur, connaissez-vous l'amour ?
La voilà cette ardeur que ma bouche a trahie,
Que cachaient les langueurs de ma mélancolie ;
Ce penchant malheureux, proscrit par la vertu,
Qui troublait ma raison, qu'en vain j'ai combattu.
Oui, je vis pour Farhan, je l'aime, je l'adore;
C'est là cet air, ce ciel, ce feu qui me dévore,
Ce vent de nos déserts, terrible, envenimé,
Moins brûlant que l'amour dans mes sens allumé.
Voilà Farhan, c'est lui : c'était là son visage,
Lorsqu'une douce erreur m'en présentait l'image ;

Jeune, sensible, ardent, tel qu'il frappa mes yeux,
Quand seul il enchantait et la terre et les cieux.
Que dis-je? Ah! dans la tombe où j'ai troublé ta cendre,
Sans doute avec horreur, Farhan, tu dois m'entendre!
J'ai donc tout profané : ce vertueux séjour,
L'honneur, les nœuds du sang, la nature, et l'amour!
Ma sœur, venge sur moi ce ciel qui me déteste;
Arrache-moi ce cœur, ce cœur né pour l'inceste.
Frappe, voilà mon sein.

SCÈNE III.

ODÉIDE, SALÉMA, SOBED.

SOBED.

Brûlé d'un ciel ardent,
Farhan qu'on a cru mort arrive en cet instant:
Un pasteur du désert vient de le reconnaître
Sur le même coursier qui le fit disparaître;
Sur son coursier chéri, qui, par sa voix flatté,
Marquait en bondissant sa joie et sa fierté.
Vous l'allez voir bientôt; mais redoutant son père,
A son premier courroux il voudra se soustraire.
Agité, tout poudreux, et prompt à vous chercher,
C'est près de vous d'abord qu'il viendra se cacher.
Le voici.

SCÈNE IV.

ODÉIDE, SALÉMA, SOBED, FARHAN.

FARHAN, à Sobed.

Laissez-nous.

(Sobed se retire.)

SCÈNE V.

ODÉIDE, SALÉMA, FARHAN.

FARHAN.

Mes sœurs, c'est votre frère.
Embrassez-moi.

(Il les embrasse.)

SALÉMA.

Farhan!

ODÉIDE.

O ciel!

FARHAN.

Que fait mon père?
(à part.)
Je tremble.

ODÉIDE.

En ce moment la tribu de Sajir
Le retient.

FARHAN.

Je respire. Oh! je puis donc jouir,

Mes sœurs, mes tendres sœurs, après ma longue absence,
Du plaisir de vous voir! Combien votre présence
Enchante mes regards... Ce soleil dévorant...
Ces sables... des ennuis... le vent, ce cruel vent
Du désert... tout m'accable... Ah! je suis plus tranquille.
Ces tentes, ces chameaux, cet innocent asile,
L'aspect de Samaël, de ma tribu... je croi
Que le bonheur enfin va s'approcher de moi.
Mais pourquoi, Saléma, vois-je sur ton visage
Des traces de langueur? Pourquoi donc un nuage
Obscurcit-il sitôt les jours de ton printemps?
Ton cœur paraît souffrir.

ODÉIDE.

Ma sœur, dans tous les temps,
Ne fut que trop portée à la mélancolie.

FARHAN.

Eh! laissez-la répondre.

SALÉMA.

Ah! notre triste vie,
Ainsi que ces déserts, nous offre peu de fleurs;
Mais une main prodigue y sema les douleurs.

FARHAN.

(à Odéide.)
Ah, Saléma! Ma sœur, tu revois donc ton frère
Avec plaisir?

ODÉIDE.

Sans doute.

FARHAN.

(à Odéide.) (à toutes deux.)
Oh! viens... Que je vous serre
Toutes deux sur mon cœur! Chère Odéide!

ODÉIDE.

Hélas!
Combien j'ai dans l'instant pleuré votre trépas!

FARHAN.

(à Saléma.) (à Odéide.)
Et tu pleurois aussi? Cette nouvelle encore
Ne s'est pas répandue, et mon père l'ignore?

ODÉIDE.

Je le crois.

FARHAN.

Si j'étois mort avec son courroux!
Ici pour le fléchir, mes sœurs, je n'ai que vous.
Peut-être Ténaïm autant que lui m'abhorre?

ODÉIDE.

Son cœur vous chérissait, il vous chérit encore.

FARHAN.

(à toutes deux.)
Et toi, Saléma, toi? Vous que j'aimai toujours,
Avec mon père ici, mes sœurs, dans vos discours
Vous avez quelquefois parlé de mon absence?

ODÉIDE.

Il condamna sur vous notre bouche au silence.

FARHAN.

Son cœur pour moi de haine est donc bien pénétré?

ODÉIDE.

La nuit, en vous nommant, hier il a pleuré.

FARHAN.

Pleuré, pleuré! dis-tu... Saléma, ta tristesse
Et mes erreurs, sans doute, ont troublé sa vieillesse.

ODÉIDE.

Vous soupirez, mon frère?

FARHAN, à Odéide.

Ah! ma sœur, c'est à toi
D'adoucir les chagrins qu'il a reçus de moi :
Dans mon absence, au moins, tes accens pleins de charmes,
Tes innocentes mains auront séché ses larmes.
Oui, ton aspect lui seul console mes douleurs :
Viens, oh! viens dans mes bras.

(Il la serre tendrement dans ses bras.)

SCÈNE VI.

ODÉIDE, SALÉMA, FARHAN, ABUFAR.

ABUFAR, sans être aperçu, regardant Farhan, lorsqu'il presse tendrement sa sœur contre son sein.

Que vois-je, ô ciel!

FARHAN.

Je meurs.

(à ses sœurs.)

Oui, c'est lui; cachez-moi. Dieu, quelle est sa colère!
Mes sœurs! mes sœurs!

ODÉIDE ; elle disparaît avec Saléma.

Sortons.

FARHAN.

Où fuirai-je?

SCÈNE VII.

FARHAN, ABUFAR.

FARHAN.

Mon père...

ABUFAR.

Moi! je n'ai point de fils. Je me souviens qu'un jour
J'en crus posséder un bien cher à mon amour.
On le nommait Farhan. J'élevai sa jeunesse;
J'avais fondé sur lui l'espoir de ma vieillesse;
Mais j'ignore en quels lieux il a porté ses pas.

FARHAN.

S'il était devant vous?

ABUFAR.

Je ne l'aperçois pas.
Mais le nouvel objet qui frappe ici ma vue
M'a saisi tout à coup d'une horreur imprévue.
En cherchant dans ton cœur, me dirais-tu pourquoi,
Quand j'observe ton front, je frémis malgré moi?
N'est-ce pas (ton maintien, ton œil, tout m'en assure)
Que l'aspect d'un ingrat fait souffrir la nature?
Ton père, réponds-moi, lorsque tu l'as quitté,

T'accablait-il du poids de son autorité ?
Était-il un tyran ? fuyais-tu ses caprices,
L'excès de sa rigueur, l'exemple de ses vices ?
Mais s'il sentait pour toi ce vif et tendre amour
Que tu devais, ingrat, si mal payer un jour,
Comment à ses regards oses-tu reparaître ?
Non, ce n'est point ici que le ciel t'a fait naître.
Va revoir ces climats, ces palais enchantés,
Où règnent les tyrans, l'or et les voluptés ;
Où le mépris des mœurs, où d'horribles maximes
Ont de leurs traits hideux dépouillé tous les crimes.
Que t'ont fait nos déserts ? De quel front reviens-tu
Y mêler l'air du crime à l'air de la vertu ?
Ne t'ai-je pas surpris parlant avec mes filles ?
Il faut dès ce moment avertir les familles,
Leur annoncer... Que dis-je ! il n'en est pas besoin,
Et je me dois ici charger d'un autre soin.
Va-t'en, fuis ; pour te voir mon horreur est trop forte :
Va-t'en chez des méchants ; où tu voudras, n'importe.
Ce même sol tous deux ne peut plus nous souffrir.
Va, fuis, sors de ma tente, ou je vais en sortir.

FARHAN.

J'obéis, il le faut, à la voix paternelle,
Sans doute avec douleur, mais sans me plaindre d'elle.
Le voyageur pourtant, le mortel égaré,
Consumé par la faim, par la soif dévoré,
En tout temps trouve ici la tente de mon père,
Le pain qui le nourrit, l'eau qui le désaltère,

Dans la main d'Abufar le gage de sa foi;
Mais sa tente et son cœur se sont fermés pour moi.
Pour moi dans l'univers il n'est plus qu'un asile.
Je m'en vais donc goûter enfin, calme et tranquille,
Cette hospitalité, ce doux et long repos
Qu'un malheureux du moins trouve au fond des tombeaux.
J'approcherai sans peur du juge incorruptible,
Qui lit seul dans les cœurs, et n'est pas inflexible.
Peut-être à mes raisons, s'il m'avait entendu,
Le sévère Abufar se serait-il rendu.
Je perdrai peu de chose en perdant la lumière;
Mais j'emporte au tombeau la haine de mon père:
Voilà le dernier coup pour ce cœur abattu.
Adieu, je vais mourir.

ABUFAR.

Hé bien! que diras-tu?

FARHAN.

Je dis que le destin, que le ciel dans mon ame
Versa de nos climats et l'ardeur et la flamme;
Qu'un besoin fatigant, un désir furieux,
De sortir de moi-même et de voir d'autres cieux,
Un de ces mouvemens qui commandent en maître,
Que l'instinct nous inspire, ou la raison peut-être,
M'ont emporté partout dans ces champs fécondés
Par les trésors du Nil dont il sont inondés,
Sous ces affreux rochers battus par la tempête,
Où ce fleuve s'enfonce et cache encor sa tête.
J'ai couru les déserts et le palais des rois,

Observé chaque peuple, et leur culte, et leurs lois,
Leurs trésors, leurs soldats, leurs mœurs, les origines;
Visité des tombeaux, des temples, des ruines;
Quelquefois sur l'Atlas médité près des cieux
L'éternité du temps, l'immensité des lieux.
C'est là que, m'emparant de la nature entière...

ABUFAR.

Et tu n'avais donc pas de famille et de père?
Tu n'as donc rien aimé? Qui dans ton cœur, hélas!
Porta cette fureur que je ne conçois pas?
Le bonheur est le but où tout mortel aspire,
Et le chemin des mœurs peut seul nous y conduire.
Mais ce but, ce bonheur, où donc le cherchais-tu?
Faut-il aller si loin pour trouver la vertu?
Hé quoi! n'avais-tu pas, dès ta plus tendre enfance,
Goûté de nos travaux le charme et l'innocence,
Cette paix des déserts, ces doux, ces nobles soins
Qui parmi nous du pauvre ont prévu les besoins?
N'avais-tu pas connu nos heureuses familles,
Vu nos chastes hymens, la pudeur de nos filles,
Tes sœurs dont le soupçon n'oserait approcher?
Au bout de l'univers qu'allais-tu donc chercher?
Des lois? grace à nos mœurs nous n'en avons aucune.
Des trésors? nos troupeaux font seuls notre fortune.
Des tombeaux? c'est ici que dorment nos aïeux.
Des temples? vois la terre, et regarde les cieux.
Tout ici, mon enfant, sous une image pure,
Offre à nos yeux charmés l'auteur de la nature:

Partout dans ses bienfaits nous voyons son amour,
Sa grandeur resplendit dans le flambeau du jour.
La nuit, quand nous levons nos mains vers les étoiles,
Dieu n'est-il pas présent sous ces augustes voiles,
Dirigeant d'un coup d'œil le cours silencieux
De ces globes brillans dispersés dans les cieux?
Cet air, ce sol natal, cette douce patrie,
N'a donc rien dit, hélas! à ton ame attendrie?
Rien donc auprès de nous n'a pu te retenir?
Avais-tu donc sitôt perdu le souvenir
De Ténaïm, l'appui de ton âge timide,
De ta sœur Saléma, de ta sœur Odéide,
De moi? car à mon tour je puis être compté?
Ton cœur, en me quittant, n'a donc point palpité?
Non, je ne croirai point que mon fils inflexible
Sous des dehors heureux cache un cœur insensible;
Mon fils n'est point barbare, il n'est point échappé
Aux premiers mouvemens dont tout homme est frappé.
Il faut de toi, mon fils, il faut que je m'assure,
Qu'un hymen vertueux t'enchaîne à la nature.

FARHAN.

Quoi! l'hymen...

ABUFAR.

J'ai vieilli, je sais ce que je veux:
Ton âge est imprudent, terrible, impétueux:
J'ai connu ses périls. Ce nœud si nécessaire,
Si pur, si doux, l'hymen pourrait-il te déplaire?
Regarde autour de nous. Ah! lorsqu'en ces déserts

Nos sables agités ont obscurci les airs;
Quand le soleil pâlit, quand les vents homicides
Élèvent jusqu'au ciel des montagnes arides,
Et font voler au loin ces nuages brûlans
Sur les pas égarés des voyageurs tremblans,
Le chameau mieux instruit, courbé sous la tempête,
Dans le sable du moins ensevelit sa tête;
Sans braver le péril, sage et fermant les yeux,
Il trompe par instinct ces vents contagieux.
Trompe aussi ta jeunesse et son intempérie;
Trompe aussi par raison tes sens et leur furie.
N'attends pas, dans ton cœur de mollesse abattu,
Que l'air brûlant du vice ait séché la vertu.
Ah! tremble d'outrager l'implacable nature;
On ne la vit jamais pardonner son injure.
L'hymen, l'hymen peut seul, en engageant ta foi,
T'arracher aux dangers dont je frémis pour toi.
Choisis dans nos tribus une épouse fidèle
Qui fixe ton bonheur et tes vœux auprès d'elle.
Que je puisse jouir de ta félicité,
T'embrasser, me revoir dans ta postérité!
Crois-moi, suis mes conseils. Va, je suis sans colère:
Rends-moi mon fils, Farhan; je t'ai rendu ton père.

FARHAN.

Non, vers l'hymen, jamais rien ne peut m'entraîner;
Rien ne peut m'y contraindre ou m'y déterminer.
Je ne saurais souffrir un lien si funeste.
L'amour, je le combats; l'hymen, je le déteste.

Je soutiendrai mes droits.

ABUFAR.

Tes droits! Et la vertu?

FARHAN.

Je suis, je mourrai libre.

ABUFAR.

Eh! malheureux, l'es-tu?

FARHAN.

Je crois l'être du moins.

ABUFAR.

Ce n'est qu'au vrai courage
A porter du devoir l'honorable esclavage.

FARHAN.

La liberté toujours m'offrira des appas.

ABUFAR.

Où la vertu n'est point, la liberté n'est pas.
Ne te souvient-il plus que quitter sa patrie
Est pour tous nos enfans un crime en Arabie?
La malédiction des pères furieux
S'attache sur leurs pas avec celle des cieux.
Irions-nous oublier aux rives étrangères
La pudeur, le travail, les vertus de nos pères,
Pour rapporter chez nous les vices corrupteurs
De cent peuples nourris dans le mépris des mœurs?
Et voilà tes forfaits. Rebelle à la nature,
Rebelle à ton pays, barbare, ingrat, parjure...

FARHAN.

Barbare! ingrat!

ABUFAR.

Tu l'es. Par les mœurs consacrés,
Ces murs n'avaient point vu d'enfans dénaturés;
Le ciel jusqu'à ce jour n'en avait point fait naître :
Un seul, un seul parut; et mon fils devait l'être!

FARHAN.

Savez-vous, savez-vous pourquoi je vous ai fui?
Je vous quittais alors, je vous quitte aujourd'hui :
Un ascendant fatal, terrible, que j'abhorre,
M'a ramené vers vous, et m'en éloigne encore.
Adieu.

ABUFAR.

Tu resteras.

FARHAN.

Non.

ABUFAR.

Je t'en fais la loi.

FARHAN.

Non.

ABUFAR.

J'aurai les moyens de m'assurer de toi.

FARHAN.

C'est la fuite, la fuite, ou la mort que j'espère.
Adieu.

(Il va pour s'échapper.)

ABUFAR, courant à lui, le saisissant et le serrant sur son sein.

Tu resteras dans les bras de ton père;

Oui, dans mes bras, cruel! tu n'en sortiras plus :
Tu ferais, pour me fuir, des efforts superflus.

FARHAN, étonné, hors de lui.

Qui me retient?

ABUFAR.

C'est moi. Ta résistance est vaine;
Mon cœur presse ton cœur, mes bras forment ta chaîne,
Voilà le seul lien qui t'arrête avec nous.
Veux-tu partir, Farhan?

FARHAN.

Je mourrai près de vous.

ABUFAR.

Va, tout est oublié. Séchons tous deux nos larmes.
Si le joug de l'hymen a pour toi peu de charmes,
Diffère, j'y consens, mon fils, à t'en charger;
Peut-être ce dégoût n'est-il que passager :
Mais calme auprès de moi cette fougue orageuse
D'une ame trop ardente et trop impétueuse.
Reste avec Ténaïm, près de moi, de tes sœurs,
Qui t'ont, même en ce jour, servi de défenseurs.
Nous perdons Pharasmin : tu l'estimes, je l'aime;
Je viens de l'affranchir, de le rendre à lui-même :
Mais c'est avec douleur que je le vois partir,
Et parmi nous peut-être on peut le retenir.

FARHAN.

Comment? sous quel prétexte?

ABUFAR.

A lui, par l'hyménée,

Si l'une de tes sœurs joignait sa destinée ?

FARHAN.

Laquelle?

ABUFAR.

Saléma.

FARHAN.

Saléma ! vous comptez
Qu'à cet hymen déja ses désirs sont portés ?

ABUFAR.

Et quel serait l'obstacle à ce nœud que j'espère ?
Son ame est libre encore, et Pharasmin peut plaire :
Leur âge les rapproche ; une douce langueur
De Saléma d'avance a préparé le cœur
A ce charme si pur, à ce bonheur suprême,
Que doit l'épouse aimée au tendre époux qu'elle aime.
Unissons-nous tous deux pour la persuader.
Toi, qui veux son bonheur, tu dois me seconder.
Vante-lui Pharasmin, ses vertus, sa jeunesse :
Dis-lui que cet hymen, consolant ma vieillesse...
Mais j'observe en tes yeux des marques de douleurs :
Tu gémis, je le vois, d'avoir causé mes pleurs :
La source en est tarie. En quittant la lumière,
A tes deux sœurs dans toi je laisse un second père :
C'est mon plus doux espoir, c'est mon dernier plaisir;
Et tu m'ouvres des bras où je pourrai mourir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

FARHAN.

Saléma va venir. Farhan, que vas-tu faire?
Pourras-tu t'acquitter des ordres de ton père?
Quoi! c'est l'hymen, l'hymen qu'il lui faut proposer!
Et c'est moi, Saléma, qui dois t'y disposer!
Que viens-je ici chercher? Quelle est mon espérance?
Qu'ont de commun entre eux le crime et l'innocence?
Serait-il un instinct dont l'horrible pouvoir
Formât l'attrait du crime et l'ennui du devoir?
Quoi! je brûle! et pour qui? pour ma sœur, oui, pour elle!
Je cache, en l'abhorrant, ma flamme criminelle...
Quel est donc, Saléma, ce chagrin si profond
Qui trouble ton esprit, l'accable, le confond?
Mais si le long ennui que ton front fait paraître
Était né de l'amour... Il le cache peut-être.
Qui sait si sa langueur... Non, non, ce Pharasmin
De la Perse jamais ne prendra le chemin.
N'ai-je pas observé ses yeux pleins de tendresse
Dans ceux de Saléma confondre leur tristesse,

La rechercher, la suivre, à regret la quitter?
Saléma le retient, je n'en saurais douter.
J'ai vu dans ses regards, dans son ame inquiète,
Les signes trop certains d'une flamme secrète.
Se pourrait-il... O ciel! je sens que mon courroux...
Est-ce à toi, malheureux! à toi d'être jaloux?
Je ne m'étonne plus si le ciel me déteste,
Si mon père a frémi de mon aspect funeste.
Ciel! venge la nature: arrache-moi le jour
Avant que je déclare un si coupable amour.
Que je crains le moment de nous trouver ensemble!

SCÈNE II.

FARHAN, SALÉMA.

FARHAN, à part.

La voilà: je frémis.

SALÉMA, à part.

Je l'aperçois: je tremble.
Ciel! sous tes feux vengeurs que j'expire soudain,
Plutôt qu'un tel secret s'échappe de mon sein!

FARHAN.

Je vous vois donc... je puis.

SALÉMA.

Farhan, c'est vous, mon frère...
Hé bien... vous l'avez vu?

FARHAN.

Qui donc, ma sœur ?

SALÉMA.

Mon père...

Hélas ! avez-vous pu soutenir son courroux ?

FARHAN.

Ma sœur, je l'ai fléchi.

SALÉMA.

J'avais tremblé pour vous.

Des pères irrités la menace est terrible;
Mais leur cœur, grace au ciel, n'est jamais inflexible.
Quels que soient leurs enfans, leur colère envers eux
Est souvent la douleur de les voir malheureux.

FARHAN.

De quel mortel, ma sœur, le ciel nous a fait naître!
C'est la vertu, je crois, qui vient de m'apparaître.
Quels traits et quels discours! Mais comment l'imiter?

SALÉMA.

Ah ! vous ne voudrez plus, mon frère, le quitter.
Quand vous êtes parti pour ces lointains rivages,
Votre esprit de nos traits emporta les images :
Ces souvenirs pourtant, avec tous leurs appas,
N'ont pas toujours, mon frère, accompagné vos pas.
Mais nous, dans ces déserts, au calme, à la constance,
Au doux recueillement instruits dès notre enfance,
Dans nos cœurs, avec soin, nous gardons imprimés
Les premiers sentimens qui les ont animés.
Leur tendre affection ne meurt point par l'absence;

Elle vit de regrets, de douleur, de silence.
Ils ne vous ont point dit, ces rivages jaloux,
Que nos cœurs vous suivaient, qu'ils volaient près de vous.
Eh! comment de si loin concevoir nos alarmes,
Entendre nos soupirs, se figurer nos larmes?
Vous n'avez pas songé, mon frère, à nos douleurs.

FARHAN.

Hélas! peut-être alors versais-je aussi des pleurs.

SALÉMA.

Tu vois sur ce sommet ces deux palmiers fidèles
Qui confondent entre eux leurs ombres fraternelles.

FARHAN.

Hé bien?

SALÉMA.

C'est à leurs pieds, le jour, le triste jour
Où pour d'autres climats tu quittas ce séjour,
C'est à leurs pieds, Farhan, qu'immobile, interdite,
De mes regards au loin j'accompagnai ta fuite.
Au bout de l'horizon mes désirs et mes yeux
Reculaient, pour te suivre, et la terre et les cieux;
Je volais sur tes pas aux portes de l'aurore.
Je ne te voyais plus, je regardais encore.
Quel fut mon désespoir, quand mon œil égaré
N'apercevant plus rien...

FARHAN.

Qu'as-tu fait?

SALÉMA.

J'ai pleuré.

FARHAN.

Est-il vrai, Saléma? Tu répandis des larmes?
Des pleurs pour moi versés ont pu ternir tes charmes?
Hélas! qu'en cet instant n'étais-je auprès de toi!

SALÉMA.

Hélas! qu'en cet instant vous étiez loin de moi!

FARHAN.

Je te vois donc enfin! Mais que ton front paisible
Nous cache un cœur ardent, pur, fidèle, sensible,
Capable du plus doux, du plus tendre retour!
Quel bonheur l'attendait s'il eût connu l'amour!
Mais dis: dans nos tribus tes yeux ont pu, sans crime,
Distinguer quelqu'objet digne de ton estime,
Quelque fils de nos chefs...

SALÉMA.

Aucun.

FARHAN.

Quelque étranger...
Soit Mède, soit Persan...

SALÉMA.

Aucun.

FARHAN.

Pour t'engager
Sous les lois de l'hymen, si les vœux de mon père
M'avaient prescrit...

SALÉMA.

Grand Dieu! N'achève pas, mon frère.

FARHAN.

(à part.) (haut.)
Je respire, ô bonheur! Jamais donc, je le voi,
Les flambeaux de l'hymen ne brilleront pour toi?

SALÉMA.

Jamais. Mais vous, Farhan, dans votre longue absence,
(Si pourtant j'ose entrer dans cette confidence)
Vous n'avez pas senti votre cœur arrêté
Par un charme plus doux que votre liberté?

FARHAN.

J'en atteste ce jour, qui pour moi luit encore,
Qu'à l'instant sous tes yeux, le trépas me dévore,
Si l'amour ou l'hymen, quels que soient ses attraits,
Par le moindre serment peut m'enchaîner jamais!

SALÉMA.

Mon frère, je vous crois...D'où naisssent tes alarmes?
Pourquoi fixer sur moi tes yeux remplis de larmes?

FARHAN.

Ah, Saléma!

SALÉMA.

Farhan!

FARHAN; il la serre sur son sein.

Viens dans mes bras, je meurs.
Comme ton cœur gémit!

SALÉMA.

Il s'est rempli de pleurs;
Je crains de le presser.

FARHAN.

Ma sœur !

SALÉMA.

Que veux-tu dire ?

Ah ! parle.

FARHAN.

Écoute.

SALÉMA.

Hé bien ?

FARHAN.

Je me tais, et j'expire.

SALÉMA.

Ah ! quels que soient tes maux, c'est trop être abattu.
Du courageux Farhan où donc est la vertu ?
Que ta sœur te console. Eh ! quels noms sur la terre
Sont plus doux que ces noms et de sœur et de frère ?
Qui nous empêchera, dans nos tendres discours
D'épancher nos douleurs, de nous voir tous les jours ?
La nuit de tes chagrins deviendra moins profonde ;
Heureux dans ces déserts, oubliés, loin du monde,
Nous dirons : « Pour s'aimer, le ciel y renferma
« Saléma pour Farhan, Farhan pour Saléma. »
Allons, n'attendons pas qu'une langueur obscure
De nos cœurs accablés ait éteint la nature...

FARHAN.

Hé bien ! j'en vais sentir le charme et la douceur.
Je cède à Saléma, j'obéis à ma sœur.
C'est ma sœur qui le veut, c'est l'amour qui me guide,

L'amour, le tendre amour que j'ai... pour Odéide,
Pour mon père, pour toi, pour Ténaïm. Je sens
Que déja ce bonheur a ravi tous mes sens...

SALÉMA.

Et moi, je goûterai sous les yeux de mon père
Ce plaisir si touchant de consoler un frère.

FARHAN.

Je vois mon père, ô ciel! Sortons de ce côté.
(à part avec joie.)
Allons, je n'ai rien dit.

SALÉMA, à part, avec joie.

Mon secret m'est resté.

SCÈNE III.

SALÉMA, ABUFAR; UN ARABE.

ABUFAR.

Farhan t'a-t-il parlé?

SALÉMA.

De quoi?

ABUFAR.

De mon envie
De fixer Pharasmin au sein de ma patrie,
Et d'obtenir de lui, par un hymen heureux,
Les soins d'un ami tendre et d'un fils généreux.

SALÉMA.

Il ne m'en a rien dit. Mais ce projet d'un père

N'a rien pour vos enfans qui puisse leur déplaire.
Le bonheur qu'en ces lieux nous goûtons près de vous
Va s'augmenter encor par des liens si doux.
Puisque pour Pharasmin votre choix se décide,
Vous comblerez ses vœux, car il aime Odéide.

ABUFAR, avec étonnement.

Il aime Odéide !

SALÉMA.

Oui.

ABUFAR.

Quel bonheur !

SALÉMA.

Je le croi.
Je vis près de ma sœur : sans lui manquer de foi,
Je puis vous assurer que son penchant d'avance
Prêtera quelque charme à son obéissance.
Cet hymen peut ainsi s'accomplir dans ce jour.

ABUFAR.

Et le ciel par mes mains bénira leur amour.
Que l'on cherche mon fils, Pharasmin, Odéide.
(L'Arabe sort.)
Oh! du ciel à mes vœux si la bonté préside,
Je vais donc, au déclin de mes jours pâlissans,
Du bonheur de ma race entourer mes vieux ans !

SCÈNE IV.

SALÉMA, ABUFAR, TÉNAIM, ODÉIDE, PHARASMIN, FARHAN.

ABUFAR, à Pharasmin.

Tu ne l'ignores pas, je t'estime, je t'aime,
Et tu peux désormais disposer de toi-même.
De vivre auprès de moi ton cœur est-il jaloux?
Réponds; veux-tu partir, ou rester près de nous?
Tu n'as qu'à dire un mot.

PHARASMIN.

Je reste.

(Il tend la main à Abufar, et Abufar la lui touche.)

FARHAN.

Ciel! qu'entends-je!
D'où peut naître pour lui cette faveur étrange?
Un Persan, un Persan!

ABUFAR.

N'a-t-il pas adopté
Nos climats, et nos mœurs, et notre liberté?

FARHAN.

Qui? lui!

PHARASMIN.

J'eus le besoin d'avoir une patrie;
Tu la reçus du ciel, je me la suis choisie.

ABUFAR.

Sur lui lorsque tantôt je t'ai dit mes desseins,

Tu n'as pas témoigné ces injustes dédains.

FARHAN.

Hé bien! je dévorais une haine funeste.
Malheur à l'ennemi que ma rage déteste!

ABUFAR.

Songe que dès l'instant qu'il a touché ma main
Il est pour nous un frère, et non plus Pharasmin.

FARHAN.

Il ne vous reste plus qu'à l'accepter pour gendre.

ABUFAR.

S'il désirait ce nom; s'il cherchait à me rendre
Le respect et les soins d'un fils respectueux;
Si, brûlant en secret d'un amour vertueux...

FARHAN.

Je ne souffrirai point qu'un étranger s'allie
A ce sang généreux qui m'a donné la vie,
A ce sang de ma race, à ce sang de ma sœur,
Ce sang qui la fit naître et qui coule en son cœur.
J'ai droit de soutenir l'honneur de ma famille.
D'Abufar, en un mot, tu n'auras point la fille.

ABUFAR.

De quel front sous tes lois me croyant enchaîner...

FARHAN.

Avant de l'obtenir, il doit m'exterminer.

ABUFAR.

Moi seul je peux ici disposer de ma fille;
Moi seul je parle en maître au sein de ma famille.

(à Pharasmin.)
Ton secret m'est connu : je te donne en ce jour,
Avec le nom de fils, l'objet de ton amour.

FARHAN, tirant son sabre.

Ah ! plutôt dans son sang que ce fer se rougisse !

ABUFAR.

Arrête, malheureux !

FARHAN.

Qu'il meure, qu'il périsse.
Défends, défends tes jours.

PHARASMIN, tirant son épée.

Hé bien ! dans mon courroux...
(il remet son épée à Abufar.)
C'est le sang d'Abufar que je respecte en vous.

FARHAN.

Va, de ce vain respect ma fureur te dégage.
Quoi ! je verrais ma sœur en proie à cet outrage !
Ne crois pas m'échapper par ce lâche détour.
Viens mourir de ma main, ou m'arracher le jour.
O mes sœurs... Odéide, ayez pitié d'un frère ;
Point d'hymen, ou mon sang... Mais que dis-je ? ô mon père !
Me taire, m'abhorrer, vous fuir, voilà mon sort ;
Voilà mon seul espoir ; je vais chercher la mort.

SCÈNE V.

SALÉMA, ABUFAR, TÉNAIM, ODÉIDE, PHARASMIN, FARHAN, SOBED, KÉBIR; PLUSIEURS JEUNES ARABES attachés à la famille d'Abufar, qui le suivent.)

ABUFAR, à Sobed et Kébir, et aux jeunes Arabes de leur suite.

Sobed, Kébir, amis, qu'une garde sévère
M'assure de Farhan. Allez, servez un père.
(à part.)
Quels soupçons! Ah! d'horreur mes sens sont pénétrés!
(Sobed et Kébir, et les jeunes Arabes emmènent Farhan.)
Se peut-il...
(à ses filles et à sa sœur.)
Laissez-moi; Pharasmin, demeurez.

SCÈNE VI.

ABUFAR, PHARASMIN.

ABUFAR.

As-tu vu, mon ami, son crime et mon outrage,
L'excès, l'horrible excès de son aveugle rage?

PHARASMIN.

Cet excès dans Farhan ne m'a point étonné.
Sa haine est un malheur qui m'était destiné:
J'en ai vu dès long-temps les signes manifestes;

Elle éclatait partout, dans ses yeux, dans ses gestes;
Elle a dû s'exhaler par un transport soudain,
Surtout quand vos bontés honoraient Pharasmin.

ABUFAR.

Mais pourquoi ce transport a-t-il saisi son ame,
Lorsqu'accueillant tes feux, lorsqu'approuvant ta flamme,
De l'une de ses sœurs je t'ai promis la foi?

PHARASMIN.

C'est un Persan captif qu'il voit toujours en moi.
Arabe du désert, libre et fier de sa race,
Aspirer à sa sœur lui paraît une audace.
Il pense que sa sœur ne se peut allier
Qu'avec l'Arabe seul dans l'univers entier :
Né superbe et bouillant...

ABUFAR.

Toujours, quand je l'accuse,
Ta générosité me présente une excuse.
Cependant je suis père, et je dois le premier
Chercher à le défendre, à le justifier.
Mais j'interprète mal cette horrible furie.
Je crois...

PHARASMIN.

Que pensez-vous?

ABUFAR.

O crime! ô flamme impie!
Tout s'explique à mes yeux; voilà, voilà pourquoi
Ce monstre si long-temps s'est éloigné de moi.
J'ai découvert enfin le secret du perfide.

L'exécrable Farhan brûle pour Odéide.

PHARASMIN.

Odéide!

ABUFAR.

Oui, lui-même; oui, son infame ardeur
Dans son éclat naissant dévorait la pudeur.
Je l'ai vu, je l'ai vu d'une main frémissante
Presser entre ses bras une sœur innocente :
Il ne saurait souffrir que, t'assurant sa foi,
Je prépare un hymen entre Odéide et toi.
Il nourrit, il nourrit cette ardeur criminelle,
Ce détestable feu qui l'embrasa pour elle.
Je sens frémir mon cœur, se troubler ma raison.
L'inceste...

PHARASMIN.

Hé bien! l'inceste...

ABUFAR.

Il est dans ma maison.
Crois-moi, jeune Persan, cherche une autre famille,
Un père plus heureux qui te donne sa fille.

PHARASMIN.

Je perdrais Odéide, Odéide! et pourquoi?

ABUFAR.

Ma race maintenant n'est plus digne de toi.

PHARASMIN.

Je pourrais vous quitter!

ABUFAR.

Telle est mon infortune!

O douleur! ô regret! ô vieillesse importune!
Au lieu d'un fils soumis, et tendre, et vertueux,
J'ai donc fait naître un monstre, un vil incestueux!
Et son opprobre, ô ciel! deviendrait mon partage!
Je m'instruirais si tard à dévorer l'outrage!
Nos antiques tribus verraient dorénavant
Abufar avili dans Abufar vivant;
Et ces cheveux sans tache aux yeux de ma patrie
Se montrer sur ma tête avec ignominie!
Malheureux, dont le crime a produit mon affront,
Quand tu ne rougis plus, viens voir rougir mon front!

PHARASMIN.

Juste ciel! vous pleurez!

ABUFAR.

Où vois-tu donc mes larmes?
Mon courroux contre lui va me donner des armes.
Oui, je jure, soleil, par ton sacré flambeau,
Témoin dans nos climats de ce forfait nouveau;
Je jure que mon bras, que ma juste furie
Vengeant le ciel, les mœurs, ma race, ma patrie,
Pour épurer les airs, et cet éclat du jour
Qu'un monstre a trop souillé par son profane amour,
Dans les flots de son sang, l'horreur de la nature,
Étoufferont ses feux, laveront mon injure,
Et priveront bientôt de ton aspect sacré
Le fils, l'indigne fils qui m'a déshonoré!

PHARASMIN.

Je tombe à vos genoux.

ABUFAR.

Voudrais-tu le défendre?

PHARASMIN.

Ne précipitez rien; daignez au moins m'entendre.
Vous vous repentiriez bientôt de son trépas.

ABUFAR.

Un monstre! un criminel!

PHARASMIN.

Non, non, il ne l'est pas.
Croyez-moi, j'en réponds. J'ose excuser sa flamme,
L'amour innocemment est entré dans son ame.
Comment fuir, en effet, vers le piége entraîné,
Le plus doux des périls qu'on n'a point soupçonné?
Nourri près d'Odéide, il aura, sans alarmes,
Laissé son jeune cœur se tourner vers ses charmes;
Il aura cru la voir, sensible impunément,
Avec les yeux d'un frère, et non pas d'un amant.
Il n'aura pas prévu qu'une amitié si pure
Lui cachait un penchant proscrit par la nature;
Qu'il connaîtrait un jour, mais trop tard éclairé,
De quel poison fatal il s'était enivré.
Oui, souvent ces déserts, dans leur vaste silence,
Auront de ses remords reçu la confidence.
Son amour vit encor dans son cœur combattu;
Mais il gémit du moins dompté par la vertu.
Moi, plus heureux que lui, plein d'une douce attente,
Je n'ai point rencontré ma sœur dans une amante;
Et le destin pour moi, dans ce nouveau séjour,

N'avait point séparé l'innocence et l'amour,
Plaignez, plaignez plutôt sa flamme involontaire,
Les efforts qu'il a faits, les efforts qu'il doit faire.
L'amour le poursuivait; il l'a craint, il l'a fui.
Le bonheur est pour moi, mais la gloire est pour lui.

ABUFAR.

Non, tu ne vaincras point le courroux qui m'anime.
J'ai lu dans tous ses traits la preuve de son crime;
Vois comme dans ton sang il voulait se plonger!
Il bravait mon pouvoir, il m'osait outrager;
Il suspend ton hymen, ton bonheur qu'il abhorre.

PHARASMIN.

Je l'attendis long-temps, je veux l'attendre encore.
J'étais, je suis encore heureux de vous servir,
Et d'aimer Odéide, et de vous obéir.
Pour murmurer jamais ma tendresse est trop forte.
Je reprendrai mes fers, dix ans, vingt ans, n'importe;
L'amour embellit tout, le présent, l'avenir.
L'on possède déja ce qu'on croit obtenir.
Mais rendez-nous Farhan; oui, bientôt, je l'espère,
Son respect, ses remords vont désarmer son père.
Des cœurs tels que le sien les combats sont affreux;
Mais leurs efforts sont grands, sont prompts, sont généreux.
Farhan est votre fils: non, jamais, quoi qu'il fasse,
Il ne démentira son sang ni votre race:
Non, je ne croirai point que le ciel en courroux
Laisse flétrir un sang transmis pur jusqu'à vous.
Vous l'avez dit cent fois à moi-même, à vos filles:

Les bonnes actions protégent les familles.
Dans des besoins cruels, et pauvre, et généreux,
Vous réserviez toujours la part du malheureux.
Le bien qu'on croit caché sort de la nuit obscure,
Et le ciel tôt ou tard le paie avec usure.

ABUFAR.

Tu connais mal mon fils.

PHARASMIN.

Vous l'accusez en vain.
Le repentir, le calme est déja dans son sein :
Farhan n'est point coupable, inhumain, ni perfide.

ABUFAR.

Tu le crois, Pharasmin?

PHARASMIN.

Entendez Odéide;
Entendez Ténaïm. Venez, je suis vos pas.
Vous lui rendrez son père, ou je meurs dans vos bras.

(Ils sortent ensemble.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ABUFAR, TÉNAIM.

ABUFAR.

J'ai suivi vos conseils; il fallait vous complaire:
Ils sont libres tous deux. Mais d'un fils téméraire
Répondez-vous, ma sœur ?

TÉNAÏM.

Votre fils arrêté
Aurait perdu la vie avec la liberté.
Terrible, et l'œil farouche, en sa fureur extrême
J'ai tremblé que sa main n'attentât sur lui-même.
Mais de sa garde à peine il s'est vu délivré,
Que sans bruit sous sa tente il est soudain rentré.
Dans ses sombres regards, surtout dans son silence,
De ses sourdes douleurs j'ai vu la violence.
De son calme orageux rien ne peut le tirer,
Et même sa raison m'a paru s'altérer.

ABUFAR.

Et quels témoins plus sûrs demandez-vous encore
De l'exécrable feu dont l'horreur le dévore ?

C'est ainsi que le crime, à lui-même odieux,
Jusque dans son repos se trahit à nos yeux.

TÉNAÏM.

Non, mon frère, jamais Farhan n'a dans son ame
Senti pour Odéide une coupable flamme.
Elle le justifie; et si de Pharasmin
Pour sa sœur il rejette et l'amour et la main,
Ce n'est point qu'à nos vœux sa passion s'oppose:
C'est la haine, l'orgueil qui seul en est la cause.
Oui, l'orgueil seul, mon frère, a produit sa fureur.
La raison et le temps détruiront son erreur.
Odéide vous peut prouver son innocence.

ABUFAR.

Je veux que Pharasmin lui parle en ma présence.
Oh! si j'ai, dans leurs mœurs imitant mes aïeux,
Peut-être mérité quelque grace à tes yeux,
O ciel! fais qu'il soit pur d'un amour que j'abhorre!
Rends-moi le doux plaisir de l'estimer encore!
Que je puisse bientôt, le serrant sur mon cœur,
Par des pleurs d'alégresse abjurer ma fureur!

(Il sort.)

SCÈNE II.

TÉNAIM.

Oui, bientôt Odéide, en défendant son frère,
Saura le disculper dans l'esprit de son père:
Il verra son erreur.

SCÈNE III.

TÉNAIM, PHARASMIN.

TÉNAÏM.

C'est vous, cher Pharasmin?
Ah! rendez grace au ciel qui vous a fait humain!
Votre amour fut constant, pur, patient, timide:
L'amour va tout payer par l'hymen d'Odéide.
Farhan s'est apaisé. Puisse enfin son courroux
Ne pas jeter encor la terreur parmi nous!

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

PHARASMIN.

Oui, Farhan nourrissait une haine cachée,
Sur moi depuis long-temps en secret attachée:
Mais je n'ai pas prévu qu'un jour, dans sa fureur,
Il dût en s'oubliant me marquer tant d'horreur.
Hé quoi! ce n'est donc pas Saléma qui l'enflamme?
Odéide est l'objet qui captive son ame!
Je m'étais donc mépris! C'est dans Farhan, ô cieux!
Que vous deviez m'offrir un rival odieux!
Je ne m'étonne plus de sa rage homicide:
Je conçois cependant ses feux pour Odéide.
Plein d'un amour fatal, long-temps dissimulé,

Pour sa sœur quelquefois plus d'un frère a brûlé.
Farhan, qu'à tous les deux ton ardeur est contraire!
Pourquoi ne puis-je pas te chérir comme un frère?
Tu me hais; je te plains. Hélas! dans ma pitié,
Je fais du moins pour toi les vœux de l'amitié.

SCÈNE V.

PHARASMIN, FARHAN.

FARHAN, avec un grand calme.

Ah! c'est toi, Pharasmin! Mon père sans alarmes
Avec la liberté m'a fait rendre mes armes.
Plus calme maintenant, je confesse entre nous
Que tantôt j'ai trop cru mon aveugle courroux.
Hélas! pour mon malheur le ciel me fit extrême;
Il est de ces momens où l'on n'est plus soi-même:
Devant mes propres yeux je suis humilié.
J'eus tort: pardonne-moi.

PHARASMIN.

Va, tout est oublié.
Ta main, Farhan!

FARHAN.

Ami, ta flamme est légitime.
Ma sœur peut te chérir, tu peux l'aimer sans crime;
Et mon père, crois-moi, s'il écoute mes vœux,
Ne retardera pas le bonheur de vos feux.

PHARASMIN.

Pour son gendre Abufar voudra me reconnaître!

FARHAN.

Tu deviendras son fils... son fils... le seul peut-être...
Adieu, cher Pharasmin.

PHARASMIN.

Où vas-tu donc, Farhan?

FARHAN.

Retrouver près d'ici mon coursier qui m'attend,
Cet ami généreux qui va, loin de ta vue,
Prêter tous ses secours à ma fuite imprévue,
Sans appareil, sans bruit, plus prompt que les éclairs,
M'emporter pour jamais au fond de nos déserts!
Il est certains momens à saisir dans la vie.
A mes vœux pour jamais je sais qu'elle est ravie,
Je ne la verrai plus. Oh! non; jamais ces lieux
Ne m'offriront sa grace, et ses traits, et ses yeux;
Non, jamais: c'en est fait.

PHARASMIN, à part.

Dieu! quelle horrible flamme!
Quoi! sa sœur!

FARHAN.

Que dis-tu?

PHARASMIN.

Le trouble est dans ton ame.
Tu parais méditer quelque projet affreux?

FARHAN.

Je n'ai plus qu'un moment pour être vertueux.

Ce coursier...il est prêt...ma sœur...Tous deux peut-être
Dans un instant... un seul, nous pouvons disparaître.

PHARASMIN.

Avec qui? Quelle horreur!

FARHAN, *égaré, à part.*

Oh! non; je n'ai rien dit.
Une idée a pourtant occupé mon esprit.
(*haut.*)
Dis-moi donc...que voulais-je? Ah! dans mon trouble
Je veux...je crains...j'ai froid. [extrême,

PHARASMIN.

Rentre, hélas! dans toi-même.

FARHAN.

Je me sens affaissé. N'es-tu pas averti
D'un changement dans l'air?

PHARASMIN.

Non.

FARHAN.

Tu n'as pas senti
De ces vents du désert la dévorante haleine?
Mon ami, mon cœur souffre, et je respire à peine.
(*très vivement, après un silence.*)
Je veux la voir.

PHARASMIN.

(*à part, avec douleur.*)
Qui donc? C'est Odéide: ô cieux!
(*haut.*)
Qui donc?

FARHAN.

Je veux la voir, et mourir à ses yeux.

PHARASMIN.

Tu ne la verras pas.

FARHAN.

Quelle ame assez hardie
Pourrait m'en empêcher?

PHARASMIN.

Moi, moi.

FARHAN.

Je t'en défie...
Mon bras...

PHARASMIN, l'arrêtant sans violence et avec amitié.

Ton bras, Farhan, ne peut rien contre moi.

FARHAN.

Est-il possible? ô ciel! il s'est levé sur toi!

PHARASMIN.

Farhan, dans ton état, quand mon ami m'offense,
Je crois qu'il est absent, et n'en prends point vengeance.

FARHAN.

Tu ne méprises pas un si lâche ennemi?

PHARASMIN.

J'embrasse, en le plaignant, mon frère et mon ami.
Allons, reprends tes sens; sois homme, allons.

FARHAN.

Écoute:
Mon amour me consume; il est affreux, sans doute.
Je l'étouffe, il renaît: il cède, il est vainqueur.

Quels feux! Ah, Pharasmin! mets ta main sur mon cœur.
La pointe du rocher que le soleil dévore
De ce cœur embrasé n'approche point encore.
Ah, Saléma!

PHARASMIN, à part, avec joie et surprise.

C'est elle!

FARHAN.

Ah! mon ami, je meurs!
Je ne la verrai plus. Tu vois mes feux, mes pleurs,
Mon trouble, mon tourment. Mais malgré leur atteinte,
Ma raison, grace au ciel, ne s'est jamais éteinte.
Oui, je peux l'attester; oui, jusques à ce jour,
J'ai haï, détesté mon exécrable amour.
Le ciel, le ciel m'entend; je ne suis point coupable:
Non, je ne le suis point. Ce juge redoutable,
Ce rempart si sacré, je ne l'ai point franchi.
Ma volonté du moins n'a pas encor fléchi.
Mais, hélas! ma vertu peut bientôt disparaître;
Il ne faut qu'un instant, un seul instant peut-être.
Je te conjure, ami...

PHARASMIN.

Parle, parle: de quoi?

FARHAN.

D'être homme, d'être humain, de t'emparer de moi,
De ne point me quitter: je suis près de l'abyme.
Si j'allais l'enlever, me souiller par un crime!
Mon ami, tu m'entends? Tiens, brave ma fureur,
Accable-moi de fers, ou me perce le cœur;

Poignarde-moi plutôt.

PHARASMIN.

Ciel !

FARHAN.

Mon ami, mon frère,
Ne me perds pas des yeux; sois mon guide sévère,
Mon témoin, mon garant.

PHARASMIN.

Je le suis.

FARHAN.

Entends-tu?
Te voilà maintenant chargé de ma vertu.
Je ne suis plus à moi : grace au ciel, je respire.
Ma raison sur mes sens a repris son empire;
Et je t'assure même, en des momens si doux,
Que de toi, Pharasmin, je ne suis plus jaloux.
Puisses-tu, vers l'hymen, en entraînant son ame,
Engager Saléma de répondre à ta flamme!

PHARASMIN.

Saléma... De sa sœur je recherche la main.

FARHAN.

Quoi! sa sœur? Odéide?

PHARASMIN.

Oui, sa sœur.

FARHAN.

Pharasmin!
Tu ne me trompes pas?

PHARASMIN.

Non, non, c'est elle-même.

FARHAN, après un long silence.

Quelle était mon erreur!

PHARASMIN.

Depuis long-temps je l'aime.

FARHAN.

Et tu peux l'épouser : rends grace à ton destin.
Moi, je cède à mon sort. Adieu, cher Pharasmin.
Que l'amour le plus doux, l'amour pur et timide,
Charme à jamais ton cœur et le cœur d'Odéide.
Vivez long-temps heureux dans ces déserts sacrés,
De vous-mêmes connus, et du monde ignorés!
De ton bonheur du moins j'emporterai l'image.
A ta vertu, bien tard, hélas! je rends hommage;
Mais, Pharasmin, pardonne à la fatalité
De ce cruel amour dont je fus tourmenté.
Quand je n'y serai plus, ami, sous cette tente
Prends pitié d'Abufar, de Saléma mourante.
Qu'elle ignore à jamais qu'un frère malheureux
Puisa dans ses regards ces détestables feux.
C'est l'amour qui t'a fait adopter l'Arabie.
Honore par tes mœurs ma race et ma patrie.
Et moi, loin de ces lieux, je vais dans les combats,
Non chercher des lauriers, mais chercher le trépas.
Je ne cours qu'à la mort, et non pas à la gloire.
Cher Pharasmin, adieu; ne hais pas ma mémoire.
Souviens-toi de Farhan, lon -temps ton ennemi,

Mais qui connut ton ame, et qui meurt ton ami.
Je pars en l'adorant, pur et digne encor d'elle.

SCÈNE VI.

PHARASMIN, FARHAN, KÉBIR.

KÉBIR.

Pharasmin, sous sa tente Abufar vous appelle.
Il écoute Odéide, il écoute sa sœur.
Il voudrait vous parler.

PHARASMIN.

(à part.)
Je te suis. Quel bonheur!
(à Farhan.)
Je te laisse un moment. Je vais trouver ton père.
Mais je le sens, ami, ta fuite est nécessaire.
Hélas! c'est le conseil, Farhan, que je te doi.
Il le faut, je le veux: tu m'as donné sur toi
D'un garant, d'un ami, le pouvoir sans mesure:
Garant, je te l'ordonne; ami, je t'en conjure.
Attends moi. Je reviens.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

FARHAN.

Oui, je l'ai résolu.
Le devoir me l'ordonne, et le ciel l'a voulu

Adieu, de Samaël tribu paisible et chère,
Ténaïm, Odéide... adieu, surtout, mon père!
Et toi que j'aime en sœur, que je tremble d'aimer,
Mais que d'un autre nom j'aurais voulu nommer,
Hélas! déja privé de sa fraîcheur première,
Ton front, bientôt flétri, penchera vers la terre.
Il existera donc si loin de nos berceaux
Un intervalle immense entre nos deux tombeaux!
Allons, vainqueur d'un feu que du moins j'ai pu taire,
Souffrant, mais sans remords, j'embrasserai mon père,
Et hâtant aussitôt mon départ imprévu,
Je fuirai, mais si loin...

SCÈNE VIII.

FARHAN, SALÉMA.

SALÉMA.

Quels apprêts! qu'ai-je vu?
Que méditeriez-vous? Répondez-moi, mon frère.
Vous ne nous quittez pas? vous aimez votre père?
Vos sœurs, votre patrie, ont quelque droit sur vous?

FARHAN.

Je sais ce que je dois.

SALÉMA.

Hé quoi! si loin de nous,
Farhan, mon cher Farhan, voudrais-tu vivre encore?

FARHAN.

Ne m'interroge pas.

SALÉMA.

Où vas-tu ?

FARHAN.

Je l'ignore.

SALÉMA.

Vous allez être encor loin de nous entraîné.

FARHAN.

Mon sort en tous les lieux est d'être infortuné.
O Saléma ! ma sœur !

SALÉMA.

Que ce nom a de charmes !

FARHAN.

Non, tu ne connais pas la source de mes larmes :
Je succombe et je meurs sous l'excès de mes maux.
Ah ! nos pasteurs errans, suivis de leurs troupeaux,
De déserts en déserts parcourent l'Arabie ;
De douleurs en douleurs je traverse la vie.

SALÉMA.

Farhan, mon cher Farhan !

FARHAN.

O que dès mon berceau
N'ai-je suivi ma mère au fond de son tombeau !
Sans doute le destin, car à tout il préside,
Appelle Pharasmin sur les pas d'Odéide ;
Et pourtant d'autres cœurs, trop faits pour se chérir,
Nés sous les mêmes cieux, n'ont jamais pu s'unir.

Oh! si j'avais trouvé, dans l'antique Assyrie,
Dans la féconde Égypte ou la riche Médie,
Quelque objet vertueux qui me dût enflammer,
Qui fût né pour l'amour, et qui craignît d'aimer,
Qui portât dans son sein, modeste et recueillie,
Le doux, l'heureux trésor de la mélancolie,
Ce bonheur douloureux, cette tendre langueur,
L'aliment, le plaisir, et le charme du cœur;
Oh! comme à ses genoux, soumis, tendre et fidèle,
Heureux de ses regards, heureux d'être auprès d'elle,
Oubliant l'univers, et vivant sous sa loi...

SALÉMA.

Mon frère, existe-t-elle?

FARHAN.

Ah, Saléma! c'est toi.

SALÉMA.

Que me dis-tu, Farhan?

FARHAN.

C'est toi. Connais ma flamme,
Mes ardeurs, mes tourmens, les transports de mon ame.
Tu vois dans ces désert l'image de mes feux,
Muets, brûlans, sans borne, et terribles comme eux.
De mon aspect errant j'ai fatigué l'Asie,
Et le Nil, et l'Atlas, et la triple Arabie.
J'aurais voulu, courant, m'élançant loin de toi,
Sortir de cet amour qui fuyait avec moi.
Vains efforts! j'emportais ton image et tes charmes.
J'ai retenu mes cris, j'ai dévoré mes larmes;

Mais pourtant quelquefois, laissant couler mes pleurs,
Les échos étonnés m'ont rendu mes douleurs.
Enfin je suis venu, te cachant ton ouvrage,
Rapporter à tes pieds ma flamme et ton image.
J'ai tout fait pour me vaincre; ici même en ce jour,
J'ai craint de t'avertir de mon fatal amour.
J'enchaînais, mais en vain, cet aveu qui te touche;
Il sortait par mes yeux, il errait sur ma bouche.
Je souffrais, je brûlais, j'adorais tes appas.
Je te parlais d'amour, tu ne m'entendais pas.
Non, tu n'as pas su lire en mon ame éperdue...

SALÉMA.

Et toi-même, à ton tour, ne m'as pas entendue.
Quoi! n'as-tu pas compris, dans tout notre entretien,
Tout l'excès d'un amour qui répondait au tien?
Dans mes regards au moins n'as-tu donc pas su lire?
Mon air, mes yeux, ma voix, tout devait t'en instruire.
Oui, sous ces deux palmiers d'où je t'ai vu partir,
J'allais chercher l'espoir de te voir revenir.
Je regardais au loin, j'interrogeais l'espace,
De tes pas vers mes pas je rappelais la trace.
Je hâtais, je pressais, j'implorais ton retour.
Je t'attendais la nuit, je t'attendais le jour.
Je te disais tout bas : « Oui, ta vie est la mienne;
« Viens me rendre mon ame errante avec la tienne. »
Mes vœux sont exaucés; enfin je te revoi,
Mon cher Farhan, mon frère! O cieux! écrasez-moi!

FARHAN.

Anéantissez-nous! c'est ma sœur!

SALÉMA.

C'est mon frère!
O cieux! cachez ma honte au centre de la terre!
Un moment, malgré moi, mon cœur s'est égaré.

FARHAN.

La vertu, le devoir dans le mien est rentré.

SALÉMA.

Notre crime est horrible.

FARHAN.

Il est involontaire.

SALÉMA.

Où fuir?

FARHAN.

J'entends du bruit.

SALÉMA.

On vient.

FARHAN.

Dieu! c'est mon père!

SCÈNE IX.

FARHAN, SALÉMA, ABUFAR, TÉNAIM, ODÉIDE, PHARASMIN.

ABUFAR, à Odéide.

Ma fille, grace à toi je suis désabusé;
Mon malheur est fini, mon courroux apaisé.
Mais il faut avant tout que mon cœur se soulage.

Mon fils, je l'avouerai, je t'ai fait un outrage.
Oui, j'ai cru que ton ame avait, dans sa fureur,
Conçu pour Odéide un amour plein d'horreur.
Je t'accusais à tort de cet énorme crime.
Je te rends ton bonheur, mon amour, mon estime.
Confondons nos transports et nos embrassemens.

FARHAN, interdit, et se détournant.

Mon père...

ABUFAR.

A quel effroi sont livrés tous ses sens?
(à Saléma.)
Ma fille!

SALÉMA, interdite, et se détournant.

Hé bien... Mon père...

ABUFAR.

O ciel! quel trouble extrême!
Que me faut-il penser? M'abusé-je moi-même?
(à Saléma.)
Ma fille, parle.

SALÉMA.

Hélas!

ABUFAR.

Vous frémissez tous deux.
Quel secret cachez-vous?

FARHAN.

Connaissez donc nos feux.
N'estimez plus un monstre, un coupable, un perfide.
Non, je ne brûle point pour ma sœur Odéide.
Mais...

ABUFAR.

Va, ce mot suffit pour calmer mon courroux.
Nomme, nomme l'objet.

SALÉMA.

Il est à vos genoux.
Dans notre indigne sang étouffez notre flamme.

ABUFAR.

Avez-vous accueilli cette ardeur dans votre ame?

FARHAN.

Abandonnés du ciel, nous nous sommes tous deux
Avoué, dans l'instant, nos exécrables feux.

ABUFAR.

Sans craindre que le ciel, pour vous réduire en poudre...

FARHAN.

Le remords a sur nous tombé comme la foudre.

SALÉMA.

Il a mis dans mon cœur ses plus cruels tourmens.

FARHAN.

Il m'accable à vos pieds.

SALÉMA, tombant à ses pieds.

Punissez vos enfans :
Je ne mérite plus le nom de votre fille.

ABUFAR.

Tu ne l'es pas.

FARHAN, avec joie.

O ciel!

SALÉMA.

Quelle est donc ma famille?

ABUFAR, en montrant Saléma.

Voilà, voilà l'enfant que d'une faible main
Sa mère, en expirant, a remis dans mon sein.

SALÉMA.

Quoi! je suis cet enfant? Quoi! pouvais-je le croire?
De mes propres malheurs j'ai raconté l'histoire!

ABUFAR.

Oui, mon cœur t'écoutait, palpitant de plaisir:
De mes faibles bienfaits tu me faisais jouir.
C'est moi qui t'ai cachée au sein de ma famille.
On ignora ton sort; je t'appelai ma fille.
J'entendais tous les jours par une heureuse erreur
Odéide et Farhan qui te nommaient leur sœur.
J'aurais craint à leurs yeux que tu fusses moins chère,
S'ils avaient à mon sang pu te croire étrangère.
Ce nom de mes enfans par tous les trois porté
Conserva parmi vous la sainte égalité.
Quand Dieu m'appellera, je pourrai, sans alarmes,
Vers lui lever mes yeux remplis de douces larmes,
Finir comme mon père, et dans mon dernier jour,
Ainsi qu'il m'a béni, vous bénir à mon tour.
Oui, vos pieuses mains fermeront ma paupière;
Voilà ce qu'en mourant m'avait prédit ta mère:
J'ai secouru l'enfance, et j'en reçois le prix.
(à Farhan et Saléma.) (à Saléma.)
Vos feux sont innocens. Je te donne mon fils.

SALÉMA.

Je ne quitterai point votre heureuse famille.

ABUFAR.

Dans l'épouse d'un fils j'embrasse encor ma fille.

FARHAN.

Pour vous aimer, tous deux nous voilà dans vos bras.
Ah! quand je vous quittai, je ne vous fuyais pas!
J'obtiens donc sans remords une épouse si chère!
Elle est pour moi le prix des vertus de mon père.

PHARASMIN.

De Pharasmin aussi vous comblez tous les vœux.

ABUFAR.

Ah! ne me quittez plus, et soyez tous heureux.

ODÉIDE.

Ah, Pharasmin!

SALÉMA.

Farhan!

ABUFAR.

Vivez long-temps ensemble.
Songez que, sous sa main, c'est Dieu qui vous rassemble;
Et que de votre amour, pour l'avoir combattu,
Il fait ici pour vous le prix de la vertu;
Que c'est par le remords qu'il vous sauve du crime;
Qu'il rend vos feux plus doux, votre hymen légitime;
Que la bonté l'honore, et que, chers à ses yeux,
Les traits d'humanité sont écrits dans les cieux.

FIN D'ABUFAR.

VARIANTES

DE LA TRAGÉDIE D'ABUFAR.

ACTE SECOND.

SCÈNE II.

SALÉMA, ODÉIDE.

ODÉIDE.

De quel effroi, ma sœur, votre ame s'est remplie !
O trop funeste effet de la mélancolie!
Craignez, hélas! craignez son horrible poison.

SALÉMA.

Il consume ma vie, il détruit ma raison.
Laissez-moi seule, en pleurs, errante, solitaire.

ODÉIDE.

Quoi! de ces noirs ennuis rien ne peut vous distraire ?

SALÉMA.

Tout m'afflige, ma sœur, dans ce triste séjour;
Moi-même je me hais, je déteste le jour :
A quel prix, juste ciel, que peut-être j'offense,
Aux malheureux humains donnas-tu l'existence!
Que n'avons-nous tari, mourant dans nos berceaux,
La coupe inépuisable où tu cachas nos maux!
Hélas! quand nous naissons, notre ame s'en défie;

Sur ses bords, en tremblant, nous essayons la vie :
Mais ce breuvage amer, après l'avoir goûté,
Libres de notre choix, l'aurions-nous accepté?
Ah! par nos cris plaintifs, sur le sein de nos mères,
Nous avons annoncé, pressenti nos misères;
L'homme, au premier aspect des maux qu'il doit souffrir,
Se rejette en arrière, et demande à mourir.

ODÉIDE.

Vous me faites trembler : que faut-il que je pense?
De ces sombres douleurs d'où naît la violence?
Vous cherchez le trépas?

SALÉMA.

Fuyons.

ODÉIDE.

Ah! je vous suis;
J'apprendrai le secret de vos cruels ennuis,
Ou tombant à vos pieds...

SALÉMA.

Tu frémiras sans doute.

ODÉIDE.

N'importe.

SALÉMA.

Tu le veux?

ODÉIDE.

Parlez.

SALÉMA.

Hé bien! écoute;

Mais ne m'interromps pas. Vois sous quelles couleurs
Les cieux, etc.

Même scène, après ce vers:

S'entr'ouvre, nous dévore, et se ferme sur nous.

Ma sœur, j'étouffe encor.

ODÉIDE.

Dieu! quelle affreuse image!
Qu'elle a dû vous frapper d'un sinistre présage!

SALÉMA.

Ma sœur, ce n'est pas tout: un autre objet d'horreur
M'agite, suit mes pas, redouble ma terreur.

ODÉIDE.

Qu'entends-je, ô ciel!

SALÉMA.

Muette, immobile, surprise,
De ma profonde erreur lorsque je fus remise,
Où croyez-vous, ma sœur, sans m'en douter, hélas!
Que mon égarement m'ait fait porter mes pas?
Ma sœur, ce n'était point dans ces champs de verdure
Que de ses dons pour nous orne encor la nature,
Parmi ces doux parfums, ces trésors enchanteurs,
Amassés par l'abeille, et conquis sur les fleurs:
C'était dans cette enceinte où des cyprès funestes
Couvrent de nos aïeux les déplorables restes;
Où, gravés sur la pierre, et semés sur nos pas,
Leurs noms offrent partout les leçons du trépas:

Parmi ces rangs de morts, ces dépôts de poussière,
Des tombeaux, des débris, les cendres de ma mère.
J'ai cru d'abord, j'ai cru que mon étrange erreur,
Par le sommeil produite, enfantait ma terreur.
Veillais-je? ô ciel! dormais-je? En ce désordre extrême,
J'ai craint de me tromper, j'ai douté de moi-même:
J'ai voulu par un cri m'en assurer soudain:
Ce cri par ma frayeur expira dans mon sein.
Je me parlais tout bas, je fixais la lumière;
Ma main pressait ma main, mon pied pressait la terre,
Il pressait les tombeaux... Non, tout ce long tourment
N'était point né, ma sœur, d'un assoupissement:
Je veillais, je veillais; j'ai droit de m'en répondre:
Je ne me trompe pas. Ah! je me sens confondre.
Quel est donc ce pouvoir, cet horrible poison
Qui, lorsque le corps veille, endort notre raison?
Quoi! du flambeau du jour quand nous voyons la flamme,
Serait-il un sommeil qui s'attache à notre ame?
Quel sommeil, juste Dieu! je tremble encor d'effroi.
Eh! qu'est-ce donc, ma sœur, qui s'est passé dans moi?
Je ne m'abuse point, j'entends ce triste augure:
Farhan, Farhan n'est plus, tout mon cœur me l'assure:
Sans doute en ce moment quelque nouveau danger,
Les piéges d'un brigand, le fer d'un étranger,
La soif dans le désert, la tempête, la guerre,
Auront tranché les jours de mon malheureux frère.

ODÉIDE.

Hélas! vous n'aurez plus à trembler sur son sort.

On m'a dit dans l'instant...

SALÉMA.

Quoi! ma sœur... etc.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE II.

Après ce vers:

Par un charme plus doux que votre liberté.

FARHAN.

Ma sœur, tu vois d'ici les tombeaux de nos pères,
Où tu pleuras souvent sur des cendres si chères;
Tu vois ces froids cercueils, ce séjour du repos
Où vont de nos désirs se briser tous les flots;
Ce port de la vertu que le malheur implore:
Qu'à l'instant sous tes yeux le trépas me dévore,
Si l'amour ou l'hymen, quels que soient ses attraits,
Par le moindre serment peut m'enchaîner jamais!

SALÉMA.

(cachant sa joie.)
Je vous crois. Mais d'où vient que vos yeux pleins de larmes
A fixer ces tombeaux semblent trouver des charmes?
Est-ce à vous, libre, errant, fougueux dans vos désirs,
A goûter comme moi ces funestes plaisirs?
Cette douleur, hélas! peut-elle être la vôtre?

FARHAN.

Les extrêmes, ma sœur, sont bien près l'un de l'autre.

SALÉMA.

Vous allez être encor loin de nous entraîné ?

FARHAN.

Mon sort, en tous les lieux, est d'être infortuné.

SALÉMA.

Infortuné! comment ?

FARHAN.

Crois-moi, dans leur furie,
Les cœurs les plus ardens ont leur mélancolie.
Dans un songe pénible, abusés par leurs vœux,
Ils traînent l'impuissance et l'espoir d'être heureux.
Leur obstacle au bonheur, c'est leur vertu peut-être.
Ce n'est que pour souffrir que le ciel les fit naître.
Leur sensibilité les trouble et les détruit.
Emportés par l'attrait d'un bonheur qui s'enfuit,
Ils embellissent trop une image si chère.
Ce qu'ils aiment s'échappe, ou n'est point sur la terre;
La terre sous leurs pas fait germer tous les maux.
Ah! nos pasteurs errans, suivis de leurs troupeaux,
De déserts en déserts parcourent l'Arabie;
De douleurs en douleurs je traverse la vie.

SALÉMA.

Farhan, mon cher Farhan!

FARHAN.

Oh! que dès mon berceau
N'ai-je suivi ma mère au fond de son tombeau!

SALÉMA.

Comme une fleur, hélas! je la vis disparaître.

FARHAN.

Comme une fleur, hélas ! tu vas tomber peut-être.

SALÉMA.

Tu me regretterais ? Tu m'aimes donc ?

FARHAN.

O cieux !

Si je t'aime !

SALÉMA.

Des pleurs obscurcissent tes yeux.

FARHAN.

O Saléma... ma sœur...

SALÉMA.

Que ce mot a de charmes !

FARHAN.

Non, tu ne connais pas la source de mes larmes.

SALÉMA.

Quel est donc ce secret ?

FARHAN : il la serre sur son sein.

Viens dans mes bras, etc.

Même scène, après ce vers :

Saléma pour Farhan, Farhan pour Saléma.

Nous pourrons tous les deux, empressés à lui plaire,
Couvrir de nos respects la vieillesse d'un père,
Honorer Ténaïm, lui payer tout le soin
Dont long-temps sous ses yeux notre enfance eut besoin.
Allons, n'attendons pas, etc.

SCÈNE IV.

FARHAN, après ce vers :

Ce sang qui la fit naître et qui coule en son cœur.

Au sein de cet éclat dont ta cour est jalouse,
Que ne vas-tu, Persan, te chercher une épouse ?
Qui donc t'arrête ici ? Sujet et courtisan,
Cours aux pieds d'un despote incliner ton turban.
J'ai droit de soutenir, etc.

Même scène, FARHAN, après ce vers :

Avant de l'obtenir, il doit m'exterminer.

Nous n'avons plus tous deux qu'un seul mot à nous dire ;
L'un de nous doit mourir pour que l'autre respire.
Il faut que de ta main tu me perces le flanc,
Ou bien que de ce fer altéré de ton sang...

PHARASMIN.

Je n'ai point soif du tien, mais je sais me défendre :
Pour toi l'humanité se fait encore entendre.
Oui, j'aime ; oui, mon amour me retient en ces lieux.
J'espère...

FARHAN.

Non, jamais...

ABUFAR.

Moi seul, audacieux ;
Moi seul, etc.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE V.

FARHAN, après ce vers :

M'emporter pour jamais au fond de nos déserts.

Cet ami si sensible à ma voix qui l'appelle,
Qui lit dans mes regards, intrépide, fidèle,
Mon coursier est tout prêt.

PHARASMIN.

Tu nous fuis! et pourquoi?
D'où vient...

FARHAN.

J'ai mes raisons.

PHARASMIN.

Qu'entends-je?

FARHAN.

Écoute-moi :
Il est certains momens, etc.

SCÈNE VIII.

Après ces mots:

Je l'ignore.

SALÉMA.

Crains-tu de voir l'hymen et les félicités
De deux cœurs innocens, l'un de l'autre enchantés?

Pharasmin et Farhan, tous deux d'intelligence...

FARHAN.

Je l'avais offensé, j'ai réparé l'offense.
J'ai confessé ma faute, il m'a tendu la main,
Et tu vois dans Farhan l'ami de Pharasmin.

SALÉMA.

Je reconnais mon frère à ce noble courage.

FARHAN.

Que mon père lui donne Odéide en partage;
Qu'il goûte de l'hymen les plaisirs les plus doux,
Je ne le verrai point avec un œil jaloux.

SALÉMA.

D'où vient que dans vos traits tant de tristesse est peinte?

FARHAN.

Dans les vôtres, ma sœur, n'en vois-je pas l'empreinte?
Vous redoutez l'hymen; comme vous, je le fuis:
Chacun a le secret de ses propres ennuis.
Sans doute le destin, car à tout il préside,
Appela Pharasmin sur les pas d'Odéide:
Et pourtant d'autres cœurs, trop faits pour se chérir,
Nés sous les mêmes cieux, n'ont jamais pu s'unir.

. . . .

SALÉMA.

Mon frère, existe-t-elle?

FARHAN.

Ah, ma sœur! je la vois.
Mes regards enchantés...C'est toi! Connais ma flamme,
Mes ardeurs, mes tourmens, les transports de mon ame.

Tu vois dans ces déserts, etc.

SCÈNE IX.

Après ce vers:

Elle est pour moi le prix des vertus de mon père.

ABUFAR.

Cher Pharasmin, la Perse est toujours loin de toi!

PHARASMIN.

Odéide a mon cœur.

ABUFAR.

Qu'elle ait aussi ta foi.

ODÉIDE, à Pharasmin.

Vous ne regrettez point les palais de l'Asie?

PHARASMIN, à Odéide.

L'amour m'a fait par vous pasteur de l'Arabie.
(à Abufar.)
Je vous servis cinq ans; j'ai le prix de mes feux.

ABUFAR.

Donnez-vous tous la main, et soyons tous heureux.

(Farhan et Saléma, Pharasmin et Odéide tombent tous ensemble aux pieds d'Abufar; chaque amant donne la main à son amante. Ténaïm les contemple avec joie et tendresse.)

ODÉIDE.

Ah, Pharasmin!

SALÉMA.

Farhan!

ABUFAR.

Vivez long-temps ensemble :
Songez que, sous ma main, c'est Dieu qui vous rassemble,
Et que de votre amour, pour l'avoir combattu,
Il fait ici pour vous le prix de la vertu ;
Que c'est par le remords qu'il vous sauva du crime ;
Qu'il rend vos feux plus doux, votre hymen légitime ;
Que la bonté l'honore, et que, chers à ses yeux,
Les traits d'humanité sont écrits dans les cieux.

FIN DES VARIANTES.

ŒDIPE A COLONE,

TRAGÉDIE

REMISE EN TROIS ACTES,

Et représentée, pour la première fois, en 1797.

NOMS DES PERSONNAGES.

THÉSÉE, roi d'Athènes.
OEDIPE, ancien roi de Thèbes.
ANTIGONE, sa fille.
POLYNICE, son fils.
LE GRAND-PRÊTRE du temple des Euménides.
ARCAS, PHOENIX, EURYBATE, officiers de Thésée.
HABITANS du bourg de Colone.

Personnages muets.

SUITE du Grand-Prêtre.
GARDES de Thésée.

L'action se passe à Athènes, dans le palais de Thésée, pendant le premier acte; et pendant le second et le troisième, aux environs de Colone, devant le temple des Furies.

ŒDIPE A COLONE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

THÉSÉE, ARCAS.

ARCAS.

Où courez-vous, seigneur, par la terreur frappé ?
D'où vous vient cet effroi, ce front préoccupé,
Ce visage abattu, couvert par la tristesse ?
Votre père accablé d'une longue vieillesse,
L'objet de tant de soins, d'un respect assidu,
Égée aux sombres bords serait-il descendu ?
Pour Antiope, hélas ! votre fidèle épouse,
Craignez-vous les regards de la parque jalouse ?
Ou l'aîné de vos fils, Hippolyte au berceau,
Est-il près de sentir son funeste ciseau ?
Quel noir pressentiment, quel chagrin, quelle peine
Fait gémir en secret le défenseur d'Athènes ?
Seigneur, vous frémissez !

THÉSÉE.

Que dis-tu ? moi !

ARCAS.

Je sens
De votre voix, seigneur, s'altérer les accens.
Ah! redouteriez-vous quelques complots impies?

THÉSÉE.

Tu vois près de ces lieux le temple des Furies.

ARCAS.

Hé pourquoi son aspect blesserait-il vos yeux?
Nous devons leurs autels à l'équité des dieux.
J'aime à leur voir punir l'assassin, le parjure.
Où le crime pâlit, la vertu se rassure.
Vous voulez me parler?

THÉSÉE, à part.

Non, ce n'est rien.

ARCAS.

Seigneur,
Depuis quand craignez-vous de m'ouvrir votre cœur?

THÉSÉE.

Ce songe me trompait.

ARCAS.

Quoi! c'est vous, c'est Thésée
Dont l'ame est d'une erreur, d'un vain songe abusée!
C'est vous! l'ami d'Hercule! Ah! vainqueur tant de fois,
Triomphez d'un fantôme, et comptez vos exploits:
Procruste, Cercyon, le sang du Minotaure,
De Scirron, de Sinnis, du géant d'Épidaure.

THÉSÉE.

Tu sais le sort d'Œdipe?

ARCAS.

Hé bien?

THÉSÉE.

Dans son courroux,
Si la fatalité pesait aussi sur nous!

ARCAS.

O ciel! quel est l'abyme où votre esprit se plonge?

THÉSÉE.

Écoute en frémissant cet effroyable songe:
Je croyais voir, Arcas, un enfant nouveau-né,
Sur un mont solitaire, à périr destiné.
Trop fatal ascendant d'une étoile ennemie!
D'incroyables forfaits devaient marquer sa vie;
Et, cruels par pitié, les auteurs de ses jours,
Pour le soustraire au crime, au crime avaient recours.
Cet innocent, proscrit par le pouvoir céleste,
Expirait lentement sous un cyprès funeste;
Et, passant par ses pieds, un lien rigoureux
L'y tenait suspendu par d'exécrables nœuds.
Le sang sortait encor de sa double blessure.
« Pauvre enfant, qu'as-tu fait, disais-je, à la nature?
« Tu n'auras point connu l'asile du tombeau,
« Le souris d'une mère, et l'abri d'un berceau. »
J'allais le détacher, lui tenir lieu de père;
J'allais... Mes pieds, Arcas, m'attachent à la terre,
M'y retiennent sans force, immobile; et les vents
M'apportaient sa douleur et ses cris déchirans.
Près de là, sous un roc, une horrible furie

Des festons de l'hymen ornait sa torche impie;
Et plus loin, tout à coup, j'observe en frémissant
Un sentier qui fumait d'un meurtre encor récent.
De ces affreux objets admirant l'assemblage,
J'ai cru voir devant moi s'éclaircir un nuage;
Mais bientôt, trop instruit, muet, épouvanté,
Je reconnus OEdipe à sa fatalité.
Le Cythéron m'offrit son aspect redoutable.
Mais, ô trop douce erreur! plaisir inexplicable!
Soudain, dans ce palais, encor tout éperdu,
Près d'Antiope, ami, cette erreur m'a rendu.
Jamais, jamais mon œil ne la vit plus charmante.
Arcas, oui, les accens de sa voix si touchante,
Timides confidens de sa chaste langueur,
Descendaient lentement jusqu'au fond de mon cœur.
J'y sentais ce repos, ce bonheur, cette flamme;
Garant de l'innocence, enchantement de l'ame,
Dont jamais n'approcha le remords, ni l'effroi.
Le Cythéron, Arcas, avait fui loin de moi.
J'admirais, enivré d'une volupté pure,
Sa vertu sans orgueil, sa beauté sans parure,
Ses moindres mouvemens, par la grace animés,
Sous un flexible lin mollement exprimés.
Sans transports empressée, et sans art attentive,
Avec quel doux souris sa tendresse naïve
Sur son sein maternel m'apportait mes enfans!
J'abandonnais ma bouche à leurs bras caressans.
Je respirais, Arcas : noirci de feux livides,

Ce palais tout à coup s'est rempli d'Euménides.
L'une, en le réveillant, l'œil de rage agité,
Frappait d'un long serpent mon père épouvanté.
L'autre irritait, Arcas, sa torche étincelante
Sur mes fils renversés, sur leur mère expirante.
Œdipe, se jetant sous leurs flambeaux affreux,
Conjurait leur fureur par des cris douloureux.
Sa fille encor l'aidait de son bras secourable.
Cet enfant, ce cyprès, ce lien détestable,
Ce sentier tout fumant, ce désert plein d'effroi,
Ce fatal Cythéron, erraient autour de moi.
Je voyais les ingrats, les traîtres, les impies
Tremblans et déchirés sous le fouet des furies.
Leurs feux vengeurs pleuvaient sur des rois inhumains
Dont les sceptres brûlans s'attachaient à leurs mains.
Là hurlait Tisiphone, et là riait Mégère.
Vers un autel sanglant elle entraînait mon père,
L'armait de son poignard, et, malgré sa langueur,
Hâtait, poussait sa main, la tournait sur mon cœur.
Mon père frémissait en détournant la vue,
Et retirait la mort sur mon sein étendue.
Et la foudre et l'éclair, en découvrant les cieux,
Ont tout fait, dans l'instant, disparaître à mes yeux.

SCÈNE II.

THÉSÉE, ARCAS, PHOENIX.

PHOENIX.

Seigneur, un étranger vous demande audience :
Tout annonce dans lui son rang et sa naissance.
Il a quelques projets qu'il veut vous révéler ;
Mais ce n'est qu'à vous seul qu'il prétend en parler.
Il ne dit point son nom.

THÉSÉE.

Et pourquoi nous le taire?
Quel serait le motif d'un semblable mystère?
Sur nos bords en secret pourquoi s'est-il rendu?
Qu'espère-t-il, Phœnix? Mais tu l'as entendu,
Tes yeux l'ont vu de près: dans son air, dans son geste,
Qu'aurais-tu remarqué d'heureux ou de funeste,
Qui te le rendît cher, où t'éloignât de lui?
Que peut-il être enfin?

PHŒNIX.

Dans son superbe ennui,
Il m'a paru porter, renfermant sa vengeance,
Le poids d'un grand malheur et d'une grande offense.
On voit percer la haine et l'orgueil irrité
A travers sa douleur et son calme affecté.
Quelque tourment secret l'agite et le déchire.
Pourtant il intéresse, il plaît, il vous attire;

Par son air, par sa grace, on se laisse charmer;
Mais quand son œil se trouble, on frémit de l'aimer.
Dans ses mobiles traits, où tout fuit et tout change,
Le crime et la vertu font un affreux mélange.
Dans un bois, près du temple à Minerve élevé,
Quand il se croyait seul, je l'ai seul observé.
Je ne sais quel ennui, quelle morne tristesse
Flétrissait sur son front les fleurs de la jeunesse.
Croissant à chaque pas, ses maux semblaient l'aigrir.
Il s'arrête, il soupire, il paraît s'attendrir,
Et de rage soudain son regard étincelle.
De ses sombres transports l'accès se renouvelle;
Son œil devient sanglant, terrible; et ses cheveux
Se dressent en fureur sur son front ténébreux.
Il croit avoir vaincu l'ennemi qu'il abhorre;
Il l'observe mourant, sourit, le perce encore,
L'insulte, et semble boire, à ses flancs attaché,
Sans apaiser sa soif, le sang qu'il a cherché.
J'ai peine à déguiser la terreur qu'il m'inspire:
Auprès de vous, seigneur, faudra-t-il l'introduire?

THÉSÉE.

La haine est son tourment, c'est son plus grand danger;
Et contre lui surtout je dois le protéger.
Va l'avertir, Phœnix; il peut ici se rendre.

(Phœnix sort.)

Laisse-moi seul, Arcas, et le voir et l'entendre.

SCÈNE III.

THÉSÉE, POLYNICE.

THÉSÉE.

Noble et jeune étranger, quel sort injurieux,
Seul et sans appareil vous amène à mes yeux?
Pourquoi surtout, pourquoi, cachant votre naissance,
Avec un front troublé cherchez-vous ma présence?
Quel étonnant dessein, que je ne connais pas,
En secret dans Athène a pu guider vos pas?

POLYNICE.

Sorti d'un sang illustre, et que la Grèce honore,
J'ai près de vous, seigneur, un autre titre encore,
C'est celui du malheur; et, pour le conjurer,
J'espère vos secours, et viens les implorer.
Sans que je nomme ici le sang qui m'a fait naître,
Vous sentirez pour moi quelque intérêt peut-être
En apprenant le nom de l'indigne ennemi;
Dont un astre fatal m'avait rendu l'ami;
D'un ennemi parjure, ingrat, lâche, implacable,
Qui toujours, sans rien craindre, et toujours indomptable,
Croit fouler sous les pieds la nature et les lois.
Il me rendra bientôt mon honneur et mes droits.
Ce n'est que dans son sang, qu'éteignant ma colère...

THÉSÉE.

Vous le haïssez trop pour n'être pas son frère.

Vous me dites, seigneur, par cet ardent courroux,
Ce que vous vouliez taire, et je l'apprends de vous.
Vous parlez d'Étéocle, et je vois Polynice.

POLYNICE.

Hé bien, oui, je le hais; mais c'est avec justice.
Vous voyez ma fureur... Thésée, ah! qu'il est doux,
Tranquille et sans remords, de régner comme vous!
Vous n'avez point du trône exilé votre père!

THÉSÉE.

Seigneur, je vous entends. Hélas! sur sa misère
Quel cœur, s'il est humain, ne s'attendrirait pas!
Que n'a-t-il vers nos bords daigné tourner ses pas!
Ici, dans ce palais, notre douleur commune
A plaint depuis long-temps son auguste infortune.
Plus il est malheureux, plus Œdipe est sacré.

POLYNICE, à part.

De quel trait déchirant mon cœur est pénétré!
(haut.)
C'est mon frère, envers lui, qui m'a rendu barbare.
Hélas! pour un vieillard, si vertueux, si rare,
La terre est sans asile, et le ciel sans flambeau;
L'univers dès long-temps n'est pour lui qu'un tombeau.
Mais j'entrevois le jour, il n'est pas loin peut-être,
Où de mon trône enfin je vais chasser un traître;
Et dans Thèbe, à mon tour, puissant, victorieux,
Reprendre avec éclat le rang de mes aïeux;
D'avance contre lui j'ai conjuré la Grèce.
De ses princes unis la fureur vengeresse

Va poursuivre Étéocle, et défendre mes droits :
Mais ma cause a surtout besoin de vos exploits.
Mon ennemi n'est plus, ma victoire est certaine,
Si j'arme le héros, le fondateur d'Athène.
Aidé de vos secours, quel que soit le danger,
Je n'aurai plus bientôt mon injure à venger.

THÉSÉE.

Je n'examine point si votre cause est juste.
Je songe à mes devoirs ; et, dans mon rang auguste,
Pour servir vos projets, il ne m'est pas permis
D'appeler contre nous de nouveaux ennemis.
Seigneur, vous le savez : les exploits de mon père
N'ont que trop épuisé ses états par la guerre.
Je me tais, et le plains. Ses triomphes guerriers
Du sang de tout un peuple ont rougi ses lauriers :
Et quand les cris plaintifs de ma triste patrie
Raniment la pitié dans mon ame attendrie,
Je n'irai point, seigneur, prodigue de mon sang,
Au lieu de le fermer, rouvrir encor son flanc.
Et dans quel temps, surtout ? lorsque les Euménides
Vont lancer leurs décrets sur des rois homicides.
Ah ! sans armer leurs bras, leur plus grande rigueur
Est de souffler l'orgueil et la haine en leur cœur.
On a vu quelquefois, dans d'exécrables guerres,
Aux yeux des deux partis s'entr'égorger des frères,
Dans un même bûcher rencontrer leur tombeau ;
Et Tisiphone même, aux feux de son flambeau,
L'allumant de sa main...

POLYNICE.

Je bénis le présage,
Si je meurs avec lui vengé de mon outrage.

THÉSÉE.

Eh ! seigneur... c'est l'instant de vous le révéler ;
Apprenez un secret qui vous fera trembler.
Non loin de ces remparts, dans un désert horrible,
Ces trois divinités ont un temple terrible :
D'ifs et de noirs cyprès un bois religieux
En couvre avec respect les murs silencieux;
De tout temps dans son culte Athènes le révère.
Leur nom seul prononcé trouble la Grèce entière.
A l'aspect imprévu de leur temple odieux,
Le voyageur tremblant passe et ferme les yeux.
Il semble, à leur aspect, à leur regard sauvage,
Que l'horreur des mortels soit leur plus cher hommage,
Et que, s'il est un cœur qui les ose adorer,
Ce n'est qu'en frémissant qu'on les puisse honorer.
Là, mon père charmé, de ses mains triomphantes,
Offrait des ennemis les dépouilles sanglantes.
On eût dit que de loin ces funestes autels
Repoussaient avec lui ces présens criminels.
« O déesses, dit-il, condamnez-vous ma gloire,
« Quand j'apporte à vos pieds les fruits de ma victoire ? »
Tisiphone, sortant de l'infernal séjour,
Vint répondre elle-même, et fit pâlir le jour.
A son aspect affreux les autels s'ébranlèrent,
D'une sueur de sang les marbres dégouttèrent.

Notre encens s'éteignit, ou n'osa plus monter.
Une sourde fureur semblait la tourmenter.
Mais à peine au dehors elle allait se répandre,
Qu'on vit tous ses serpens se dresser pour l'entendre.
« Frémis, a-t-elle dit, impitoyable roi!
« Le sang de tes sujets va retomber sur toi!
« Quel bien leur a produit la splendeur de tes armes?
« Chacun de tes exploits fut payé par des larmes.
« Porte ailleurs tes drapeaux, tes chants victorieux;
«Les soupirs de ton peuple ont monté jusqu'aux cieux.
« Il est temps qu'à leur tour la mort des tiens expie
« Le forfait éclatant de ton triomphe impie.
« Sèche auprès du cercueil, sans y pouvoir entrer:
« Va, c'est là le bienfait que tu dois espérer. »
Immobile à ces mots, muet dans ses alarmes,
Mon père m'observa d'un œil fixe et sans larmes;
Et par tous les témoins à cet oracle admis
Sur cet oracle affreux le secret fut promis.
Hélas! depuis ce temps, quelle est sa destinée!
Il traîne une vieillesse à gémir condamnée.
Son œil indifférent, lassé de sa grandeur,
Du rang qu'il m'a cédé ne voit plus la splendeur.
Absent même à ma cour, dans sa retraite austère,
Il nourrit les langueurs d'un chagrin solitaire.
Il craint sans doute, il craint, peut-être avec raison,
Qu'un grand malheur bientôt n'accable sa maison.
Après cela, seigneur, jugez si contre un frère
Je dois m'unir à vous pour lui porter la guerre,

Et des filles du Styx réveiller le courroux,
Quand leurs regards vengeurs sont arrêtés sur nous!

POLYNICE.

Ainsi les souverains, si fiers du diadème,
Sont les esclaves nés de leur grandeur suprême.
N'est-il donc plus permis, voyant des malheureux,
De plaindre leur disgrace, et de s'armer pour eux?
Que dis-je! si j'en crois l'oracle qu'on m'oppose,
La Grèce est donc coupable en défendant ma cause!
D'autres croiront, Seigneur, sans emprunter vos yeux,
Pouvoir venger mes droits sans offenser les dieux.
Et qui vais-je attaquer? un oppresseur, un frère
Qui m'a fait partager ses fureurs contre un père.
Jetez-vous sur mon sort un œil si rigoureux!

THÉSÉE.

Aux dépens de son peuple on n'est point généreux.

POLYNICE.

Cette haute vertu...

THÉSÉE.

Plairait à mon courage;
Mais un roi rarement peut la mettre en usage.
Je ne veux point, seigneur, par de nouveaux combats,
A l'exemple d'un père accabler mes états.
Que n'a-t-il moissonné des lauriers légitimes!
Mais il m'apprit du moins de plus douces maximes.
C'est lui qui m'enseigna que tout homme était né
Pour offrir un asile à l'homme infortuné.

Ah! si le charme heureux de ce climat paisible
Pouvait...

POLYNICE.

Avec ma haine il est incompatible.
Vous n'avez point, Seigneur, de droits à soutenir,
D'Étéocle à combattre, et de frère à punir.
Je ne vous presse plus de venger mon outrage.
Il me reste mon bras, ma haine, et mon courage.
Prince, il faut qu'il expire, ou m'arrache le jour.
Mon camp m'appelle. Adieu. Je sors de votre cour.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

THÉSÉE.

Mes refus vont encore aigrir son caractère.
Dans sa sombre fureur il plaint pourtant son père.
Quel état! le remords avec l'adversité!
Mais je le plains surtout de l'avoir mérité.

SCÈNE V.

THÉSÉE, EURYBATE.

EURYBATE.

Seigneur, vers ces cyprès, sous ces rochers arides,
Où le remords consacre un temple aux Euménides,
A mon œil tout à coup, de respect prévenu,
S'est offert vers Colone, un vieillard inconnu.
Ses yeux ne s'ouvrent plus à la clarté céleste.

Au printemps de ses jours, une beauté modeste,
Lui prêtant son appui, ses secours généreux,
Aide, soutient, conduit ce vieillard malheureux.
La noblesse est encor sur son visage empreinte ;
On y voit la douleur, mais sans trouble et sans crainte.
Ses longs cheveux blanchis, agités par les vents,
Couvrent son front pensif qu'ont sillonné les ans.
J'observais dans son port, sur son front immobile,
Au milieu de ses maux sa dignité tranquille ;
Et tout enfin, seigneur, en lui m'a rappelé
Cet illustre proscrit dont vous m'avez parlé.

THÉSÉE.

Il n'en faut point douter, ce vieillard est Œdipe.
J'écarte un vain présage ; il fuit, il se dissipe.
Cet air, qu'un de ses fils semble avoir altéré,
Par le père bientôt va donc être épuré.
Oui, le ciel nous l'amène ; oui, le ciel le contemple.
Ce palais, sous ses pas, va devenir un temple.
Ah ! je crois, lorsqu'Œdipe approche de ces lieux,
A sa suite, avec lui, voir marcher tous les dieux :
Il y vient sous leur garde, étalant sa misère,
Donner ses derniers jours en spectacle à la terre.

EURYBATE.

Vous ne craignez donc pas que le sort en courroux,
Que ses affreux destins ne s'étendent sur nous ?

THÉSÉE.

Va, le plus grand malheur, c'est de fermer mon ame
Au cri de la pitié qui me parle et m'enflamme.

Qui l'aurait dit, un jour, que le roi des Thébains
Mendierait les secours du dernier des humains?
Allons, courons vers lui : quand il cherche un asile
Qu'il trouve auprès de nous un port sûr et tranquille.
Vénérable vieillard, ô combien mes douleurs
Ont d'avance accueilli ton âge et tes malheurs!
Est-il vrai? je verrai bientôt ton Antigone,
Son bras qui te soutient, les pleurs qu'elle te donne,
Cette tendre pitié qui l'agite à ta voix,
Dont l'ingrat Polynice a méconnu les lois!

EURYBATE.

Thèbe attend son retour : sans amis et sans suite,
Qu'il y coure accomplir les destins qu'il mérite.

THÉSÉE.

Mais vers le repentir s'il était ramené
Par l'aspect imprévu d'un père infortuné!
S'il croyait le fléchir! s'il osait y prétendre!

EURYBATE.

Son père voudra-t-il consentir à l'entendre?
Comment de son courroux vaincra-t-il les transports?

THÉSÉE.

On résiste avec peine à l'accent des remords.
Ils pourront dans OEdipe éveiller la nature;
Et les dieux, à leur tour, oublieront leur injure.

EURYBATE.

Quelquefois leur justice, en voilant ses décrets,
A semblé pardonner même aux plus grands forfaits.
Mais on n'a jamais vu que leur longue colère

Ait épargné le fils qui put chasser son père.

THÉSÉE.

Va, le plus grand coupable, en leur tendant les mains,
A le droit d'attendrir les maîtres des humains.
Ainsi que leur pouvoir, leur clémence est extrême.
L'homme est plus cher aux dieux qu'il ne l'est à lui-même.
Et c'est un attentat envers ces dieux jaloux
Que d'oser mettre un terme à leurs bontés pour nous.

(Il sort avec Eurybate.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre change, et représente un désert épouvantable; on aperçoit dans le fond un temple des Furies ou des Euménides, environné d'ifs, de rochers et de cyprès.

SCÈNE I.

POLYNICE.

Quel désir inquiet, quel trouble involontaire
M'entraîne malgré moi dans ce lieu solitaire,
Comme si quelque instinct me forçait d'y chercher
Ces sinistres autels que je crains d'approcher?
(regardant le temple des Euménides.)
Le voici donc ce temple où, du crime ennemies,
Pour punir mes pareils habitent les furies,
Ces déesses qu'Œdipe, armé de tous ses droits,
Contre des fils ingrats invoqua tant de fois!
Noires filles du Styx, c'est à votre colère
Que je dévoue ici mon détestable frère;
Accumulez sur lui des tourmens mérités,
Et tels que je voudrais les avoir inventés.
Égalez, s'il se peut, vos transports à ma rage.
S'il demeure impuni, son crime est votre ouvrage.
Que dis-je! de quel front m'élever contre lui,

Et, quand je lui ressemble, implorer votre appui!
Je veux les consulter...Que pourrais-je en apprendre?
L'oracle est dans mon cœur; c'est à moi de l'entendre.
Ce cœur, pour consoler mes destins malheureux,
Ne me répondra point que je fus vertueux.
Mais quel est donc mon sort? sans trône, sans patrie,
Je ne sais, mais je sens dans mon ame flétrie
Un trouble, une douleur qui m'obsède en tous lieux.
Hélas! aucun vieillard ne se montre à mes yeux,
Qu'une voix ne me crie : « Ingrat, voilà ton père.
« Vois-tu ses cheveux blancs, ses vertus, sa misère! »
Est-il vivant... Quel temple et quel désert affreux!
Des antres, des rochers, des cyprès ténébreux :
D'un nouveau Cythéron tout m'offre ici l'image.
Mais quel vieillard souffrant, appesanti par l'âge,
M'apparaissant de loin sous ces tristes rameaux,
Traîne un corps affaibli, caché sous des lambeaux?
Sous l'habit d'une esclave, une femme attentive
Prête un appui fidèle à sa marche tardive.
Le remords n'abat point leur front chargé d'ennui...
Si c'était... avançons... C'est mon père! c'est lui :
J'ai reconnu ma sœur. O trop chères victimes!
Fuyons... en les voyant, je crois voir tous mes crimes.

(Il se dérobe à travers un bois de cyprès.)

SCÈNE II.

OEDIPE, ANTIGONE.

OEDIPE, tenant le bras d'Antigone.

Ma fille, arrêtons-nous : la fatigue et les ans
Ont dérobé la force à mes pas languissans.
(s'asseyant sur un débris de rocher.)
Suis-je bien affermi? Puis-je être ici tranquille?

ANTIGONE.

Des rochers, des cyprès peuplent seuls cet asile.
Mais votre cœur encor se rouvre à vos ennuis.

OEDIPE.

Je ne sortirai pas de la place où je suis.

ANTIGONE.

Oh, ciel! que dites-vous?

OEDIPE.

O ma chère Antigone!
Je suis las de traîner l'horreur qui m'environne.
Je vais cesser de vivre.

ANTIGONE.

Et tels sont les discours
Dont vos cruels chagrins m'entretiennent toujours.

OEDIPE.

As-tu vu quelquefois le débris des naufrages,
Rejeté par les flots, chassé par les rivages?

ANTIGONE.

Hé bien?

OEDIPE.

Voilà mon sort.

ANTIGONE.

Ainsi donc votre esprit
S'abreuve avec plaisir du poison qui l'aigrit.

OEDIPE.

Je suis OEdipe.

ANTIGONE.

Hélas! faut-il qu'instruit par l'âge,
Votre Antigone en vain vous exhorte au courage?

OEDIPE.

Avec quelle rigueur les ingrats m'ont chassé!

ANTIGONE.

Je suis auprès de vous; oubliez le passé.

OEDIPE.

Je les aimais.

ANTIGONE.

Songez...

OEDIPE.

Je prévois leurs misères :
L'orgueil aura bientôt divisé les deux frères.
Je l'ai prédit.

ANTIGONE.

Perdez ce fatal souvenir.

OEDIPE.

Le ciel ne peut manquer un jour de les punir.

ANTIGONE.

Peut-être.

OEDIPE.

Oui, tu verras le fougueux Polynice
De mon sort quelque jour envier le supplice.

ANTIGONE.

Thésée ici bientôt va vous tendre les bras.

OEDIPE.

Crois-tu qu'à mon aspect il ne frémira pas?

ANTIGONE.

Tant que nous respirons, le ciel à nos alarmes
D'un bonheur, quel qu'il soit, laisse entrevoir les charmes:
Ne me dérobez pas l'espoir que j'en conçoi.

OEDIPE.

Je ne te blâme point, j'ai pensé comme toi.
D'être heureux, en naissant, l'homme apporte l'envie;
Mais il n'est point, crois-moi, de bonheur dans la vie.
Il lui faut, d'âge en âge, en changeant de malheur,
Payer le long tribut qu'il doit à la douleur.
Ses premiers jours peut-être ont pour lui quelques charmes:
Mais qu'il connaît bientôt l'infortune et les larmes!
Il meurt dès qu'il respire; il se plaint au berceau:
Tout gémit sur la terre, et tout marche au tombeau.

ANTIGONE.

De vous, plus que jamais, la tristesse s'empare.

OEDIPE.

Époux, pères, enfans, il faut qu'on se sépare;
C'est un arrêt du sort; nul ne peut l'éviter.

ANTIGONE.

Hélas!

ŒDIPE.

Ne pleure point.

ANTIGONE.

Ah! vous m'allez quitter!

ŒDIPE.

Va, crois-moi, prends pitié de ton malheureux père:
Ma fille, assez long-temps j'ai gémi sur la terre.
Vois ces tremblantes mains, vois ce corps épuisé.

ANTIGONE.

Sous le fardeau des ans il n'est point affaissé.

ŒDIPE.

Ah! je n'en sens pas moins leur nombre et ma faiblesse.

ANTIGONE.

Les dieux vous donneront la plus longue vieillesse.

ŒDIPE.

Ma vie est un supplice; et pour me secourir
Il ne me reste plus que l'espoir de mourir.

ANTIGONE.

Vous plaignez-vous des soins et du cœur d'Antigone?
Vous ai-je abandonné?

ŒDIPE.

Ma fille, hélas! pardonne.
Je t'outrageais sans doute. Eh! qui jusqu'à ce jour
A montré plus que toi de constance et d'amour?
Ton sort me fait frémir.

ANTIGONE.

Mon sort! je le préfère
A l'hymen le plus doux, au trône de mon frère.

Hélas! c'est à mon bras que le vôtre eut recours.
Si mon sexe trop faible a borné mes secours,
Par ma tendresse au moins j'ai calmé vos alarmes;
J'ai soutenu vos pas, j'ai recueilli vos larmes.
Hélas! pour vous nourrir, j'ai souvent mendié
Les refus insultans d'une avare pitié.
Il semblait que le ciel, adoucissant l'outrage,
Aux malheurs de mon père égalât mon courage.
Seule au fond des déserts j'ai marché sans effroi,
Croyant avoir toujours vos vertus près de moi.
Vos ennuis sont les miens, ma douleur est la vôtre.
Nous seuls nous nous restons, consolés l'un par l'autre.
L'univers nous oublie : ah! recevons du moins,
Moi, vos tristes soupirs, et vous, mes tendres soins.
Que Thèbe à vos deux fils offre un trône en partage;
Vous suivre et vous aimer, voilà mon héritage.

ŒDIPE.

Dieux, vous avez payé mes tourmens, mes travaux!
Ma joie en ce moment a passé tous mes maux.
Mais dis, où sommes-nous?

ANTIGONE.

Sous des cyprès arides
Je vois le temple affreux des tristes Euménides.
D'horreur à cet aspect mon esprit est frappé...
Mon père, ah! d'où vous vient cet air préoccupé?
Quelque nouvel effroi semble encor vous surprendre.

ŒDIPE.

Les Euménides! ciel! ah! je crois les entendre.

Je crois les voir ici s'attacher sur mes pas.
Ma fille, approche-toi ; ne m'abandonne pas.

ANTIGONE, à part.

Dans ses égaremens le voilà qui retombe.
Hélas ! sous tant de maux je crains qu'il ne succombe.
(haut.)
Rassurez-vous, mon père.

OEDIPE.

O supplice ! ô tourmens !

ANTIGONE.

Modérez dans mes bras ces affreux mouvemens.
Hélas! dans ces déserts quel secours puis-je attendre?

OEDIPE.

O filles des enfers ! vous qui devez m'entendre,
Vous de qui j'ai reçu ma naissance et mon nom,
Vous qui m'avez jeté sur le mont Cythéron,
Divinités d'OEdipe, exaucez ma prière !

ANTIGONE.

Suspendez, justes dieux, les transports de mon père !

OEDIPE.

Indomptable pouvoir du sort qui me poursuit,
Dans quel horrible état mes forfaits m'ont réduit !

ANTIGONE.

Le ciel vous y forçait.

OEDIPE.

A mon esprit timide
N'offrez plus, dieux vengeurs, les champs de la Phocide ;
Cachez-moi par pitié ce sentier douloureux

Où j'ai percé les flancs d'un père malheureux:
Cachez-moi cet autel où des sermens impies
Ont joint deux chastes cœurs aux flambeaux des furies,
Cet autel exécrable où leurs serpens hideux
Déja de leurs replis nous enchaînaient tous deux,
Où Mégère debout, avec un ris funeste,
Sous les traits de l'hymen consacra notre inceste.

ANTIGONE.

Mon père!

OEDIPE.

O ma patrie! et vous, dieux outragés,
J'ai fait ce que j'ai pu, je vous ai tous vengés.
N'a-t-on pas vu ces mains, servant votre colère,
Creuser ces yeux sanglans, en chasser la lumière?

ANTIGONE.

Dieux!

OEDIPE.

J'ai rempli le monde et d'horreur et d'effroi.
Les peuples à mon nom s'arment tous contre moi.

ANTIGONE.

Eh, seigneur!

OEDIPE.

O Jocaste! ô mère malheureuse!
Que tu prévoyais bien ma destinée affreuse!
Et toi, berceau sanglant où j'aurais dû périr,
Rocher du Cythéron, j'y reviens pour mourir.

ANTIGONE.

Hélas!

ŒDIPE.

Es-tu content? j'ai massacré mon père,
J'ai profané l'hymen par l'hymen de ma mère;
Du fond de tes déserts je sortis vertueux;
J'y retourne assassin, proscrit, incestueux,
Traînant partout mes maux, mes forfaits, mes ténèbres.
Entends mes derniers vœux, entends mes cris funèbres.

ANTIGONE.

O ciel!

ŒDIPE.

De mon tombeau je me vais emparer.
Voilà, voilà la pierre où je dois expirer.

ANTIGONE.

Quelle horreur!

ŒDIPE.

Je ne veux, lorsque ma mort s'apprête,
Que l'abri d'un rocher pour y cacher ma tête.

ANTIGONE.

Mon père!

ŒDIPE.

Tout s'ébranle à mon funeste nom.

ANTIGONE.

Mon père, écoutez-moi!

ŒDIPE.

Cythéron! Cythéron!

ANTIGONE.

Dissipez vos terreurs, sortez de ce supplice;
Souffrez...

ŒDIPE.

Retire-toi, malheureux Polynice:
Viens-tu dans ces déserts, par un forfait nouveau,
Pour m'en fermer l'accès, t'asseoir sur mon tombeau?
Viens-tu me disputer un repos que j'implore,
Et forcer ma vengeance à te maudire encore?

ANTIGONE.

C'est Antigone, hélas! qui vous embrasse ici.

ŒDIPE.

Les cruels... On m'entraîne... et toi, ma fille, aussi,
Tu braves mes sanglots, tu braves mes prières;
Tu te joins contre Œdipe à tes barbares frères!
Après tant de bienfaits, après tant de secours,
Tu t'es lassée enfin de consoler mes jours!
Vois mon triste abandon, mes pleurs, ma solitude:
Le plus grand de mes maux est ton ingratitude.

ANTIGONE.

Connaissez mieux mon cœur, ma tendresse, ma foi.
Je vous tiens dans mes bras: détrompez-vous.

ŒDIPE.

C'est toi!
Laisse-moi m'assurer, en t'y pressant moi-même,
Que je n'ai pas perdu l'unique objet que j'aime.

ANTIGONE.

C'est moi,qui vous chéris;c'est moi, qui vis pour vous.

ŒDIPE.

Ah! je me sens calmer par des accens si doux.
O consolante voix! nature! ô tendres charmes!

Que je puisse à loisir t'arroser de mes larmes!

ANTIGONE.

Et moi, mon père, et moi, pour calmer vos douleurs,
Que je puisse à mon tour vous baigner de mes pleurs!

OEDIPE.

Oui, tu seras un jour, chez la race nouvelle,
De l'amour filial le plus parfait modèle.
Tant qu'il existera des pères malheureux,
Ton nom consolateur sera sacré pour eux;
Il peindra la vertu, la pitié douce et tendre:
Jamais sans tressaillir ils ne pourront l'entendre.

ANTIGONE.

Comment le ciel si juste a-t-il pu vous livrer
Aux douleurs dont l'excès vient de vous déchirer!

OEDIPE.

N'accusons point des dieux la justice suprême;
Quels que soient nos destins, elle est toujours la même:
Leurs secrètes faveurs, tes généreux bienfaits,
Ont souvent surpassé tous les maux qu'ils m'ont faits.
Vous me voyez gémir sous la main qui m'immole;
Mais vous n'entendez pas la voix qui me console.
Qui sait, lorsque le sort nous frappe de ses coups,
Si le plus grand malheur n'est pas un bien pour nous?
Hélas! de l'avenir vains juges que nous sommes,
Ignorer et souffrir, voilà le sort des hommes.
Nous errons avec crainte et dans l'obscurité
Sous l'astre impérieux de la fatalité.
Tout trahit nos projets, tout sert à les confondre:

De nos vœux seulement nous pouvons-nous répondre?
Grands dieux! oui, je commence à lire en vos desseins;
Tout entiers devant moi vous offrez mes destins:
Vous m'avez entouré de douleurs et de crimes,
Pour mieux voir votre Œdipe au fond de tant d'abymes,
Pour mieux le contempler luttant, privé d'appui,
A qui l'emporterait de son sort ou de lui.

ANTIGONE.

J'entends du bruit... Mon père, ah! je vois qu'on s'avance.

OEDIPE.

Songe bien sur mon sort à garder le silence.

ANTIGONE.

Vous, retenez surtout vos esprits éperdus.

OEDIPE.

Si l'on me reconnaît, ah! nous sommes perdus!

SCÈNE III.

OEDIPE, ANTIGONE; DEUX HABITANS DU BOURG DE COLONE, LES AUTRES HABITANS.

LE PREMIER HABITANT.

Parlez, répondez-nous, étranger vénérable;
Vos cris nous ont frappés: quel revers vous accable?

ANTIGONE.

Que vous servira-t-il de savoir nos malheurs?
C'est sans nécessité rappeler ses douleurs.

LE PREMIER HABITANT.

Qui l'attire en c s lieux?

ANTIGONE.

Partout on nous rejette :
Si Thésée à nos maux offrait une retraite !
Nous osons nous flatter qu'un roi si généreux
Aura quelque pitié d'un vieillard malheureux.

LE PREMIER HABITANT, à OEdipe.

Votre origine est-elle eclatante, ou commune ?

ANTIGONE.

Il se plait à cacher son obscure infortune.

LE PREMIER HABITANT.

C'est à lui de répondre.

ANTIGONE, à part.

O ciel !

LE PREMIER HABITANT.

Dans quel séjour
Avez-vous commencé de respirer le jour ?

OEDIPE.

A Thèbes.

LE PREMIER HABITANT.

Et le lieu témoin de votre enfance ?

OEDIPE.

Un désert.

LE PREMIER HABITANT.

A quel sang devez-vous la naissance ?

OEDIPE.

Au sang d'un malheureux par le sort opprimé.

LE PREMIER HABITANT.

Son nom ?

OEDIPE.

C'était...

ANTIGONE.

Hélas! doit-il être nommé?
Un mortel inconnu...

LE PREMIER HABITANT.

Mais quelle était sa mère?

ANTIGONE.

Que peut vous importer une femme étrangère?

LE PREMIER HABITANT, à Antigone.

Quelle est la vôtre, vous?

ANTIGONE.

La mienne?

LE PREMIER HABITANT.

Oui. Vous tremblez!

OEDIPE.

C'en est fait... ah, ma fille!

ANTIGONE.

Hélas!

LE PREMIER HABITANT.

Vous vous troublez!

ANTIGONE.

Laissez-nous de nos maux vous cacher le principe.

OEDIPE.

Je ne me connais plus.

LE PREMIER HABITANT.

Je reconnais OEdipe.

LE DEUXIÈME HABITANT.

OEdipe ! vous ? sortez, abandonnez ces lieux.

LE PREMIER HABITANT.

De loin sa seule approche a soulevé nos dieux.

ANTIGONE.

Que faitez-vous, cruels ?

LE DEUXIÈME HABITANT.

Il a tué son père.

LE TROISIÈME HABITANT.

Ses fils doivent le jour à l'hymen de sa mère.

ANTIGONE.

Ce n'est pas son forfait, c'est celui du destin.

LE PREMIER HABITANT.

N'importe, il est commis.

LE DEUXIÈME HABITANT.

Chassons cet assassin.
Nous maudissons Laïus, OEdipe, et sa famille.

OEDIPE.

Ne m'ôtez pas du moins ma malheureuse fille.

LE DEUXIÈME HABITANT.

Qu'on l'entraîne.

OEDIPE.

Antigone, ah ! ne me quitte pas ;
Penche-toi sur mon sein, serre-moi dans tes bras.

(Antigone tient son père étroitement embrassé.)

LE PREMIER HABITANT, arrachant OEdipe des bras de sa fille.

Notre religion...

OEDIPE.

Quoi, monstre! quoi, parjure!
Tu peux parler des dieux en bravant la nature!

LE DEUXIÈME HABITANT.

C'en est trop.

ANTIGONE.

Excusez une aveugle douleur.
Il souffre, il est aigri; c'est l'effet du malheur:
Qu'importe sa naissance, ou comment on le nomme?
C'est un père, un vieillard, un malheureux, un homme.

(OEdipe tombe à demi renversé sur les débris de rocher où on l'a vu d'abord assis.)

SCÈNE IV.

ANTIGONE, OEDIPE; LES DEUX HABITANS, LES AUTRES HABITANS DU BOURG DE COLONE; THÉSÉE; GARDES.

ANTIGONE.

C'est vous, c'est vous, Thésée! ah! nous laisserez-vous
Opprimer par ce peuple irrité contre nous?
En voyant ce vieillard, songez à votre père.

THÉSÉE, au peuple.

Arrêtez, malheureux, ou craignez ma colère.

ANTIGONE.

(à Thésée.) (à OEdipe.)
Seigneur, je cours à lui... Mon père, entends ma voix:
Reçois encor mes soins pour la dernière fois.

C'est moi, c'est ton soutien, ton guide, ta famille:
J'expire, si tu meurs.

OEDIPE.

J'embrasse encor ma fille!

ANTIGONE, à OEdipe.

Ah! revenez à vous; Thésée est en ces lieux;
Il contient les transports d'un peuple furieux:
Il prête ses secours à vous, à votre guide.

OEDIPE.

Mais quel est son garant?

THÉSÉE, prenant et serrant la main d'OEdipe.

Je fus l'ami d'Alcide.

OEDIPE.

Thésée, est-il bien vrai? quoi donc! votre bonté
Nous accorde un asile et l'hospitalité!

THÉSÉE.

Faut-il qu'un tel bienfait vous frappe et vous étonne?
J'ai pour vous le respect et le cœur d'Antigone.

OEDIPE.

La tendre humanité ne peut aller plus loin;
Les dieux reconnaîtront un si généreux soin.
Vous offrez tous les deux la vertu la plus pure:
L'un honore le trône, et l'autre la nature.

THÉSÉE.

Je plains plus que jamais les princes malheureux.

OEDIPE.

Qu'allez-vous faire, hélas! prince trop généreux?
Le peuple est alarmé: peut-être ma présence

Entre ce peuple et vous romprait l'intelligence :
Sur vous si quelque orage était près d'éclater,
Moi-même à mes destins je pourrais l'imputer.
Vivez ; que votre hymen laisse à votre famille
Quelque appui généreux qui ressemble à ma fille ;
Qu'il égale à jamais, par ses félicités,
Et ma reconnaissance, et mes calamités.
Mon Antigone, allons, conduis encor ton père.

THÉSÉE.

Non, restez ; pour patrie adoptez cette terre.

OEDIPE.

Souvenez-vous de Thèbe.

THÉSÉE.

Il n'en est plus pour vous.
L'univers vous poursuit ; le ciel sera pour nous.
Vos malheurs sont vos droits, vos vertus sont vos titres :
Entre ce peuple et moi que les dieux soient arbitres.

OEDIPE.

Hé bien, j'obéis donc. Écoutez-moi, grands dieux !
J'ose au moins sans terreur me montrer à vos yeux.
Hélas ! depuis l'instant où vous m'avez fait naître,
Ce cœur à vos regards n'a point déplu peut-être.
Vous frappiez, j'ai gémi. J'entrerai sans effroi
Dans ce cercueil trompeur qui s'enfuit loin de moi.
Vous savez si ma voix, toujours discrète et pure,
S'est permis contre vous le plus faible murmure :
C'est un de vos bienfaits, que, né pour la douleur,
Je n'aie au moins jamais profané mon malheur.

Vous voyez que ce corps et chancelle et succombe :
Où daignez-vous enfin m'accorder une tombe ?
Répondez à ma voix, tristes divinités.

(On entend le bruit de plusieurs tonnerres souterrains mêlés à des cris de douleur et à des accens lamentables.)

ANTIGONE.

Tonnerres, feux vengeurs, dieu terrible, arrêtez :
Qui peut dans ce moment armer votre colère ?

LES DEUX HABITANS ET LE PEUPLE.

OEdipe.

THÉSÉE.

(L'horreur du tonnerre et des cris funèbres augmente.)

Où suis-je ? ô ciel ! je sens trembler la terre !

OEDIPE.

Répondez, répondez.

Le bruit des tonnerres et des cris funèbres monte au dernier degré.)

SCÈNE V.

OEDIPE, ANTIGONE ; LES DEUX HABITANS, LES AUTRES HABITANS DU BOURG DE COLONE ; THÉSÉE ; GARDES ; LE GRAND-PRÊTRE, PRÊTRES DE LA SUITE.

LE GRAND-PRÊTRE, à OEdipe.

(Il sort du temple des Euménides.)

Infortuné vieillard,
Les dieux sur tes destins ont fixé leur regard.

De la fatalité courageuse victime,
Quand l'univers trompé ne voyait que ton crime,
Ils ont vu tes vertus. Prince, dans ces climats
Ce n'est pas sans dessein qu'ils ont conduit tes pas.
Quel céleste flambeau, dont la clarté m'étonne,
Dissipe tout à coup la nuit qui t'environne!
Je vois fuir devant toi le deuil et le trépas.
Tes malheurs sont passés. Mars, le dieu des combats,
Attache à ton cercueil les lauriers et la gloire;
Il doit être à jamais l'autel de la victoire;
Le monde y portera son encens et ses vœux.

THÉSÉE.

La mort consacre ainsi les héros malheureux.
Ah! c'est pour adoucir son infortune extrême,
Que le ciel sur mon front plaça le diadème.
Oui, peuple, écoutez-moi : Je remets en vos mains
Un vieillard malheureux, le plus grand des humains.
Tâchez d'en obtenir, ardens à le défendre,
Qu'il laisse à nos climats le trésor de sa cendre.
Adieu, souvenez-vous que c'est l'humanité
Qui sert de dernier culte à la divinité;
Que c'est en imitant sa bonté paternelle
Que notre encens l'honore, et peut monter vers elle.
Et vous, vieillard auguste, à qui je tends les bras,
Jusque dans mon palais daignez suivre mes pas.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ANTIGONE.

Quand nous espérions tous nous rendre dans Athènes,
D'où vient qu'un étranger qui dérobe ses peines
Paraît dans ces déserts ? et par quel intérêt
Me fait-il demander un entretien secret ?

SCÈNE II.

ANTIGONE, POLYNICE.

ANTIGONE.

Ne me trompez-vous point? est-ce vous, Polynice?
Vous, mon frère!

POLYNICE.

Ah, ma sœur! vous me rendez justice:
Vous venez de frémir.

ANTIGONE.

Mon frère, hélas! pourquoi
Soudain, dans ce désert, vous offrez-vous à moi?

POLYNICE.

Je vous ai fait prier de m'accorder la grace
D'un entretien secret.

ANTIGONE.

Oui, Thésée, à ma place,
Accompagne mon père, et lui donne mes soins.

POLYNICE.

Nous voilà donc, ma sœur, tous les deux sans témoins!
J'ai vu mon père et vous, lorsque vos pas timides
Sous ces tristes cyprès cherchaient les Euménides;
Mais j'ai craint de paraître, et de vous approcher.

ANTIGONE.

Étranger dans ces lieux, qu'y venez-vous chercher?

POLYNICE.

Pour l'armer avec moi contre un barbare frère,
J'ai, ma sœur, à Thésée adressé ma prière;
Mais, hélas! c'est en vain. Je partais, et les dieux
Ont daigné dans ce jour vous offrir à mes yeux.
Mes pas allaient, ma sœur, m'entraîner dans Athène;
Déja... mais dans ces murs, la nouvelle est certaine,
Tisiphone a parlé; sa voix condamne, hélas!
Le vertueux Thésée aux horreurs du trépas.
Rien ne peut le sauver. Dans Athène en alarmes,
On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.
Mais ce qui me remplit d'une juste terreur,
C'est du peuple aveuglé l'indiscrète fureur.
Oui, du ciel sur Thésée il croira que mon père
A par son seul aspect attiré la colère.

Œdipe est, dira-t-il, l'auteur de son trépas.
Hé! jusqu'où ses transports, ma sœur, n'iront-ils pas
Comment cette fureur sera-t-elle apaisée?
Mais mon père sait-il le malheur de Thésée?

ANTIGONE.

Oui, mon frère, il le sait. Muet dans son ennui,
Il ne plaint plus ses maux, il ne pleure que lui;
Il plaint son Antiope et sa famille entière.
Ce trop fatal oracle a comblé sa misère.
Il croit que son destin porte ici le trépas,
Et que c'est Thèbe encor qui renaît sous ses pas.
Dans son cœur oppressé sa douleur se rassemble;
Ses antiques malheurs s'y réveillent ensemble.
Son calme m'épouvante: il ne s'est point, hélas!
Ni penché sur mon sein, ni jeté dans mes bras:
Pour calmer ses tourmens ma voix n'a plus de charmes;
De ses yeux desséchés j'ai vu couler des larmes:
Ah! je l'avais prévu, l'instant n'en est pas loin,
De son trépas bientôt je vais être témoin:
Ou, s'il respire encor, nouveaux sujets d'alarmes,
Les peuples contre nous vont tous prendre les armes.
Je vois partout la mort, le péril, la douleur;
Ce n'est que d'aujourd'hui que je sens mon malheur:
Le courage, l'espoir, la force m'abandonne.
Dieux! pour Œdipe encor ranimez Antigone!
Seul, proscrit, fugitif, il n'a que moi d'appui;
En veillant sur mes jours, vous veillerez sur lui.
Voilà mon dernier vœu, faites qu'il s'accomplisse.

Que le même cercueil, s'il se peut, nous unisse :
Que nous goûtions du moins, après tant de travaux,
Sous un abri commun, l'oubli de tous nos maux.

POLYNICE.

Ma sœur, il faut ailleurs chercher un autre asile ;
Il n'est pas éloigné, la route en est facile ;
Peut-être nos malheurs calmeront-ils les dieux.
Mais redoutons surtout un peuple furieux.
S'ils allaient, juste ciel, s'immoler notre père !
Ne délibérons plus ; tandis que leur colère
Ne porte point sur vous ses sacriléges mains,
De Thèbes tous les trois reprenons les chemins.
Oui, déja déployés, mes drapeaux vous attendent ;
Mes alliés sont prêts, et mes chefs vous demandent.
Hâtons-nous de quitter ces funestes climats.

ANTIGONE.

Mais, vous, par quel revers, si loin de vos états,
Implorez-vous ici des armes étrangères ?

POLYNICE.

Connaissez-vous si mal nos destins et vos frères ?
Jugez de la fureur qui doit nous posséder :
L'un veut reprendre un sceptre, et l'autre le garder.
Mon père l'a prédit, et j'en crois son présage,
Le fer partagera son sanglant héritage.

ANTIGONE.

Que dites-vous, cruel ? vous me faites horreur !

POLYNICE.

Je crois ma destinée, et je suis ma fureur ;

Le ciel à vos vertus devait un autre frère.
Il vous fit naître exprès pour consoler un père.
Vous avez jusqu'ici, par le sort agités,
Confondu vos soupirs et vos calamités :
L'équitable avenir, qui jamais ne pardonne,
Confondra les deux noms d'Œdipe et d'Antigone.
Nous y serons connus (le ciel l'a prononcé),
Vous, pour l'avoir suivi, moi, pour l'avoir chassé.
Sous quels noms différens on nous rendra justice!
Pour dire un fils ingrat, on dira Polynice.

ANTIGONE.

Eh! mon frère, oubliez...

POLYNICE.

Je veux forcer, ma sœur,
Étéocle à me rendre et le sceptre et l'honneur :
Mon père à mes projets résistera peut-être;
Tâchez, par vos discours, de l'aigrir contre un traître.
Dans Polynice encor faites-lui voir son sang,
Un fils qu'on a séduit, digne encor de son rang.
Vainqueur, je sais, ma sœur, ce qui me reste à faire :
Il verra s'il me doit confondre avec mon frère.
Espérez-vous, ma sœur, qu'il daigne m'écouter?

ANTIGONE.

Pour fléchir son courroux j'oserai tout tenter.
Je le vois qui s'avance. Éloignez-vous, mon frère.

POLYNICE.

Faut-il toujours trembler à l'aspect de mon père!

ANTIGONE.

Compagne de son sort, que je dois partager,
Souffrez qu'auprès de lui je coure me ranger.

(Polynice sort.)

SCÈNE III.

OEDIPE, THÉSÉE, ANTIGONE.

THÉSÉE.

Roi, dont l'affreux destin, l'ame forte et profonde,
Sont en spectacle au ciel, servent d'exemple au monde,
Criminel vertueux dont le front respecté
Du trône et du malheur garde la majesté,
Lorsqu'aux bords du tombeau mon peuple me contemple,
J'avais dans mon malheur besoin d'un grand exemple.
Vous me l'offrez. Je meurs; mais, avant de mourir,
J'ai vu du moins OEdipe, et pu le secourir.
Croirai-je en ces climats qu'acceptant un asile
Vos jours vont s'achever dans un sort plus tranquille?
Les dieux plus indulgens en protégent le cours.

OEDIPE.

Non, je n'accepte point leurs funestes secours.

THÉSÉE.

Ils ont du moins pour vous signalé leur clémence.

OEDIPE.

Mais ils ont sur Thésée étendu leur vengeance.

THÉSÉE.

Long-temps le trait fatal a resté suspendu.

OEDIPE.

J'arrive, je me montre, et l'oracle est rendu.
Pouviez-vous échapper au destin qui m'assiége!
De rivage en rivage, avec moi, pour cortége,
Je traîne le malheur, le deuil et le trépas.
Le ciel maudit la terre où s'impriment mes pas.
Ah! laissez-moi partir...

THÉSÉE.

N'irritez point ma peine,
En fuyant un asile où le ciel vous amène.

OEDIPE.

Quel asile! un palais où j'ai porté les pleurs,
Que Thésée, en mourant, va remplir de douleurs;
Où bientôt tout son peuple, ému par mon approche,
Viendra me prodiguer l'insulte et le reproche;
Où la chaste Antiope... Ah! de vos heureux jours,
Les dieux se sont hâtés de terminer le cours.
Vos maux comblent les miens.

THÉSÉE.

Mort cruelle et jalouse,
Qui m'ôtes mes amis, mes enfans, mon épouse...
Et quelle épouse, ô ciel! OEdipe, ah! quelquefois,
Si les tristes soucis, qu'on lit au front des rois,
Avaient du moindre trouble altéré mon visage,
Un mot seul d'Antiope, écartant le nuage,
Y ramenait le calme et la tranquillité.
Que dis-je! en ces momens, où notre ame plus tendre
Dédaignait les discours pour mieux se faire entendre,

Un long enchantement confondait nos deux cœurs.
J'aimais, je la voyais, je goûtais les douceurs
D'un silence attentif qui la rendait plus belle:
Je ne lui parlais pas; mais j'étais auprès d'elle :
Et je la perds, OEdipe!

OEDIPE.

Infortunés époux,
Il manquait à mon sort de retomber sur vous!
Quel bonheur j'ai détruit! Votre père respire;
Par les plus sages lois vous réglez votre empire;
L'hymen n'est point un crime à vos yeux innocens;
Vous pouvez sans frémir embrasser vos enfans;
Ils sont votre espérance, et non votre supplice:
Vous n'avez point pour fils un ingrat Polynice.
Lorsqu'à votre bonheur tout semblait concourir,
Thésée, était-ce, hélas! vous qui deviez mourir?

THÉSÉE.

Cédez moins aux douleurs de votre ame abattue.

OEDIPE.

Vous me tendez les bras, et c'est moi qui vous tue.

THÉSÉE.

Le ciel a ses desseins; l'oracle a prononcé.

OEDIPE.

Pourquoi loin de vos yeux ne m'avoir pas chassé?

THÉSÉE.

A vos rares vertus j'aurais fait cette injure!

OEDIPE.

Ignoriez-vous mon nom?

THÉSÉE.

J'écoutais la nature.
Pour secourir OEdipe au moins j'aurai vécu.

OEDIPE.

OEdipe est accablé; vos malheurs l'ont vaincu.

THÉSÉE.

Vous vivrez, je le veux. C'est l'espoir qui me reste.
N'accusez point ici votre destin funeste;
Souffrez, mais comme OEdipe; et, pour dernier effort,
Mettez votre constance à supporter ma mort.
On trompe mon épouse; elle est sans défiance;
Daignez de ce mensonge appuyer l'innocence.
OEdipe, vos malheurs, commencés en naissant,
Vous ont aux maux d'autrui rendu compatissant:
Éloignez de ses yeux la vérité cruelle.
Quand je ne serai plus, que vos soins auprès d'elle
Adoucissent du moins l'horreur de mon trépas;
Elle en aura besoin, ne l'abandonnez pas.
Que mes enfans aussi trouvent en vous un père.
Vous devenez pour eux un appui nécessaire.
Hélas! je laisse un fils qui doit régner un jour;
Formez-le pour son peuple, et non pas pour sa cour.
Loin de lui tout éclat d'une pompe importune!
Offrez-lui pour leçon votre auguste infortune;
Qu'il apprenne de vous (hélas! vous le savez)
Que les rois au malheur sont souvent réservés;
Qu'esclave du destin, au moment qu'il respire,
L'homme est dans tous les rangs soumis à son empire.

O vous qui, condamnant d'ambitieux exploits,
Voulez d'un grand exemple épouvanter les rois,
Dieux, vous qui m'immolez, lorsque j'efface un crime,
Attachez vos bienfaits au sang de la victime;
Regardez ces climats avec un œil plus doux;
Qu'Antiope du moins survive à son époux;
Consolez sa douleur, soutenez sa faiblesse;
D'un père malheureux protégez la vieillesse!
Je mets sous votre appui, dans mes derniers instans,
Œdipe, mes sujets, ma femme, mes enfans.
Cet espoir me soutient à mon heure suprême;
Je goûte avant ma mort les fruits de ma mort même.
L'honneur en est trop cher, le prix en est trop beau,
Si le bonheur public renaît sur mon tombeau.

ŒDIPE.

Hé bien! quand le soleil, témoin de ma misère,
Ne fait plus pour Œdipe éclater sa lumière,
Si cet heureux espoir, qu'à l'instant je conçoi,
N'était pas une erreur et pour vous et pour moi;
Si le ciel favorable à mon esprit d'avance
Faisait luire un rayon de son intelligence,
Thésée, ah! laissez-moi, quand vous allez mourir,
A leur autel ici, pour les mieux attendrir,
Des trois filles du Styx conjurer la colère.
Peut-être leur justice entendra ma prière.
Me le promettez-vous?

THÉSÉE.

Ah! vous le désirez;

Et tous vos vœux, pour moi, sont des ordres sacrés.
Adieu; vivez, OEdipe, et vous et votre fille.

(Il se retire.)

SCÈNE IV.

OEDIPE, ANTIGONE.

OEDIPE.

O mon unique appui, mon trésor, ma famille !

ANTIGONE.

Puis-je espérer, mon père, une grace de vous ?

OEDIPE.

Parle.

ANTIGONE.

De la pitié le sentiment si doux
Doit toucher aisément des cœurs tels que les nôtres.

OEDIPE.

Mes malheurs m'ont appris à plaindre ceux des autres.

ANTIGONE.

(à part.)

Mon père, (ah! quel secret vais-je lui révéler!)
Un jeune homme inconnu demande à vous parler.

OEDIPE.

Que vient-il m'annoncer? que prétend-il me dire ?

ANTIGONE.

Dans cet instant lui-même il doit vous en instruire.

OEDIPE.

Quel est cet étranger? qui l'a conduit vers vous ?

ANTIGONE.

Étranger pour tout autre, il ne l'est pas pour nous.

OEDIPE.

A vous par ses discours il s'est donc fait connaître?

ANTIGONE.

Hélas!

OEDIPE.

Vous le plaignez! Parlez : qui peut-il être?

ANTIGONE.

La vie, ou je me trompe, a pour lui peu d'appas.

OEDIPE.

Et si jeune, avec joie il aspire au trépas?

ANTIGONE.

Tout annonce dans lui la fierté, la naissance,
Le sort d'un prince errant, déchu de sa puissance,
D'un mortel à la haine, au trouble abandonné,
Par un destin fatal vers sa perte entraîné,
Dont le repentir sombre également exprime
La douleur du remords, et le penchant au crime.
Pour une fin terrible il semble réservé.

OEDIPE, à part.

Quel doute en mon esprit s'est soudain élevé?
(haut.)
Le trépas, dites-vous, est sa plus chère envie?

ANTIGONE.

Il serait trop heureux d'abandonner la vie.

OEDIPE.

Pourquoi former sur lui ces homicides vœux?

ANTIGONE.

En souhaitant sa mort, je sais ce que je veux :
C'est de mon amitié la marque la plus chère;
Et ce triste souhait vous dit qu'il est mon frère :
C'est Polynice.

OEDIPE.

O ciel!

ANTIGONE.

Souffrez qu'à vos genoux
Il vienne avec respect...

OEDIPE.

Il n'est plus rien pour nous.

ANTIGONE.

Aurait-il vainement retrouvé sa famille...

OEDIPE.

Pour être encor sa sœur, vous êtes trop ma fille.
Il ne me manquait plus, pour combler mes tourmens,
Que l'approche d'un traître à mes derniers momens.

ANTIGONE.

Avant que de mourir, il veut vous voir encore.

OEDIPE.

Ne me parlez jamais d'un cruel que j'abhorre.

ANTIGONE.

Votre courroux vaincu par son noble retour...

OEDIPE.

Sur son coupable front pèsera plus d'un jour.

ANTIGONE.

Ah! si vous connaissiez ses maux et sa misère...

OEDIPE.

Le ciel l'a dû punir d'avoir chassé son père.

ANTIGONE.

Il veut vous voir.

OEDIPE.

Qu'il parte.

ANTIGONE.

Un moment d'entretien.

OEDIPE.

L'ingrat !

ANTIGONE.

Écoutez-moi.

OEDIPE.

Je ne vous promets rien.

SCÈNE V.

OEDIPE, ANTIGONE, POLYNICE.

POLYNICE.

Ciel, dont je n'ai que trop mérité la colère,
Par mes pleurs, s'il se peut, daigne attendrir un père !
(apercevant OEdipe.)
C'est donc lui que je vois?

ANTIGONE.

C'est lui.

POLYNICE.

Supplice affreux!
C'est moi qui l'ai réduit à ce sort malheureux.

ANTIGONE.

Ose avancer.

POLYNICE.

Je tremble.

ANTIGONE.

Affermis ton courage.

POLYNICE.

Que l'âge et l'infortune ont changé son visage!
Mais voudra-t-il m'entendre?

ANTIGONE.

Espère en sa bonté.

POLYNICE.

Penses-tu qu'en effet j'en puisse être écouté?

ANTIGONE.

Je le crois.

POLYNICE, à OEdipe.

Permettez qu'un remords véritable
Ramenant à vos pieds le fils le plus coupable...
Vous ne m'écoutez pas... Mon père, ah! que ce nom
Vous parle encor pour moi, vous invite au pardon!
A ma prière, hélas! serez-vous insensible?
N'adoucirez-vous point ce front morne et terrible?

(Il se jette aux genoux de son père, qui le repousse.)

Mon père, au nom des dieux, n'écartez plus de vous
Votre fils confondu qui tremble à vos genoux...
Vous le voyez, ma sœur, son ame est inflexible:
Pour être pardonné mon crime est trop horrible;
Je vous l'avais bien dit. Sortons.

ANTIGONE.

Demeure.

POLYNICE.

Hé quoi!
Et sa bouche et son cœur, tout est muet pour moi!
Adieu. Tu lui diras que ton malheureux frère,
Accablé comme lui d'opprobre et de misère,
Mettant dans ses pleurs seuls l'espoir de l'attendrir,
Lui demanda sa grace avant que de mourir.

OEDIPE.

Si ta sœur, dans ces lieux, où tout doit te confondre,
Ingrat, ne m'eût prié de daigner te répondre,
Tu peux être assuré, par ce ciel que tu vois,
Que tu serais parti sans entendre ma voix.
Mais, puisqu'en sa faveur je m'abaisse à t'entendre,
Que me veux-tu, perfide! et que viens-tu m'apprendre?

POLYNICE.

Seigneur, de quelque affront que je sois accablé,
Je vous vois, je respire, et vous m'avez parlé.
Mais, puisque de mon sort vous daignez vous instruire;
Apprenez qu'Étéocle, enivré de l'empire,
Me bravant sans respect, moi son roi, son aîné,
M'a retenu mon sceptre, et s'est seul couronné.
C'est par l'art de séduire, et non par son courage,
Qu'il a conquis sur moi notre antique héritage.
Mais j'ai, pour y rentrer, j'ai des moyens tout prêts.
Adraste avec les miens unit ses intérêts;
Il m'abandonne tout, trésors, soldats, famille:

J'ai fondé nos traités sur l'hymen de sa fille.
Sept intrépides chefs vont, au premier signal,
Dans ses fameux remparts assiéger mon rival:
Chacun d'eux pour l'attaque a partagé les portes:
Tout est réglé, le temps, les endroits, les cohortes.
Qu'Étéocle pâlisse; ils vont tous l'accabler:
Mais c'est de cette main que je veux l'immoler.
C'est lui, c'est lui, l'ingrat, dont le conseil parjure
M'a fait envers mon père oublier la nature.
Que je dois le haïr! mais si vous m'exaucez,
Son triomphe est détruit, mes malheurs sont passés;
Si j'obtiens mon pardon, tout mon camp, sans alarmes,
Croira voir par vos mains le ciel bénir mes armes;
Et mes soldats vainqueurs viendront tous avec moi
Vous ramener dans Thèbe et vous nommer leur roi.

OEDIPE.

Moi, leur roi! moi, te suivre! ingrat, l'as-tu pu croire?
Hé! dis-moi, que m'importe et Thèbe et ta victoire?
Penses-tu, malheureux, si je voulais régner,
Que ce fût à ta main de m'oser couronner?
Va tenter loin de moi tes combats et tes siéges;
Transporte où tu voudras tes drapeaux sacriléges.
Je plaindrai les Thébains, s'il faut que pour leur roi
Le ciel n'ait qu'à choisir entre Étéocle et toi.
Mais un prince, dis-tu, t'admet dans sa famille.
Quel est l'infortuné qui t'a donné sa fille?
Certes, tes alliés ont raison de frémir,
Si c'est sur ta vertu qu'ils doivent s'affermir!

Le trône t'est ravi par un frère infidèle :
Hé ! ne régnais-tu pas, quand ta voix criminelle
De mon pays natal m'exila sans retour ?
Tu m'as chassé, barbare ! il te chasse à ton tour.
Et dans quel temps encor tes ordres tyranniques
M'ont-ils banni du sein de mes dieux domestiques !
Quand mon ame, lassée après tant de malheurs,
Soulevant par degrés le poids de ses douleurs,
Pour vous seuls d'exister reprenait quelque envie,
Et du sein des tombeaux remontait à la vie.
C'est dans ce temps, ingrat, de ton rang enivré,
Que tu m'as vu partir d'un œil dénaturé.
Ton devoir, mes bienfaits, mes sanglots, ma misère,
Rien n'a pu t'attendrir sur ton malheureux père :
Et si ma digne fille, en consolant mes jours,
A mes pas chancelans n'eût prêté ses secours ;
Si ses soins prévenans, sa pieuse tendresse,
Sur mes tristes destins n'eussent veillé sans cesse,
Sans guide, sans appui, mourant, inanimé,
Sur quelque bord désert la faim m'eût consumé.
Va, tu n'es point mon fils : seule elle est ma famille.
Antigone, est-ce toi ? Viens, mon sang, viens, ma fille ;
Soutiens mon faible corps dans tes bras généreux :
Ton front n'a point rougi de mon sort malheureux ;
Toi seule as de ce sort corrigé l'injustice :
Voilà mon cher soutien, voilà ma bienfaitrice.
Puisqu'il ne peut te voir, que ton père attendri
Baigne au moins de ses pleurs la main qui l'a nourri.

Toi, va-t'en, scélérat, ou plutôt reste encore
Pour emporter les vœux d'un vieillard qui t'abhorre.
Je rends grace à ces mains, qui, dans mon désespoir,
M'ont d'avance affranchi de l'horreur de te voir.
Vers Thèbes sur tes pas ton camp se précipite :
J'attache à tes drapeaux l'épouvante et la fuite.
Puissent tous ces sept chefs, qui t'ont juré leur foi,
Par un nouveau serment s'armer tous contre toi!
Que la nature entière à tes regards perfides
S'éclaire en pâlissant du feu des Euménides!
Que ce sceptre sanglant que ta main croit saisir,
Au moment de l'atteindre échappe à ton désir!
Ton Étéocle et toi, privés de funérailles,
Puissiez-vous tous les deux vous ouvrir les entrailles!
De tous les champs thébains puisses-tu n'acquérir
Que l'espace en tombant que ton corps doit couvrir!
Et, pour comble d'horreur, couché sur la poussière,
Mourir, mais en sujet, et bravé par ton frère!
Adieu : tu peux partir. Raconte à tes amis
Et l'accueil et les vœux que je garde à mes fils.

POLYNICE.

Je ne partirai point.

OEDIPE.

Qui? toi!

POLYNICE.

Non.

ŒDIPE.

Téméraire!

POLYNICE.

Je vous désobéis, j'ose encor vous déplaire.

OEDIPE.

De ton indigne voix je saurai m'affranchir.
Qu'attends-tu donc?

POLYNICE.

La mort.

OEDIPE.

Quoi! tu veux...

POLYNICE.

Vous fléchir.

OEDIPE.

Avant qu'OEdipe ému s'ébranle à ta prière,
L'astre éclatant du jour me rendra la lumière.

POLYNICE.

J'approuve vos transports. Mais, seigneur, faites mieux,
Suscitez contre moi les enfers et les cieux;
Du fond de ces enfers appelez les furies,
Avec tous leurs serpens, leurs feux, leurs barbaries;
Leurs serpens, leurs flambeaux, leurs regards pleins [d'effroi,
Seront de tous mes maux les plus légers pour moi.
Vous avez un vengeur plus prompt, plus redoutable,
Qui vous sert sans éclat, qui s'attache au coupable,
Dont rien ne peut suspendre et fléchir la rigueur :
Et ce vengeur secret je le porte en mon cœur.
Il est là ce témoin, ce juge incorruptible,
Dont j'entends malgré moi la voix sourde et terrible.

Je le sais, je le dis, rien ne me fut sacré ;
Je fus barbare, impie, ingrat, dénaturé ;
Je ne mérite plus d'envisager la terre,
Ni ma sœur, ni le ciel, ni le front de mon père :
Mais il me reste un droit que je porte en tous lieux,
Qu'on ne me peut ravir, que j'ai reçu des dieux ;
Avec eux par lui seul je communique encore :
C'est ce remords sacré qui pour moi vous implore.
Mais, que dis-je! Ah! ces dieux je les retrouve en vous;
Je les vois, je leur parle, et tombe à leurs genoux.
Ne soyez pas plus qu'eux sévère, inexorable;
Sous vos pieds qu'il embrasse écrasez un coupable:
Mais, avant de punir, avant de m'accabler,
Entendez mes sanglots, sentez mes pleurs couler.
Dans vos bras, malgré vous, oui, je répands mes larmes;
Il faut à ma douleur que vous rendiez les armes.
Mon père...

OEDIPE.

Hé bien?

POLYNICE.

Je meurs.

OEDIPE.

Perfide, éloigne-toi.

POLYNICE.

Nous le vaincrons, ma sœur : joignez-vous avec moi.

OEDIPE.

Que dis-tu?

ANTIGONE.

Permettez...

OEDIPE, à Antigone.

Ah ! soutiens ma colère,
Affermis-la plutôt.

ANTIGONE.

Seigneur, il est mon frère.

OEDIPE.

Qu'entends-je ? où suis-je ?... O ciel! si c'était la vertu !
Je balance... je doute... Ingrat, te repens-tu ?
Ne me trompes-tu pas ? Puis-je te croire encore ?

ANTIGONE.

Je vous réponds de lui.

OEDIPE.

Dieux puissans que j'implore !
Dieux ! vous que j'invoquais pour sa punition,
Enchaînez, s'il se peut, ma malédiction:
J'ai calmé mon courroux, calmez votre colère.
Viens dans mes bras, ingrat; retrouve enfin ton père.
Que le jour un moment rentre encor dans mes yeux,
Pour embrasser mon fils à la clarté des cieux !

POLYNICE.

Quoi ! vous m'aimez encor ! Quoi ! déja votre haine...

OEDIPE.

Crois-tu qu'à pardonner un père ait tant de peine ?
Mais, dis-moi, Polynice, en quel état es-tu ?
De quoi t'a-t-il servi de quitter la vertu ?
Moi qui, sous l'ascendant de mon destin funeste,

Ai joint le parricide aux horreurs de l'inceste,
Qui, délaissé des miens, proscrit dès mon berceau,
Ne sais pas même encore où chercher un tombeau,
C'est moi dont la pitié console ta misère :
Et toi, né pour régner sous un ciel moins contraire,
Détrôné, furieux, errant, saisi d'effroi,
Tu reviens à mes pieds plus à plaindre que moi !
Ah ! vois mieux du bonheur quel est le vrai principe.
L'univers, tu le sais, frémit au nom d'Œdipe :
Sur mon front, cependant, dis-moi, reconnais-tu
L'inaltérable paix qui reste à la vertu ?
Je marche sans remords vers mon dernier asile :
Œdipe est malheureux, mais Œdipe est tranquille.
Imite, aime ta sœur ; ne l'abandonne pas :
Et puisque, grace au ciel, je touche à mon trépas...

ANTIGONE.

Que dites-vous ?

ŒDIPE.

Écoute. Il est temps que je meure ;
Je sens qu'Œdipe enfin touche à sa dernière heure.

ANTIGONE.

Mon frère, il va mourir.

POLYNICE.

Mon père...

ŒDIPE.

Mes enfans,
Point de cris, point de pleurs : et je vous les défends.
Polynice, en tes bras je remets Antigone :

C'est ta sœur... c'est la mienne... et je te l'abandonne.
Je vais bientôt mourir : elle n'a plus que toi.
Fais pour elle, mon fils, ce qu'elle a fait pour moi.
Hélas! depuis qu'au jour j'ai fermé ma paupière,
Ses yeux n'ont pas cessé de veiller sur ton père.
Elle a guidé mes pas, sans plaintes, sans regrets,
Sur les rochers déserts, dans le fond des forêts,
Quand le soleil brûlant dévorait les campagnes,
Quand les vents orageux grondaient sur les montagnes,
N'entendant autour d'elle, à la fleur de ses ans,
Que les sanglots d'un père, et le bruit des torrens;
Et si dans le sommeil quelque songe exécrable,
M'offrant de mes destins la suite épouvantable,
Me réveillait soudain avec des cris d'effroi,
Elle essuyait mes pleurs, ou pleurait avec moi.

POLYNICE.

Ah! ne me parlez plus de ses soins magnanimes;
En peignant ses vertus, vous m'offrez tous mes crimes.
Que le cercueil déja ne m'a-t-il englouti!

OEDIPE.

As-tu donc oublié que tu t'es repenti?
Vis pour chérir ta sœur, et renonce à l'empire.

POLYNICE.

Il est une autre gloire où mon courage aspire.
Dieux! quel espoir me luit! Je crois, ma sœur, je croi
Respirer l'innocence, et m'égaler à toi.
Va, je ne craindrai plus que ce sang qui m'anime,
Même au sein des remords, m'engage encore au crime;

Et voici, pour mon cœur si long-temps agité,
Le plus heureux moment qu'il ait jamais goûté.

OEDIPE.

Tu n'y sens plus frémir la haine et la colère ?

POLYNICE.

Je sens qu'en ce moment j'embrasserais mon frère.

OEDIPE.

O dieux ! ce doux espoir me serait-il permis
Que vous réuniriez deux frères ennemis !
Puisse un remords durable habiter dans ton ame !

ANTIGONE.

Mon père, quel dessein vous frappe et vous enflamme ?

POLYNICE.

Quel nouveau mouvement paraît vous agiter ?

OEDIPE.

Enfin de leurs bienfaits je me vais acquitter.
Guidez-moi, mes enfans, au fond du sanctuaire.

ANTIGONE.

Chercheriez-vous la mort ? Où courez-vous, mon père ?
Faudra-t-il vous quitter ?

OEDIPE.

Ma fille, que dis-tu ?
Où serait, sans la mort, l'espoir de la vertu ?
Va, l'immortalité, quand le juste succombe,
Comme un astre naissant se lève sur sa tombe :
J'irai, du Cythéron remontant vers les cieux,
Sur le malheur de l'homme interroger les dieux.
Marchons. (Il sort avec Antigone.)

SCÈNE VI.

POLYNICE.

Avec ma sœur, mon vénérable père
Va pour Thésée au ciel adresser sa prière;
Et peut-être en victime il court se présenter.
Ah! si nos dieux fléchis me daignaient accepter!
Si j'osais me flatter... Avançons... je frissonne...
Allons... Divinités que la crainte environne,
O vous qui n'écoutez que les cœurs vertueux,
Regardez sans courroux mon front respectueux!
Quels que soient mes forfaits, devant votre colère
Je me couvre en tremblant du pardon de mon père.
Si mes justes remords ont droit de vous toucher,
Par un coupable encor laissez-vous approcher.
Puisse votre colère être enfin apaisée!
En acceptant ma mort, daignez sauver Thésée.

SCÈNE VII.

POLYNICE; LE GRAND-PRÊTRE.

LE GRAND-PRÊTRE.

L'inexorable ciel ne t'a point entendu:
A remplacer Thésée as-tu donc prétendu?
Vois ce livre vengeur où la main des Furies
Des fils dénaturés grave les noms impies.

Tu n'as point mérité cet auguste trépas.
Ton père est apaisé, les dieux ne le sont pas.
De tes jours malheureux, va, porte ailleurs l'offrande!
Étéocle t'attend, et Thèbes te demande.

POLYNICE.

Hé bien, j'accomplirai mon terrible destin!
Ma première fureur se réveille en mon sein.
Grands dieux! en se voilant, l'une des Euménides
Secoue autour de moi ses flambeaux homicides.
Viens, fille des enfers, je marche devant toi.

(Il s'échappe.)

SCÈNE VIII.

LE GRAND-PRÊTRE; THÉSÉE.

THÉSÉE.

Dieux! j'implore vos coups, qu'ils retombent sur moi:
Vous devez accepter une tête innocente.
Mais, ô ciel! quel spectacle à mes yeux se présente!

SCÈNE IX.

LE GRAND-PRÊTRE; THÉSÉE, OEDIPE, ANTIGONE, ARCAS, PHOENIX, EURYBATE, ANTIOPE, tenant le plus jeune de ses enfans dans ses bras; SES AUTRES ENFANS; SUITE DU GRAND-PRÊTRE; GARDES DE THÉSÉE; PEUPLE.

(Les portes de l'enceinte du temple des Furies s'ouvrent devant ce temple : en avant et à découvert, sous la voûte du

ciel, on voit un autel consacré à ces déesses. Antiope, ses enfans, les gardes, le peuple, et les autres acteurs, se rangent auprès de cet autel.)

OEDIPE, au pied de l'autel.

O mort, entends ma voix! Grands dieux, apaisez-vous !
J'ai mérité l'honneur de suspendre vos coups.
Du trône en expirant j'emporterai l'offense :
Mourir pour ces époux, voilà ma récompense;
Vous m'avez réservé pour ce noble trépas.
Mais le marbre s'ébranle, il frémit sous mes pas.
Quel rayon descendu sur ces autels funèbres
Me luit confusément à travers les ténèbres !
Grands dieux, par vous bientôt mon ame va s'ouvrir
A ce jour éternel qui doit tout découvrir!
L'ouvrage est accompli, je peux quitter la terre.
A mes yeux étonnés vous rendez la lumière;
Votre éclat immortel m'offre un séjour nouveau.
Vous allez en autel convertir mon tombeau.
Tout fuit, le temps n'est plus; je meurs, je vais renaître.
Je vous suis, je vous vois, vous daignez m'apparaître.
Votre calme éternel succède à mon effroi,
Et Thèbe et Cythéron sont déja loin de moi.

ANTIGONE.

Hélas!

OEDIPE.

Que ta douleur, ma fille, se dissipe.
Est-ce au moment qu'il meurt qu'on doit pleurer OEdipe?
J'ai prouvé, grace au ciel, sans en être abattu,

Qu'il n'est point de malheur où survit la vertu.
Mais je sens que mon ame, en dedaignant la terre,
A l'approche des dieux s'agrandit et s'éclaire.
Il est temps que, sans crainte, oubliant ses forfaits,
OEdipe dans leur sein se repose à jamais.
Antigone, à ma mort, tu n'es point délaissée;
Enfin, le ciel m'inspire. Approchez-vous, Thésée.
Je vous lègue en mourant, pour protéger ces lieux,
Et ma cendre, et ma fille, et la faveur des cieux.
Et vous, dieux tout-puissans, si vous daignez m'absoudre,
Annoncez mon pardon par le bruit de la foudre.
Consumez dans ses feux votre OEdipe à genoux;
Il s'offre, il vous implore, il est digne de vous:
Soixante ans de malheurs ont paré la victime.
Mais quel nouveau transport me saisit et m'anime!
Mon esprit se dégage, il n'est plus arrêté;
Je tombe, et je m'élève à l'immortalité.

(La foudre renverse OEdipe mourant au pied de l'autel.)

FIN D'OEDIPE A COLONE.

LE

BANQUET DE L'AMITIÉ,

POËME

EN QUATRE CHANTS.

L'extrait suivant de la lettre de M. J. F. Ducis à M. Ducis son oncle, mort en 1772, chanoine de la métropole de Moutiers en Savoie, fera connaître à quelle occasion et pour qui a été composé le petit poëme du *Banquet de l'Amitié.*

Paris, 16 juin 1771.

Mon cher Oncle,

Quand je fus agrégé au dîner du mercredi (ce fut après avoir fait la lecture de ma tragédie d'*Hamlet*), il n'y a point de choses honnêtes que M. l'évêque de Senlis, premier aumônier du roi, ne m'ait dites, ainsi que Mlle Redmont, demoiselle très respectable, déja d'un certain âge, et d'une des plus nobles familles d'Irlande, qui voit à Paris tout ce qu'il y a de plus illustre, et dont le frère est lieutenant-genéral des armées du roi. Cette demoiselle, qui est vraiment une héroïne en amitié, m'a beaucoup pris en inclination : c'est elle qui donne tous les mercredis le dîner en question avec beaucoup de noblesse et de magnificence, et cela depuis plus de dix-huit ans, sans la moindre interruption. Elle a désiré très vivement, ainsi que M. de Senlis, que je célébrasse par quelque petite pièce leur réunion du mercredi, ou leur dîner; étant même assez pressé

sur cet article, je leur ai enfin promis que l'on serait content de moi, et que je ferais paraître un ouvrage au lieu d'une pièce fugitive qu'ils m'avaient d'abord demandée. J'ai donc fait, mon très cher oncle, un poëme en quatre chants, qui a pour titre *le Banquet de l'Amitié*. J'y ai fait l'éloge de M[lle] de Redmont, ma bonne amie, et celui de M. de Senlis sous le nom d'Ariste. J'ai lu cet ouvrage devant les convives de notre mercredi, du nombre desquels était M. l'évêque d'Arras, qui est M. Gonzié, Savoyard, et sur lequel le titre de compatriote a fait le meilleur effet du monde. C'est un prélat du plus grand mérite. Il a un frère qui est évêque de Saint-Omer, que j'ai aussi l'honneur de connaître comme membre de notre mercredi. Or le poëme a eu le bonheur de réussir à la lecture; nos évêques l'ont trouvé très bien écrit, et surtout avec une prudente circonspection. Enfin on a consenti qu'il devînt public: je l'ai fait passer à la censure, j'ai eu ma permission d'imprimer. J'ai corrigé hier mes épreuves, et jeudi prochain mon poëme pourra paraître, etc. etc.

LE

BANQUET DE L'AMITIÉ.

CHANT PREMIER.

O ciel! faut-il, trompés jusqu'au trépas,
Que du bonheur nous ignorions la route!
O sort de l'homme! il était fait sans doute
Pour être heureux, d'où vient qu'il ne l'est pas!
Quoi! de briller l'ardeur impatiente
Divisera des mortels nés égaux,
Allumera la haine et ses flambeaux!
Quoi! de l'amour la passion touchante
Mettra le fer dans la main des rivaux,
Ou s'éteindra sitôt qu'elle est contente!

Muse, dis-moi comment cet univers,
Peuplé de fous, de sots et de pervers,
Charmant de loin, mais vu de près si triste,
Frappa d'abord l'œil étonné d'Ariste?

On dit qu'un jour sur des bords écartés
Il s'en allait, errant à l'aventure,
Méditer seul et chercher la nature.

Un site agreste et simple en ses beautés
Surprend ses yeux. C'est un vallon tranquille,
Un beau désert; des rocs, des bois, des eaux,
Font l'ornement de ce champêtre asile
Où l'art jamais ne planta ses cordeaux.
Si quelquefois dans ce lieu solitaire
On voit des pas, ce sont ceux d'un berger,
Du chien qui suit, et l'on doit bien songer
Que près de là passe aussi la bergère.
Je ne sais quoi de touchant et d'austère
Y saisit l'ame, y répand ce plaisir,
Ce bonheur pur, ce charme involontaire
Dont l'homme heureux s'enivrait à loisir,
Quand l'innocence habitait sur la terre.

Ah! dit Ariste, en ce vallon charmant,
Quel doux repos s'est glissé dans mon ame!
Des passions on n'y sent point la flamme,
Mais du bonheur le profond sentiment.
Que l'air est pur! que ces sources fécondes
Laissent bien voir jusqu'au fond de leurs ondes!
Dans ces forêts point de détour trompeur.
Oui, ce désert, je le sens à mon cœur,
Doit à mes yeux cacher une immortelle:
C'est l'Amitié [1]. C'est moi, lui répond-elle.

[1] Les Romains la représentaient sous la figure d'une jeune personne vêtue d'une tunique, sous la frange de laquelle on lisait ces mots: LA MORT ET LA VIE. Sur son front étaient gravés

Hé! que viens-tu chercher dans ce séjour?
Toi seul encor m'es donc resté fidèle!
Tu me connais, et tu vis à la cour!
Viens, suis mes pas. Ils vont. L'astre du jour
Du doux éclat d'un azur sans nuage
Drapait des cieux le superbe contour.
Mille arbrisseaux parfument leur passage;
C'est le rosier, le chèvre-feuil sauvage.
Là, le zéphyr fait courber des roseaux;
Ici, l'abeille entre ses fleurs chéries
Pose et voltige; et là, dans les prairies,
En serpentant murmurent les ruisseaux.
Dans le lointain sont de vastes canaux
D'où par les vents doucement agitée
L'onde fait luire, à replis inégaux,
Les mouvemens de sa moire argentée
Que l'œil admire à travers les rameaux.

Bientôt la nymphe arrive en sa retraite,
Humble séjour dont elle est satisfaite.
Mon cher Ariste, ah! dit-elle, aujourd'hui
Connais mes maux et deviens mon appui:
L'ambition soupçonneuse, chagrine,
Le faux amour ont juré ma ruine,
Vont me détruire; et parmi les mortels,

ces autres mots: L'ÉTÉ ET L'HIVER. La figure avait le côté ouvert jusqu'au cœur qu'elle montrait de son doigt, avec ces paroles: DE PRÈS ET DE LOIN.

Bientôt, mon fils, je n'aurai plus d'autels.
Il fut un temps où par mes douces flammes
Sans concurrens je régnais sur les ames;
Où quand Vénus, dans l'âge des plaisirs,
Avec son trouble y portait les désirs,
A leur insu mêlée à leur tendresse,
Chez ces amans j'existais à moitié;
S'ils regrettaient quelque jour leur ivresse,
L'amour éteint, il restait l'amitié.
Ils n'ont plus rien, leur sort me fait pitié.

Elle achevait : un dieu bruyant arrive :
C'était Bacchus; il avait entendu
Tout ce discours : quoi ! tout est-il perdu ?
Dit-il d'abord. O déesse plaintive,
Par mille affronts si l'on t'ose outrager,
Je les partage, et je veux les venger.
Pour toi, ma sœur, tu n'es pas inventive.
Dès qu'il s'agit d'honneur, de bonne foi,
On voit briller ta fermeté sincère;
Mais en projets, en intrigue, en affaire,
Tous les fripons en savent plus que toi.
Laisse la plainte, et t'unis avec moi.
Je sais, je sais d'où vient notre infortune.
Bacchus déplaît, la table est importune :
De tant de mets le luxe ambitieux,
Né de l'orgueil, séduit en vain les yeux.
Qui vois-je autour de nos lugubres tables ?

Des gens d'esprit, doctement agréables,
Sobres sans force, efféminés pantins,
Tous froids buveurs, et plus froids libertins.
O temps! ô mœurs! j'ai vu jadis qu'en France
Régnait partout l'aimable intempérance;
Tous les repas étaient longs et joyeux:
On buvoit bien, l'on aimait encor mieux.
C'était le temps des citoyens fidèles,
Des grands exploits, des amours immortelles;
Vénus et Mars venaient à ma chaleur
Accroître encor leur flamme et leur valeur;
Le vaudeville en courant à la ronde
De bouche en bouche animait tout le monde;
Dans mes flacons on puisait la gaîté:
L'esprit alors n'avait point tout gâté;
Mes vieux sujets parlaient bien d'autre chose
Que de morale, ou de vers, ou de prose,
Quand mes bons vins, par leur douce vigueur,
Montaient leur tête, et fécondaient leur cœur.
Je verrai donc mes crus de Romanée,
Mon clos Vougeot, enceinte fortunée,
De leurs bourgeons embellir mes coteaux,
Pour n'abreuver que messieurs de Cîteaux:
C'est donc pour eux que ces liqueurs charmantes
Bouillonneront dans mes cuves fumantes!
Ah! que plutôt, avant un tel affront,
Mes pampres verts soient fanés sur mon front!

Il faut, déesse, il faut que dans le monde
Sous ton nom même un doux banquet se fonde,
Fête agréable, où nos meilleurs amis,
Bien éprouvés, pour jamais soient admis.
On ne rit plus, tout dégénère en France;
Ranimons-y notre antique alliance;
Et pour y voir renaître les vertus,
De nos festins viens dresser les statuts.

Il dit et part. Alors pour les écrire,
Avec le dieu la nymphe se retire;
Tandis qu'Ariste attendant leur retour,
De l'immortelle admire le séjour.

CHANT SECOND.

Lequel des trois, d'un ami, d'un amant
Ou d'un époux inventa l'art de peindre?
C'est un ami, n'en doutez nullement:
L'amour, trop vif, ne voit que le moment;
L'hymen, trop froid, possède sans rien craindre.

Ah! direz-vous, l'art brillant des couleurs
M'offre un objet, sans le rendre à mes pleurs.
Le sauve-t-il du ténébreux rivage?
Non, je le sais: mais quoi! dans vos douleurs,
N'est-ce donc rien d'adorer son image?

Aussi la nymphe a dans son hermitage
Tous ses héros et leurs faits renommés
Par le pinceau sur la toile exprimés.
Ces doux portraits consolent l'immortelle.

Bacchus content déjà rentre avec elle,
Tenant en main leurs statuts rédigés,
Et par article avec ordre rangés.
Il y manquait encor leur signature.
Chacun des deux observe la figure

D'Ariste ému, qui d'un air curieux
Sur ces portraits laissait errer ses yeux.

Il voit ici Pilade auprès d'Oreste,
Qui le soutient dans un transport funeste;
Plus loin Castor et Pollux tour à tour
Quittant la vie et revenant au jour;
Là, de Nisus, dans le sein d'Euriale,
L'ame s'endort et doucement s'exhale;
Il presse encor d'un bras inanimé
Son jeune ami qui l'avait tant aimé.

Mais quel tableau sous d'épaisses ténèbres
Lui vient offrir deux monumens funèbres?
Quels dieux voilés, au pied de ces tombeaux,
S'écrie Ariste, ont éteint leurs flambeaux?
Pourquoi ce dais, ces lis, ce diadème?
Ah! c'est Louis [1]. Oui, mon fils, c'est lui-même,
Dit l'Amitié. La mort doublant ses coups
Bientôt, hélas! rejoignit ces époux [2].
Vois-tu l'Hymen, l'Amour brisant ses armes,
La Saxe en deuil, la France dans les larmes?
Son désespoir par des cris superflus

[1] Louis, dauphin de France, mort à Fontainebleau le 20 décembre 1765.

[2] Marie Josèphe de Saxe, dauphine douairière de France, morte à Versailles le 13 mars 1767; leurs deux tombeaux sont à côté l'un de l'autre dans le chœur de la cathédrale de Sens.

Demande encor son dauphin qui n'est plus.
Vois ces cercueils, ces rois, ces voûtes sombres;
C'est là par moi, chez ces augustes ombres,
Près de Henri, que son cœur [1] fut porté.
Un jour, mon fils, il l'aurait imité.

Oh! quel sanglot, quel regret assez tendre,
De trop de pleurs peut honorer ta cendre,
Cœur vraiment pur d'un prince infortuné,
Connu trop tard, et trop tôt moissonné!

Ses yeux alors, remplis de nouveaux charmes,
Sur son beau sein laissent tomber des larmes,
Tel qu'un arbuste abreuvé par les pleurs,
Dont le matin a surchargé ses fleurs.

Ah! c'en est trop; sortons d'un lieu si triste,
Reprend Bacchus. D'un mot il flatte Ariste,
D'un mot la nymphe, et trompant leur ennui,
Sous des berceaux les emmène avec lui.

Entre bons cœurs, quand un traité s'apprête,
Le verre en main, l'honneur veut qu'on le fête;
Pour célébrer le banquet des amis,
Sous nos berceaux le couvert était mis.
C'était Bacchus qui, doué de prudence,

[1] Le cœur de feu M. le dauphin fut porté à Saint-Denis, le 29 décembre 1765.

Seul au festin avait pourvu d'avance :
Car en buvant, nos statuts fortunés
Sur table exprès devaient être signés.
A cet aspect la nymphe négligente
Rougit, s'échappe, accourt, et leur présente
Des fleurs, des fruits avec soin cultivés,
Des vins exquis, aux bons jours réservés.
Ainsi jadis, au creux d'un mont stérile,
Le rat des champs servait au rat de ville,
Trottant, portant, revenant sur ses pas,
Non point les mets d'un somptueux repas,
Mais quelques grains de froment ou d'aveine
Dans sa réserve amassés avec peine,
Presque germés, dons simples, mais touchans.
Je le crois bien, c'était le rat des champs.

Déja la joie animant nos convives,
Peignait leurs fronts des couleurs les plus vives.
Bacchus charmé voit couler le nectar
Des vins d'Arbois, de Nuits et de Pomar.

Pierri, Volnay, Condrieux, l'Hermitage,
Terroirs fameux, estimés d'âge en âge,
Sans doute alors vous avez bien montré
Que votre cru n'a point dégénéré.
Dans les cerveaux leur sève épanouie
En fait jaillir épigramme, saillie,
Mots vifs et fins par l'esprit enfantés,

Mais du bon sens, à coup sûr, adoptés.
Ah ! dit Bacchus, regardant la déesse,
C'était ainsi, pleins d'une douce ivresse,
Que La Fontaine, et Molière, et Boileau,
Assis à table en quelque heureux caveau [1],
Parlaient sans fard, raillaient sans amertume,
Se consultaient sur les fruits de leur plume,
Et réunis par l'attrait des neuf sœurs,
Goûtaient encor ton charme et mes douceurs :
Aussi leurs vers pleins de sel et de force,
Tant que mes ceps verdiront sous l'écorce,
Sauront charmer par leur style enchanteur
L'ame, et l'oreille, et l'esprit du lecteur.
Hé! des Titans, croyez-vous que Malherbe
Eût si bien peint l'escalade superbe,
Si notre auteur n'eût bu d'un vin foulé
Sous les pressoirs de Baune ou d'Auvilé ?

Il dit : soudain plein d'une sève active,
Un jus fougueux que le liége captive,
Blanchit, bouillonne, et semble en tourbillon
Vouloir briser sa fragile prison.
L'ardente mousse y frémit renfermée.
Un doux parfum s'en exhale en fumée.

[1] La tradition nous a transmis que ces trois auteurs, qui florissaient sous le règne de Louis XIV, faisaient des parties de cabaret avec Racine, Chapelle, et d'autres personnes célèbres par leur esprit.

Le bouchon pousse, il monte; et dans l'instant
Part la liqueur qui jaillit en sortant.
Pour nos statuts, ma sœur, l'heureux présage!
Lui dit Bacchus. Pour sceller notre ouvrage,
Signons tous deux. La nymphe en ce moment
Allait signer, lorsqu'un couple charmant,
Deux malheureux à peu près du même âge,
Sur leur bon air reçus dans l'hermitage,
Jeunes, bien faits, d'un regard tendre et doux,
Veulent parler à la dame. Entre nous,
Ami lecteur, je crois que l'aventure
Pour nos statuts n'est pas d'un bon augure.
Nous allons voir : de nos deux compagnons
Ma muse encor ne m'a point dit les noms.
Ce que je sais, c'est que nos personnages,
Las, essoufflés, maudissaient les voyages.
Par ce soleil, hélas! dit l'Amitié,
Marcher ainsi! leur sort me fait pitié.
Ces pauvres gens ont bien souffert en route;
Mais ils sont deux, ils sont amis sans doute;
Cela soutient. Bacchus à leur abord
Avait pour eux rempli deux rouge-bord.
Au doux aspect de la liqueur divine,
Le couple rit, il s'avance, il s'incline,
Salue et boit. Quel métier faites-vous?
Leur dit le dieu. Moi, je vends des bijoux,
Dit le plus jeune: aussitôt il déploie
Mille clinquans dont la nymphe avec joie

Prend l'un, prend l'autre; elle essaie un anneau,
Puis un collier, puis un ruban nouveau.
Sur une flûte avec grace elle pose
Le cercle étroit de deux lèvres de rose.
Bon, c'est cela, lui donnant des leçons,
Dit mon vaurien; enflez un peu vos sons:
Vous y voilà. Puis, d'un air d'innocence,
Contre sa bouche il s'avance, il s'avance
Tant qu'à la fin leur souffle également
Semble animer le champêtre instrument.

On croit qu'alors le traître avec adresse
Fit respirer un charme à la déesse,
Certain parfum dont le secret venin
Va droit, dit-on, à tout cœur féminin.
Ah! c'est ainsi, Didon infortunée,
Que sous les traits du jeune fils d'Énée,
L'amour craintif caressé dans ton sein,
En t'embrassant te soufflait à dessein
Ce doux poison qui coula dans ton ame
Pour un ingrat, lâche objet de ta flamme,
Et dont Neptune aurait dû sous les eaux
A tes yeux même engloutir les vaisseaux.

Par le fripon quand la nymphe est séduite,
Que fais-tu voir, dit à son acolyte
Le dieu du vin: Monseigneur, des châteaux,
Des empereurs, des combats, des vaisseaux,

Des conquérans, des appareils de guerre;
Et dans l'instant, l'œil fixé sur un verre,
Le dos courbé, Bacchus à tout moment
De s'écrier, de trouver tout charmant.
Son cœur palpite; ardent, couvert de gloire,
Il croit encor voler à la victoire;
Il se redresse : allons, ma sœur, allons,
Quitte à jamais ce désert, ces vallons,
Qu'un autre à Reims foule encor la vendange;
Viens, lui dit-il, viens sur les bords du Gange,
Auprès de moi dans un char triomphant,
Le thyrse en main... Que dis-tu, mon enfant?
Répond la nymphe, et par quel vain prestige
Dans ton bon cœur peut naître un tel vertige?
Y penses-tu? toi, l'ami des humains,
C'est de leur sang que fumeraient tes mains!
Non, cher Bacchus, non, je ne puis t'en croire;
Fait pour l'amour, cherche une autre victoire :
Il en est une, et je sens que mon cœur
En te voyant a nommé mon vainqueur.
Qu'ai-je entendu? l'Amitié devient folle,
Reprend Bacchus. Dans une ardeur frivole,
Je pourrais, moi, consumer mon destin!
En s'échauffant notre couple divin
Allait bientôt, dans son aigreur amère,
S'apostropher comme les dieux d'Homère.
Ciel! deux malheurs, dit Ariste, au lieu d'un!
Nos pauvres dieux n'ont plus le sens commun.

Je ne sais plus, hélas! où nous en sommes.
Quoi! les dieux fous! passe encor pour les hommes.
Les voilà donc ces statuts fortunés,
Restés sans force, et nuls, et non signés.
Adieu bonheur, adieu plaisir du sage,
Dont j'aimais tant à me former l'image.
O Jupiter, protecteur des humains,
Toi qui daignas les former de tes mains,
Tu vois Bacchus et l'Amitié sincère
Qui vont cesser de consoler la terre.
Ah! si d'erreur tous deux pouvaient sortir!
Mais ils sont dieux, comment les avertir!
La vérité dans des bouches mortelles
Perd de ses droits, parle donc au lieu d'elles;
Dis au sommeil d'appesantir leurs yeux;
Permets qu'un songe aimable, ingénieux,
Puisse éclairer par d'utiles emblèmes
Ces dieux charmans, si différens d'eux-mêmes,
Et dont sans doute un funeste poison
A séduit l'ame et troublé la raison.

Au même instant une vapeur pesante
Vient accabler leur paupière tremblante.
Ariste veille, et d'un air curieux
Sur nos fripons il a toujours les yeux.

CHANT TROISIÈME.

Ami lecteur, ton esprit quelquefois
S'est endormi dans de douces chimères.
O le bon lit! on y rêve à son choix.
Jadis bercé par des erreurs si chères,
Avec quel charme, au printemps de mes jours,
Je me forgeais des ruisseaux, des fougères,
Des bois touffus, plantés pour les Amours!
Jamais alors, jamais dans mon ivresse
Je n'eusse aux dieux demandé d'être roi.
Je demandais une belle maîtresse
Pour l'adorer, et mourir sous sa loi.
Voyais-je un faon s'échapper d'un bocage,
Un jonc plier, une rose s'ouvrir,
Voilà, disais-je, en poussant un soupir,
Son teint brillant, sa jambe et son corsage.
J'eusse au cercueil emporté son image.
Pourquoi faut-il qu'un si tendre désir,
Qu'un feu si doux, que l'hymen par exemple,
Jusqu'au tombeau ne soit pas un plaisir?
O Philémon, tu méritas un temple!
Baucis et toi, vous n'aviez pour tout bien
Dans votre enclos que la simple innocence

Avec l'amour; il ne vous manquait rien.
Leur flamme ainsi vécut par sa constance,
Sans nul chagrin qui la vint attrister ;
Les dieux par là firent voir leur puissance :
C'est un miracle, il n'y faut plus compter.

Souvent on aime un péril qu'on ignore.
Le cœur ému, plein du dieu qu'elle adore,
L'Amitié croit, dans un rêve charmant,
Se mettre en marche, et chercher son amant
Quoi! disait-elle, il court à la victoire!
Il a bien pu me quitter pour la gloire!
Que poursuit-il? une ombre, un vain laurier.
Ah! toute femme, en aimant un guerrier,
Aime un ingrat, qui cherche à la surprendre :
Il est galant, mais il n'est jamais tendre.
Des sons alors brillans, mélodieux,
Font retentir des bois silencieux :
C'était le chant, la voix douce et flexible
D'un rossignol qui, devenu sensible,
Sur un air tendre, entonnait dès le jour
Sa première hymne en l'honneur de l'amour.

Ah! si Bacchus, couché sous des ombrages,
Reprit la nymphe, entendait ces ramages,
Son cœur sans doute en serait attendri.
Maudit l'amant, chez des Scythes nourri,
A l'œil farouche, à l'ame altière et dure,

Qui le premier revêtant une armure,
Pour les combats, sans craindre nos douleurs,
Abandonna sa jeune amante en pleurs.
O rossignols ! l'instinct qui vous inspire
Met-il chez vous l'honneur à vous détruire ?
L'amour, hélas ! et ses brûlans désirs
Font nos tourmens, ils font tous vos plaisirs.
Qui te l'a dit ? lui répond Philomèle ;
Ignores-tu quelle fureur cruelle,
Quel traitement jadis les feux d'un roi
Dans ces déserts ont exercé sur moi ?
Progné ma sœur vengea trop mon injure.
Tout l'univers a su notre aventure ;
Et même encor dans mes tristes regrets,
J'en entretiens l'écho de ces forêts.
Va, ne crois pas, jeune et noble mortelle,
Qu'il te suffit d'être sensible et belle
Pour attendrir ou fixer ton vainqueur :
Sans être aimée on peut donner son cœur.
L'homme est ingrat ; nos maux sont leur ouvrage :
Trop de tendresse expose à trop d'outrage.
Rentre en toi-même, et jugeant par mes yeux,
Visite, au moins, ces bois mystérieux.

A ce discours la nymphe est moins timide.
Pourquoi, dit-elle, interrogeant son guide,
Vois-je à l'écart dans ces rocs escarpés,
Des creux profonds, rustiquement coupés,

Nids clandestins, cellules naturelles
Où loin du bruit, colombes, tourterelles,
D'un pied furtif, après plusieurs détours,
Plusieurs combats, vont cacher leurs amours ?
J'entends d'ici leurs plaintes caressantes,
Leurs doux accens, leurs ailes frémissantes.
O combien cher, répond l'oiseau penseur,
Vénus dans peu leur vendra sa douceur !
Tous ces galans au tendre et beau langage,
Qui, si soumis leur offrent leur hommage,
Ne sont au fond, de plaisirs affamés,
Que des vautours en pigeons transformés,
Que des milans ; race ingrate et perfide
Qui, séduisant une beauté timide,
Par leurs efforts à peine ont obtenu
Les premiers dons d'un amour ingénu,
Qu'ils vont partout, sous leur propre figure,
A cris perçans, conter leur aventure,
Et fatiguer les échos indiscrets ;
Tandis, hélas ! qu'au milieu des forêts,
Dans quelques creux, leurs muettes victimes,
Dont trop d'amour a fait seul tous les crimes,
Sèchent de honte, et meurent de douleur
D'avoir connu, suivi, pour leur malheur,
Ce peuple aile, cruel, lâche, hypocrite,
Né pour glapir sous les joncs du Cocyte,
Et déchirer avec leur bec affreux
Le cœur pervers des scélérats comme eux.

Mais n'est-il pas, au moins dans ce bocage,
De nœuds constans quelqu'heureux assemblage?
Reprend la nymphe. Il en fut autrefois,
Dit Philomèle. On pouvait dans nos bois
Voir deux à deux nos arbres pacifiques
Entrelacer leurs rameaux sympathiques.
L'un faisait naître, à Vénus consacré,
Les feux brûlans, l'amour immodéré;
On soupirait d'abord sous son ombrage.
L'autre inspirait par son chaste feuillage
(Car à l'hymen il était dédié)
L'honneur, la paix, la constante amitié.
Point de transport, point de langueur funeste,
Jamais d'excès. De cet accord céleste
Se composait un état fortuné.
Heureux l'oiseau, vers ces bois entraîné,
Qui s'en venait, sous leur magique asile,
De ses petits bâtir le domicile.
Il y goûtait tout ce qu'ont de plus doux
Ces noms si chers, et d'amant et d'époux.

Des vents affreux, de violens orages
Vinrent un jour séparer ces ombrages.
Plus de bonheur; adieu tranquillité.
Par ses désirs chacun fut emporté;
On s'ennuya, les débats s'allumèrent;
Tous les maris les premiers s'envolèrent.
Les petits même, éclos depuis un jour,

Furent laissés. On éteignit l'amour
Par les plaisirs. La commode licence
Confondit tout, le nom, la résidence,
Le nid, la femme, et le mal, et le bien;
Tout fut égal, on n'y connut plus rien.
Bientôt après à la nymphe attristée
L'oiseau fait voir la tendre Galatée
Pleurant Acys, Acys son jeune amant,
Par un rival immolé récemment,
De qui le sang dans des grottes profondes,
Devenu fleuve, allait roulant ses ondes.
Là, lui dit-elle, est Céphale éperdu,
De son épreuve encor tout confondu.
Voici l'endroit où Daphné fugitive
Devint laurier; là, doucement plaintive,
Syrinx encor gémit dans ces roseaux;
Plus loin Biblis en source épand ses eaux;
Là fut Aglaure en pierre convertie;
Là vint Borée enlever Orithye;
Et c'est ici que Pyrame est tombé,
Trop tendre amant que suivit sa Thisbé.

Après ces mots Philomèle s'envole,
Tel qu'un zéphyr léger enfant d'Éole.
L'Amitié cherche et la demande en vain;
Elle écoutait, lorsqu'un chantre divin
Se fait entendre. Hélas! c'était Orphée,
Qui, dans des rocs, sur les bords du Ryphée,

Sa lyre en main, les yeux mouillés de pleurs,
Aux vents, aux flots, racontait ses douleurs.
Qui lui rendra sa charmante Eurydice?
Cruel Tartaré, ah! par quelle injustice
La retiens-tu? Le Ryphée à jamais
Retentira de ses justes regrets.
Telle à l'écart, près de son nid perchée,
Une colombe au fond d'un bois cachée
Demande, appelle, et rappelle toujours
Ses chers petits, doux fruits de ses amours,
Qu'un dur pasteur a, de sa main grossière,
Tremblans et nus, arrachés sous leur mère.
Sur un rameau, là, seule en sa douleur,
La nuit l'entend lamenter son malheur.
L'ombre s'enfuit, tout s'éveille, et l'aurore
Sur son rameau l'entend gémir encore.

Que pensais-tu, nymphe, dans ton erreur,
Quand chaque objet redoublant ta terreur,
Tous te disaient, combien, malgré ses charmes,
Un tendre amour peut nous coûter de larmes?
On croit qu'alors en abjurant sa loi,
Ton faible cœur murmura malgré toi.
On conte aussi que pour faire une pause,
Prête à t'asseoir, l'épine d'une rose
Piqua ton doigt, et causant tes douleurs
Avec un cri, t'éveilla tout en pleurs.

De son côté, dans le champ des mensonges,
Bacchus dormant s'instruisait par des songes.
Muse à ce coup tu me dois inspirer.
Mais dans le port il est temps de rentrer;
Mon frêle esquif, côtoyant les rivages,
Fuit la tempête, et craint les longs voyages.
Le vent se lève; après quelque repos,
Ma rame encor va sillonner les flots.

CHANT QUATRIÈME.

Monstre enivré de grandeur et de vent,
Qui sous nos pas va creusant des abymes,
Ambition, dont l'orgueil fit souvent
De tes héros tant d'illustres victimes,
Rentre aux enfers, replonge-s-y les crimes.
Tu nous ravis le plus solide bien,
Le doux repos où tout bonheur se fonde.
A l'homme, hélas ! il ne faut presque rien.
L'ambitieux n'a pas assez d'un monde.
Sur cette mer couverte de vaisseaux,
Permis aux fous d'affronter le naufrage;
Disons toujours, en regardant les flots,
Voguez, messieurs, moi je reste au rivage.
Oh! qu'on me donne un enclos, un verger,
Où l'eau serpente, où le zéphyr s'amuse;
Un toit rustique où je puisse loger
Moi, mon ami, le sommeil et ma muse,
Et l'on verra si j'en voudrai changer.

D'un pareil sort Bacchus goûtait les charmes
Avant le temps de sa funeste erreur.
En sommeillant il se croit sous les armes,

Aux bords du Gange, au milieu des alarmes,
Portant partout la mort et la terreur.
C'était l'instant où Bellone en fureur
Grince des dents, vole au sein du carnage;
Le Désespoir, la Cruauté, la Rage,
Poussaient son char. Un long gémissement
A la déesse échappe en ce moment;
Elle en rougit. Un horrible sourire
Dérobe aux yeux le mal qui la déchire.
Soudain par elle un monstre est enfanté.
C'est un soldat au regard effronté,
Qui furieux, dès qu'il voit la lumière,
Insulte au ciel, et fait frémir sa mère.
Déja par lui les rangs les plus pressés
Sont à grands coups détruits et renversés.
C'est l'orgueil seul, non l'honneur qui l'enflamme.
Les noirs complots, le crime est dans son ame.
De tout mérite il cherche à se venger,
Et dans le sang il aime à se plonger.
L'art sur son casque a peint les Danaïdes,
Et l'eau qui fuit de leurs tonnes perfides.
Bacchus enfin veut arrêter ses coups.
Le monstre accourt. Tel qu'un tigre en courroux
Fond sur un tigre, ainsi dans leur furie
Ces deux rivaux vont s'arracher la vie.
Comme une flamme en leur active main,
Leurs poignards nus voltigent sur leur sein.
La mort errante autour de chaque armure,

Court, suit la pointe, et cherche une ouverture.
La soif du sang dont ils sont dévorés
Tarit leur sang dans leurs cœurs altérés.
Ils sont muets, tremblans. De leur prunelle
Le globe ardent rougit, sort, étincelle.
Leur rage enfin les force à s'embrasser ;
Et corps à corps, pour se mieux renverser,
Ce couple uni lutte et tombe. Sans cesse
Il se débat, il se roule, il se presse.
Le nouveau monstre est vainqueur un instant,
Il va frapper ; Bacchus en s'agitant
Le fait tourner, et prend soudain sa place.
D'un bras de fer arrachant sa cuirace,
De l'autre il va... Ciel ! quel spectacle affreux !
Il ne voit plus qu'un amas ténébreux,
Qu'un assemblage horrible, impénétrable,
De cent ressorts, dont l'acier formidable
Va, vient, serpente, et par mille détours
Forme un dédale où l'œil se perd toujours.
Qui donc es-tu ? parle, que dois-je croire ?
Lui dit Bacchus, tremblant de sa victoire.
Pourquoi le ciel ne t'a-t-il pas donné
Le cœur d'un homme ? Un cœur ! va, je suis né,
Lui répond-il, pour l'audace et la feinte.
Tous ces ressorts qui te glacent de crainte
Me donnent seuls la vie et l'action ;
A leur jeu sourd connais l'ambition,
Et son intrigue, et le trouble, et la guerre,

Et mon adresse, et mon profond mystère,
Et la révolte, et le mépris des lois,
Et l'art des cours, et les traités des rois.
Tout asservir, voilà mon vœu suprême.
Où tu voudras, désire un diadème,
Il est à toi. Je suis sûr du moyen.
Mais, ton choix fait, tu n'aimeras plus rien.

Bacchus d'horreur à ces mots se réveille.
L'affreuse voix résonne à son oreille.
La nymphe et lui dans le même moment
Se regardant d'un œil d'étonnement :
Ah! dit Bacchus, je renonce à la gloire.
Adieu, grandeurs, combats, lauriers, victoire.
Tout cet éclat ne vaut pas mon destin.
Je vous verrai, coteaux de Chambertin,
Terrain d'Aï, d'Épernay, de Coulange,
Sol fortuné, béni par la vendange.

Moi, c'en est fait, dit la nymphe à son tour,
J'aime le calme, il n'est point dans l'amour.
O mon désert, que ta beauté touchante
Plus que jamais me séduit et m'enchante!
A quels malheurs allait s'abandonner
Mon faible cœur! mais puis-je encor signer
Nos reglemens? cette œuvre auguste, insigne,
Veut d'autres mains; Pallas seule en est digne.

Pallas paraît avec ses attributs;
Voilà, dit-elle, en montrant des statuts,
Ceux qu'à mon tour j'ai rédigés moi-même;
Je leur attache (et c'est Jupiter même
Qui par le Styx garantit mes sermens)
L'intime accord des vœux, des sentimens,
La fermeté, le secret, la constance,
Les bons conseils, la douce confidence;
Et ce bonheur d'exister dans autrui,
Sans distinguer, si c'est ou vous, ou lui.
De tes festins les utiles exemples,
Chaste Amitié, vont rétablir tes temples.
Cours de ce pas vers l'asile honoré
Où loin des vents, ton feu pur et sacré
Sous l'œil soigneux d'une mortelle austère,
Rayonne encor de sa splendeur première.
Tu sais son nom, ses solides vertus;
Entre ses mains tu mettras mes statuts.
Dans vos repas, censeur non moins rigide,
Je veux qu'Ariste avec elle y préside.

Et toi, Bacchus, porte-s-y ta gaieté,
Ton esprit franc, tes mœurs, ta liberté;
Que ta liqueur, toujours mûre et brillante,
Présente à l'œil un perlé qui l'enchante.

Et vous, brigands qui trompez l'univers,
Ambition, Amour, esprits pervers,

Portez ailleurs vos faiblesses, vos vices,
Vos repentirs, vos honteux artifices.
Je règne ici, qu'y feriez-vous tous deux ?
Hé ! croyez-vous qu'un repas généreux
Où l'Amitié réunit à sa table
Les partisans de l'honneur véritable,
Puisse souffrir deux fripons tels que vous ?
Je vous connais sous votre air simple et doux.
Votre art perfide est ami des ténèbres,
Et vos héros, de leurs forfaits célèbres
Ont trop souvent, avec impunité,
Fait retentir le monde épouvanté.

Au même instant le couple heureux s'envole,
Mais sans remords, sans dire une parole
De repentir, le front haut, l'œil hardi,
En vrai brigand, dans le crime endurci.
Minerve alors disparaît dans la nue.
Bacchus, Ariste, et la nymphe ingénue
S'en vont ensemble où l'ordre de Pallas
Leur a prescrit de diriger leurs pas.

Mais quelle est donc cette illustre mortelle,
A qui déja nos statuts sont portés ?
C'est vous R**. Si ma muse infidèle
En vous nommant trahit vos volontés,
Faites-moi grace, et n'en accusez qu'elle.
En écrivant, nos transports indiscrets

Font, malgré nous, échapper nos secrets.
Sans doute alors le dieu qui nous anime
Fait notre excuse, et se charge du crime;
Et tout à coup dans quelque accès nouveau,
Si sa présence échauffant mon cerveau,
Il me forçait à peindre un cœur sensible,
Grand, courageux, sincère, incorruptible,
Qui pour servir ses généreux amis
Ne connût point d'obstacle ou d'ennemis;
Qui dans un sexe aimable et né pour plaire
Fît admirer la foi, le caractère,
L'honneur antique, et ces dons précieux,
Reste de l'or d'un siècle aimé des dieux:
S'il m'y fallait ajouter la peinture
D'un mortel vrai, d'une ame libre et pure,
Où se joignît un esprit élevé,
Des eaux du Pinde à leur source abreuvé;
D'une ame enfin, qui, ferme sans rudesse,
Douce et non faible, active avec sagesse,
Malgré les flots, sur l'océan des cours,
Vers le bien seul sût diriger son cours;
Peut-être alors trop plein de ces images,
Sans y penser, nommant mes personnages,
Même au péril de vous mettre en courroux,
Je m'écrierais que c'est Ariste et vous.
La voix du cœur est toujours la plus forte;
Son vif élan nous trompe et nous emporte.
C'est votre cœur, qui, pour moi prévenu,

Vous fit penser que, timide, ingénu,
Ennemi né de tout lâche artifice,
Je méritais avec quelque justice,
Convive sûr, à vos repas admis,
D'y prendre place au rang de vos amis.
Ariste et vous, tous les deux par avance,
M'avez fait don de votre confiance.
Voilà, R**, le plus noble bienfait
Qui charme une ame et la touche en effet.
C'est ce penchant, c'est ce premier suffrage
Qui pour jamais enchaîne notre hommage.
Il est flatteur de se voir estimé,
Mais qu'il est doux de se sentir aimé!
A ce plaisir quand ma verve s'allume,
Pour vous mes vers se pressent sous ma plume;
Ce prompt transport m'a tout fait oublier.
Tel qu'un Cyclope en son noir atelier,
D'un lourd marteau dompte et frappe et tourmente
D'un fer rougi la masse étincelante;
Tel, non sans peine, en mille sens divers,
Tournant sans cesse, et retournant mes vers,
Je m'efforçais à saisir sur la scène
Les traits, le port, le ton de Melpomène;
Lorsque soudain pour causer avec vous,
Cherchant matière à des crayons plus doux,
J'ai, sur un fond plus simple et moins sauvage,
En quatre chants tracé ce badinage.
Mais je revole à mes premiers pinceaux;

Et loin des fleurs, des nymphes, des ruisseaux,
Je vais trouver, rêveur mélancolique,
Ces noirs cyprès, ce bois funèbre, antique,
Où Melpomène, à l'abri d'un rocher,
Sous des tombeaux se plaît à se cacher.
Pour pénétrer ces lieux impénétrables,
Il faut dompter deux taureaux indomptables,
Leur faire à force ouvrir de durs sillons,
Exterminer de nombreux bataillons
Que, tout armés, produit soudain la terre;
D'un fier dragon assoupir la paupière :
Tout mon corps tremble, et vers mon cœur serré
Déja d'effroi mon sang s'est retiré.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

Suite de l'Extrait du Catalogue de Ladvocat.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Sept Messéniennes nouvelles, par M. Casimir Delavigne; 1 vol. in-8. 9 fr.
Par la poste, 10 fr.

Ces nouvelles Messéniennes sont accompagnées de notes extrêmement curieuses : les détails piquans qu'on y trouve donnent en quelque sorte l'itinéraire du voyage poétique de M. Casimir Delavigne.

Nouveaux Mélanges historiques et littéraires, par M. Villemain; 1 beau vol. in-8, orné de 2 portraits. 9 fr.
— Le même, orné aussi de 2 portraits; 2 vol. in-18, imprimés comme les premiers Mélanges de M. Villemain. 9 fr.
Par la poste, 10 fr.

Mémoires historiques sur Talma, par M. Moreau; troisième édition, très-augmentée, et ornée d'un *fac simile*; 1 vol in-8. 3 fr.
Par la poste, 3 fr. 50 c.

Correspondance et Mémoires inédits de J.-H. Bernardin de Saint-Pierre, renfermant vingt-sept ans de sa vie, précédée d'un Supplément à l'Essai sur la vie de Bernardin de Saint-Pierre, par Louis Aimé Martin; 4 vol. in-8. 28 fr.
Par la poste, 34 fr.

Imprimerie de Rignoux, rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.